HÉLÈNE
DE FOUGEROLLES

T'inquiète pas, maman, ça va aller





Changeons notre regard sur la vie et la différence

fayard

Hélène de Fougerolles

T'inquiète pas, maman, ça va aller

Fayard

Prologue

Camille est différente…

Camille ne ferme pas les yeux, sauf quand elle dort. Sinon, elle n'y arrive pas. Elle ne crie pas, ne s'énerve jamais, elle est très sage, très réservée, sa chambre est toujours bien rangée.

Elle s'arrête sur les détails des paysages, des visages, sur les petites choses imperceptibles que personne ne remarque. Elle parle aux nuages et aux amis invisibles qu'elle porte sur ses épaules… Et puis il y a « les autres » aussi, ceux qui vivent dans sa tête.

Ma fille n'est jamais seule et moi tellement.

Longtemps, je n'ai pas voulu voir, pas voulu savoir. J'étais dans le déni et la mauvaise foi. Je n'ai pas voulu accepter la réalité. Ou si peu, et le peu était déjà trop pour moi. Alors j'ai joué à merveille mon rôle d'actrice lumineuse, pétillante et légère. J'avais une double vie : celle à laquelle je voulais croire et l'autre, celle que je vivais vraiment. Il m'a fallu un long voyage intérieur pour faire la paix avec moi-même.

Écrire m'a aidée à accepter. Moi, si pudique, qui ai toujours détesté m'exposer, me livrer, je ne pouvais plus faire autrement, garder tout cela en moi. J'étais arrivée à un point où ça devenait trop lourd, trop douloureux, je n'arrivais plus à me lever, à avancer. La culpabilité et l'incompréhension de ce que je vivais me terrassaient. Mon quotidien était devenu pesant. Je cherchais partout des réponses à ce qui m'arrivait, à toutes ces questions que je me posais. Qui était responsable ? Comment cela avait-il pu se produire ? Je ressentais un besoin de fouiller dans mon enfance, dans mon passé.

J'ai écrit mon histoire pour m'alléger de ce que je n'arrivais plus à porter seule, pour me délester de ce poids, de ce secret et de ce que je m'infligeais.

Et c’est arrivé. En regardant ma fille grandir, en grandissant avec elle, j’ai cessé de pleurer sur mon sort, j’ai changé de point de vue et des centaines d’horizons nouveaux se sont ouverts.

Je voudrais aujourd’hui partager ce chemin de rires et de larmes, de colères, de doutes, de joies et d’amour. Parce que, si longue que puisse être la route, si gigantesques que soient les montagnes à franchir, nous avons tous le choix d’être heureux.

Cette histoire est la mienne, elle offre ma vision des choses, la réalité telle que je l’ai vécue, ressentie au plus profond de moi. C’est ma vérité, et comme dans toutes les histoires qui impliquent d’autres personnes, ce n’est pas la même pour chacun.

Nous ne parcourons pas le chemin de la même manière ni avec les mêmes armes. Peu importe tant qu’il existe toujours beaucoup d’amour de part et d’autre.

Camille grandit, vit, et a la chance d’avoir deux foyers différents qui lui offrent deux visions du monde. Elle n’en sortira que grandie.

Et moi, grâce à cette aventure, je ne suis plus la même aujourd’hui.

Première partie

« Les gens ne voient que ce qu’ils sont préparés à voir. »
Ralph Waldo Emerson

Merci

Il est 7 h 55. L'air est frais. Je marche dans la rue de Turenne avec ma fille, Camille. Je l'emmène à l'école maternelle. Tous les matins, nous faisons ce chemin, sa petite main dans la mienne. J'aime sentir ses doigts serrés entre les miens. Elle et moi avons besoin de ce contact. Lorsque nous marchons ensemble, elle me regarde constamment, pour s'assurer que je l'approuve, que je suis là.

Quand nous traversons sur le passage piéton, nous faisons attention à bien suivre les lignes, à ne pas les dépasser. Nous ne devons surtout pas poser les pieds en dehors des bandes blanches. Ni elle ni moi. Je le sais. C'est comme un jeu, sauf que ce n'en est pas un. C'est quelque chose de très important, voire d'essentiel pour elle. J'ai l'habitude à présent. C'est devenu un réflexe, une extrême vigilance. J'ai toujours au moins deux coups d'avance. Je scrute les moindres détails qui pourraient entraver notre route, les petits pièges, la grille d'aération dans le sol qu'il faut contourner, les escaliers vitrés qu'on ne montera jamais, les chemins de terre, ou escarpés, les sols glissants, mouvants. J'entends aussi avec acuité les bruits des voitures, des motos, les cris des enfants, les aboiements… Ses oreilles sont les miennes, je suis dans son regard. Je sais qu'un rien pourrait la mettre en panique. Elle se mettrait à s'affoler et à battre des mains. Elle me regarderait avec ses yeux qui se noient. Alors il faudrait la prendre dans mes bras, la contenir, être tellement sereine moi-même que, peu à peu, elle se calmerait. Ma fille est un petit animal fragile. Le quotidien est une jungle.

Camille a 4 ans. C'est sa première année d'école. Nous l'avons laissée un an de plus à la crèche, elle n'était pas prête pour la maternelle. En arrivant, je croise les autres parents. La plupart me reconnaissent, mais aucun ne s'approche pour me parler. Je ne leur en laisse pas la possibilité. On me trouve distante, réservée, inaccessible et on dit aussi parfois que je suis trop protectrice.

C’est vrai que je la protège, ma fille… Trop ? Je ne comprends pas ce que ça signifie. Au fond de moi, je sens que mon enfant a besoin de beaucoup plus d’attention que les autres. Je m’adapte. Et quand quelqu’un s’intéresse d’un peu trop près à elle et lui demande : « Comment tu t’appelles ? », je me précipite et réponds : « Camille, elle s’appelle Camille. » Je ne laisse pas de place aux questions ni à la discussion. Quand je suis avec ma fille, je dresse un mur entre moi et les autres, derrière lequel je cache ma fragilité. Je sais qu’une seule question peut m’anéantir. Camille est mon talon d’Achille. À ses côtés, je suis à vif, alors je porte constamment une armure que je mets bien en évidence.

« Madame de Fougerolles ? Je peux vous parler, s’il vous plaît ? Ça ne prendra pas longtemps. »

De mauvaise grâce, je suis la directrice jusqu’à son bureau. Elle est aimable, mais fait aussi preuve d’une certaine autorité qui ne me met pas forcément à l’aise. Assise derrière son bureau, elle retire ses lunettes et me fixe.

« Avez-vous déjà consulté quelqu’un pour Camille ?

– C’est-à-dire ?

– Vous savez pourquoi nous avons mis en place une auxiliaire de vie ? Votre fille ne parle toujours pas… Êtes-vous allée voir quelqu’un à ce sujet ? »

Cette question, on me l’a déjà posée, mais c’est comme si je l’entendais pour la première fois. Ça s’appelle le déni, je crois.

« Oui. Enfin, non. Je ne sais pas. Notre pédiatre nous a dit que c’était une question de semaines, de quelques mois peut-être…

– Madame de Fougerolles, votre fille est différente, vous en avez conscience, n’est-ce pas ?

– Elle a juste un peu de retard, c’est tout. Elle n’a marché qu’à 2 ans et demi, mais maintenant elle marche très bien, et elle va parler… »

La directrice me regarde droit dans les yeux, soupire, puis griffonne des numéros sur une feuille avant d’ajouter :

« Je vous conseille de changer de pédiatre, d’appeler celui-là et ce pédopsychiatre aussi, ils vont pouvoir vous aider, j’en suis sûre.

– Mais je n’ai pas besoin d’aide.

– Appelez-les. Je suis désolée de vous dire ça, mais si votre fille ne parle pas dans quelques mois, on ne va pas pouvoir la garder à l’école. »

Voilà. Le monde se fendille. Et moi, j’essaye d’encaisser ce premier coup. En prenant le papier qu’elle me tend, je m’entends murmurer : « Merci. »

Dans la rue, je marche en levant les yeux au ciel. Il paraît que c’est ultra-efficace pour éviter de pleurer. Tu parles ! Je fais des efforts incommensurables pour ravaler mes larmes, mais ça ne marche pas. Ça dégouline. Je ne veux pas entendre ça. Je ne peux pas supporter ça. Je ne suis pas assez forte. J’inspire à fond. J’écoute battre mon cœur. J’entre dans le tunnel, c’est le début du grand huit. Va falloir que je m’accroche.

Je me revois, le jour des 3 ans de Camille, pendant la fête d’anniversaire que j’ai organisée à la maison. Toutes mes copines comédiennes sont là, avec leurs enfants du même âge que ma fille. Je remplis les verres de jus de fruits. Les enfants jouent, l’ambiance est chaleureuse, c’est tout ce que je voulais. Stéphanie aussi est venue avec sa fille. Pendant que les petits s’amusent, elle, elle reste debout, les bras croisés, et fixe Camille sans décrocher un mot. Un regard appuyé, concentré, que je ressens comme hostile, déplaisant. Je la fuis, je me cache derrière les assiettes à remplir, les besoins à satisfaire. Mais ça ne suffira pas. Elle ne partira pas sans me dire ce qu’elle a ruminé tout au long de l’après-midi. Et ses phrases me tombent dessus, du haut d’une franchise soi-disant bienveillante. Elle me force à les entendre, ces mots : « comportement étrange », « problèmes », « spécialistes », « consulter »… Je me retrouve avec des numéros de téléphone, des noms de professionnels. Cette conne me sort de ma zone de confort, et je la déteste pour ça. Aucune de mes copines ne s’était risquée jusque-là à évoquer le fait que ma fille puisse être différente. Pas si franchement, pas si brutalement. Elles m’en parlent, mais par petites touches, délicatement, en me laissant la possibilité de rester dans le déni. Le pédiatre que nous consultons régulièrement n’a jamais rien décelé d’anormal. Et ça me va très bien comme ça.

Aujourd'hui, c'est le système scolaire qui m'emmerde. Je ne veux pas voir, je ne veux pas savoir. Je veux qu'on me foute la paix. Au fond de moi, je sais que ce qui m'attend est encore plus violent que ce qu'a ma fille.

Je sais ce que c'est que d'être différente. C'est même pour cette raison que je fais le métier de comédienne. Depuis toujours, je regarde les autres, je les observe, j'essaye de jouer le rôle qu'ils attendent que je joue… à la scène comme à la ville.

Pour ne pas être rejetée, pour trouver une place.

Viser les étoiles !

« Votre âme, qui est venue ici pour faire l'expérience la plus grande et non la moindre, préfère que vous ne vous reposiez pas. »
Neale Donald Walsh,
Conversation avec Dieu

J'ai 16 ans quand je décide de devenir actrice.

Je suis en troisième, en plein échec scolaire – à vrai dire, il faudrait inventer un nouveau mot pour décrire l'état de ma scolarité, et peut-être de mon état tout court. On me répète toute la journée que je n'arriverai jamais à rien dans la vie, parce que je suis trop conne. Foutue avant d'avoir commencé. J'ai déjà changé sept fois d'établissement scolaire depuis mon CP. J'ai été bringuebalée dans tous les sens, l'air ahuri et une hyper-émotivité en bandoulière. Taux de confiance en moi, zéro ! Merci l'Éducation nationale, merci la vie !

Un jour, je dis à ma mère que je veux tout arrêter et devenir actrice, et elle saute littéralement de joie. Elle peut être comme ça, ma mère. Enthousiaste devant un naufrage.

Ce qui aurait effrayé n'importe quelle mère ravit la mienne. Elle m'encourage donc… mais sans pour autant me financer. Je dois commencer à gagner de l'argent de mon côté. Tenace, je me débrouille. En même temps, je n'ai pas vraiment le choix. Je démarche des agences de comédiens afin de décrocher des rôles minuscules, des participations, des figurations, des doublures lumière pour pouvoir me payer des cours de théâtre et de danse.

Assez vite, je suis repérée par une agence de mannequins « glamour ». J'ai 16 ans, mais j'en parais 13, j'ai une vraie bouille de bébé, et les agents m'appellent leur « baby top ». C'est la période Kate Moss et Vanessa Paradis, et j'ai une vraie tête d'ingénue ! J'enchaîne les castings toute la journée pour à peu près tout et n'importe quoi. Ma carrière de mannequin est fulgurante. Je commence par les pages « beauté » de divers magazines féminins, *Marie-Claire*, *Cosmopolitain*, *Glamour* et

j’en passe, pour terminer deux ans plus tard dans une pub de croquettes pour chien.

Au milieu de tout ça, je passe aussi régulièrement des essais pour des rôles dans des téléfilms et, parfois, de cinéma. Rapidement, je comprends que « les bases du métier », souvent, reposent davantage sur le désir que je peux susciter que sur mes performances ou mon travail… Quelquefois découragée, mais jamais vraiment vaincue, je me retrouve dans diverses situations, parfois cocasses, la plupart du temps abjectes.

Après avoir brillamment réussi des essais au milieu d’une soixantaine de jeunes actrices, je suis choisie pour interpréter le premier rôle de *Bilitis 2* de David Hamilton. Ma mère est aux anges. J’ai 17 ans et je signe pour un tournage de six mois dans le monde entier… totalement à poil. Emmanuelle Béart avait été l’héroïne du *Bilitis 1*, je suis l’heureuse élue pour assurer la suite.

David Hamilton me donne rendez-vous dans le sud de la France, avec la bénédiction de ma mère, pour « faire des photos et commencer à travailler sur le rôle et le film ». Dans la voiture qui nous emmène vers son lieu de villégiature, le réalisateur – à l’époque sexagénaire – m’apprend que sa femme, Gertrude, une Allemande, avec laquelle il vit depuis dix ans, a hâte de me rencontrer. Alors que je m’imagine atterrir dans une villa peuplée d’une dizaine d’assistants, je me retrouve au Cap d’Agde dans le « plus grand centre naturiste du monde ». Gertrude, qui m’ouvre la porte, est une sublime blonde… de 22 ans. Il me photographie deux fois nue comme un vers derrière des draps blancs, il ne me touche pas. À 17 ans, je suis déjà trop vieille pour lui. Il préfère passer ses journées à arpenter la plage à la recherche de jeunes filles de 12 ans. Les mamans, flattées, me racontent avec décontraction que leur fillette fait la sieste avec le réalisateur. Et tout le monde semble trouver ça normal. Au bout de quatre jours dans cette ambiance glauque, je décide de me sauver.

Pendant cinq ans, je découvre les joies de cette vie d’actrice faite de hauts et de très bas. Sans être refroidie par les humiliations et m’accrochant comme une bernique à un avenir incertain, je m’émancipe au gré de rencontres plus ou moins enrichissantes. Je me retrouve folle de joie à passer des essais pour un réalisateur qui me demande de me mettre à poil – encore – devant sa caméra et de me caresser pour voir si je

corresponds vraiment à son personnage ; ou cet autre casting pour lequel je me retrouve en banlieue, en culotte et les seins à l'air, à me trémousser devant une caméra pour – en plus – m'entendre dire à la fin : « T'as pensé à faire un régime ? » Ma mère y croit, elle me soutient, m'encourage. Elle a de l'ambition pour nous deux.

À 19 ans, je pars à New York pour m'inscrire à la Lee Strasberg School of Art Institute. Grâce à une pub pour des biscottes, je me paye trois mois là-bas afin d'apprendre à jouer en anglais, à chanter, à danser et à faire des claquettes… J'ai désormais un grand nombre de cordes à mon arc : je sais jongler, sauter sur un fil, faire de la contorsion, de la danse classique, du jazz, de l'africaine, de la salsa, faire de l'escrime, de la calligraphie, du cheval… Et j'en passe. Ça ne me servira jamais à rien, mais ça m'a occupée !

Pendant ces quelques semaines où je suis à New York, ma mère en profite pour suivre son amant du moment et déménage en Bretagne. Quand je rentre à Paris, je me retrouve donc seule et sans logement. Une copine m'héberge le temps de me retourner. Je placarde des affichettes partout pour tenter de trouver un studio à louer, sans garantie ni caution. Heureusement, ma bouille me permet de décrocher quelques pubs qui me font vivre, mais les contrats se raréfient.

Dans tous les castings que je passe, je fais partie des deux dernières en lice, mais je suis rarement celle qu'on choisit. Je ne lâche pas, je survis. J'ai pourtant déjà tourné avec Jacques Rivette, Jean-Pierre Mocky, Patrice Chéreau dans *La Reine Margot*, Cédric Klapish dans *Le Péril jeune*, j'ai même été prise pour jouer Sandy dans *La Cité de la peur* des Nuls, qui est un immense succès. Malgré ça, je me rends compte que je dois toujours prouver, convaincre, que rien n'est jamais acquis. Il faut recommencer encore et encore. Ma situation s'aggrave à la vitesse grand V.

Je m'accroche à mes cours de théâtre, mais, même là, je tombe sur une prof qui prend un malin plaisir à m'ignorer, à me rabaisser, et qui s'acharne à me persuader que je ne suis pas faite pour ce métier.

Toutes ces années, je ne fais que dégringoler. Compte largement débiteur – mon banquier croit en moi et me laisse un peu trop tirer sur la corde : 80 000 francs de dettes, quand même –, je ne suis même plus

capable de payer mon loyer. Je me retrouve serveuse à plein temps dans un restaurant de raclette à Neuilly… Et puis, à force de m’entendre dire, au fil des castings, que je suis trop grosse, je ne m’autorise plus qu’une pomme par jour et je pèse 50 kilos. Résultat : j’ai des accès de boulimie ; cachée dans les toilettes, je finis les assiettes de frites et de fromage fondu des clients que je débarrasse.

J’ai 22 ans. Ma mère est toujours en Bretagne, ma sœur s’est cassée au Pérou et mon père vit dans un logement social près de Vannes… enfin, je crois. Ma grand-mère adorée, celle qui m’a en partie élevée, et ma chienne que j’aimais tant et avec laquelle j’ai passé toute mon enfance, meurent à un mois d’intervalle. Je suis plus seule que jamais.

Je suis dans un monde que je ne comprends pas, sans fondations, sans protection. Jetée dans le grand bain, je dois me débrouiller. J’ai CHOISI d’être actrice, mais je comprends alors que je n’avais pas le choix. C’était certes le désir de ma mère, mais surtout une évidence. Je suis d’une trop grande sensibilité, je ne comprends que l’émotion. Je crois que c’est ce qui qualifie un artiste. Je le paye tellement cher. Je me noie. C’est trop grand, trop violent pour moi. Je suis larguée. J’ai l’impression de venir d’une autre planète, de faire partie d’une autre espèce. Je ne comprends pas les codes, on ne m’a pas donné le mode d’emploi. Je me sens inutile et abandonnée.

Un lundi, je reviens d’une journée de shooting photo, une journée passée sous les projecteurs pour, peut-être, décrocher un contrat, mais je n’y crois pas. Je ne suis pas blasée, je suis exténuée. J’ai l’impression d’être un hamster dans une roue à courir et à m’agiter vainement dans tous les sens. Ma cage est un petit studio au cinquième étage qui donne sur une cour pavée. J’ai la vue sur le ciel et là, sincèrement, je n’ai qu’une envie, c’est d’y aller. Si je saute, ça ne devrait pas durer trop longtemps et, vu la hauteur, à moins d’un sérieux manque de bol, je ne devrais pas me louper. À ce moment-là, ça me semble être l’unique solution. Je ne vais manquer à personne et puis je ne sers à rien, je n’y arrive pas, je veux retourner là-haut, ce n’est pas pour moi ici. Je ne suis pas assez armée.

Mais la vache ! C’est vraiment haut ! Il faut un courage monstre pour sauter. Je n’en ai pas. On dit que c’est une solution de facilité de se

suicider, mais ce n’est pas vrai, il faut beaucoup de volonté pour en finir. Je vide ma pharmacie : il y a bien un médoc qui va m’assommer et m’aider à passer de l’autre côté… Tiens, des Lexomil, ça devrait faire l’affaire, ça ! Je vide la boîte, y’a une vingtaine de petits bâtonnets, je respire un grand coup à travers mes sanglots, je les avale trois par trois. Je me redresse. Je me dirige vers la fenêtre. Je l’ouvre et puis… je ne sais plus.

Je me réveille à l’hôpital de l’Hôtel-Dieu. J’ignore depuis combien de temps je suis là. Un jour ou deux. Je vois un ange arriver dans ma chambre alors que je suis encore dans les vapes. Je plisse les yeux et reconnais ma cousine Annick. Qu’est-ce qu’elle fait là ? Qu’est-ce que je fais là ? Je ne comprends pas… D’autres anges viennent me rendre visite, des copains : Lulu, Magali, Nico, avec leur affection et leur regard plein de bienveillance. Je suis heureuse de les voir. Je leur demande : « Qu’est-ce que vous faites là ? » Ils n’osent pas me retourner le compliment. Ma mère aussi débarque avec sa valise à la main. Heureuse de me voir, elle m’embrasse. Elle semble me rendre visite sans réaliser où je suis. Elle arrive à conserver cette joie de vivre et ce sourire qui la caractérisent en toutes circonstances ! Un vrai soleil. Seuls mes pieds qui se frottent l’un contre l’autre de façon répétitive et incontrôlée semblent l’agacer. Elle pose sa main dessus pour les calmer, sans réussir à arrêter ce mouvement qui est plus fort que moi. Puis elle essaie d’ouvrir la fenêtre en me parlant de la chance d’avoir cette chambre au dernier étage, avec cette vue sur Paris. Elle finit par comprendre que la fenêtre est condamnée et qu’elle ne s’ouvrira jamais. On ne tente pas le diable à l’Hôtel-Dieu. Elle m’explique : mon ami Laurent l’a appelée et lui a raconté ce qui s’est passé. Il s’est inquiété de ne pas me voir assurer mon service du soir au restaurant. Ce n’est pas mon genre. Je suis fiable. Il s’est douté de quelque chose et a appelé les secours. Il m’a sauvée. Je le déteste. Les pompiers m’ont retrouvée inconsciente devant la fenêtre grande ouverte. J’étais tombée dans les pommes avant de pouvoir passer au travers. C’était l’hiver, il faisait très froid, j’étais en hypothermie.

Ma mère ne me demande pas ce qui m’a pris, ce que je fais là, ce qui ne va pas, pourquoi… Ça ne lui traverse pas l’esprit. Moi je me rends

juste compte que, à quelques minutes près, je réussissais mon coup. Mais non. À cause d’eux et du lavage d’estomac, je suis encore là. Je pleure. Je voulais juste partir rejoindre ma grand-mère. Va falloir y retourner. Je suis épuisée.

Touchée par la Grâce

Je reste hospitalisée huit jours. Rayon psychiatrie. Une semaine chez les fous.

J'y rencontre une femme d'une quarantaine d'années qui s'est fait tabasser toute sa vie par son mari. Et c'est elle qui est là. J'y croise une jeune fille : elle s'est fait violer une première fois, puis l'homme qui l'a accompagnée au commissariat pour faire sa déposition l'a violée en en ressortant. Et c'est elle qui est là… Et il y a Blanche-Neige. Enfermée derrière une baie vitrée, avec sa peau translucide et ses yeux qui appellent à l'aide. Nous nous regardons intensément en posant nos mains sur la vitre… Mais une infirmière déboule et me hurle dessus : « Elle est anorexique ! » Elle est « à l'isolement » et n'a pas le droit de communiquer tant qu'elle refuse de manger.

Plus tard, dans ma chambre, me voilà aux prises avec un homme de ménage qui trouve mon corps à son goût et est tout prêt à se servir. Je ne sais plus ce qui est « normal » et ce qui ne l'est pas.

J'ai l'impression que les fous ne sont pas du bon côté.

Lors d'une évaluation de mon état psychiatrique, je me prends à insulter les manières des médecins et leurs méthodes archaïques. À leurs yeux, ces mots m'enfoncent encore un peu plus. À force de me débattre, j'ai l'impression que je vais finir ma vie ici. En effet ils décident d'augmenter mes doses d'anxiolytiques et de me garder un mois de plus… Renouvelable.

Ce jour-là, je demande à appeler ma mère. Il y a une seule cabine avec des horaires stricts. D'un ton définitif, j'entends : « Pas d'appel après 18 heures. » Il est 18 h 05. Je pleure, je supplie, mais il n'y a rien à faire. Il y a des règles qui sont là pour être respectées. Des cadres à ne pas dépasser.

Il n’y a que ma mère qui puisse me sortir de là ; c’est elle qui a permis mon internement, c’est elle qui peut signer la décharge. Quand je parviens enfin à lui parler, je n’ai pas besoin d’insister pour qu’elle autorise ma sortie : elle a reçu un coup de téléphone et a accepté que je passe un casting deux jours plus tard.

Je suis ahurie. Sous anxiolytiques, je tiens à peine debout et c’est impossible pour moi d’apprendre un texte. Elle insiste, c’est une production importante, et ils souhaitent vraiment me rencontrer. J’ai réussi à repousser les avances de l’homme de ménage, mais je n’ai pas la force pour lutter contre l’ambition dévorante de ma mère.

Dès le lendemain, elle me traîne en taxi – je suis incapable de marcher – passer ces nouveaux essais. Droguée par les médicaments, je tiens des propos totalement incohérents devant le réalisateur et le directeur de casting, médusés. Les larmes aux yeux et super-sincère, je leur sors : « Putain la vache, comment vous faites, vous ? Moi je trouve ça tellement dur de vivre… Je ne vais pas y arriver… », avant de m’effondrer. Pendant ma grande scène du II, ma mère attend dans la pièce d’à côté. Je ne sais alors pas qu’ils cherchent une fille totalement paumée. Ils me trouvent absolument formidable. J’ai le rôle. Merci maman !

Après cet épisode, ma mère m’emmène en Bretagne pour me requinquer. J’ai deux mois pour reprendre du poil de la bête avant le tournage, qui se déroulera au Venezuela. Nous marchons au bord de la mer, je retrouve le goût et le plaisir des choses simples. Elle me bichonne et je finis par reprendre des forces. Les jours qui suivent, on prend le parti de rire de mon épisode tragique et les blagues fusent entre ma mère et moi : « Maman, as-tu bien fermé la fenêtre ? »

Toujours pleine de ressources, elle trouve que le moment est idéal pour m’emmener chez une voyante. En me tirant les cartes, celle-ci pousse des cris d’admiration : ma vie va radicalement changer ! Dans quelques jours, quelques semaines peut-être, je vais voyager, décrocher un super-contrat en tant qu’actrice, gagner énormément d’argent et rencontrer l’homme de ma vie !

Je pars en claquant la porte. Je trouve vraiment minable d’utiliser le désespoir des gens pour se faire du fric.

Quinze jours plus tard, on me propose un cachet de 100 000 francs pour jouer dans une pub de shampooing. Les prises de vues se déroulent en Afrique du Sud… juste avant que ne commence le tournage du téléfilm au Venezuela, et, dans la foulée, je suis choisie pour jouer le personnage principal d'un long-métrage. C'est mon premier « Premier Rôle » au cinéma ! Les astres auraient-ils dit vrai ?

Le film, réalisé par Arthur Joffé, s'intitule *Que la lumière soit !*. J'y interprète une Jeanne d'Arc des temps modernes, une réalisatrice choisie par Dieu pour aller filmer les rêves des gens. Au début de l'histoire, Dieu essaie par tous les moyens de communiquer avec moi. D'abord sceptique, je finis par l'écouter et accepter ma mission. Cette scène, nous la tournons à l'Hôtel-Dieu, là où, six mois plus tôt, j'étais internée en psychiatrie. Et c'est là aussi, devant cet hôpital, sur le parvis de Notre-Dame, que se déroule la séquence finale, sublime, où les gens, en découvrant le film de leur vie, s'envolent, touchés par la Grâce. Je ne peux pas m'empêcher d'y voir comme un effet miroir… Et encore, je n'imagine pas que, moins d'un an plus tard, je serai nommée aux Césars pour ce film : « meilleur espoir féminin ».

C'est aussi pendant ce tournage que je rencontre Louis, le futur père de Camille.

Il a 38 ans, il est beau, drôle, extrêmement sympathique, protecteur. Il est directeur de la production, gère soixante personnes et assure le bon fonctionnement de l'énorme machine qu'est ce film. Ça me rassure et me sécurise, j'ai besoin d'un cadre. Je tombe follement amoureuse de lui. Après quelques semaines à se tourner autour, je me pointe devant lui et lui demande : « Quand est-ce qu'on se marie ? » Il bafouille, rougit. Je souris.

Ce film est ma résurrection. Alors, on peut dire que d'un point de vue mystique, s'il me fallait des signes, là, impossible de les louper ! Je me sens portée, comme s'il se passait quelque chose au-dessus de moi que je ne contrôle pas. Pour moi, rien de cela ne peut être un hasard. Et je ne peux m'empêcher de penser que c'est ma grand-mère, si pieuse, qui est derrière tout ça, elle qui croyait en Dieu, qui m'emmenait chaque dimanche à la messe… De là où elle est, je suis sûre qu'elle possède



toujours l’humour et l’amour pour avoir provoqué tout ce qui vient de m’arriver. Elle garde un œil sur moi. Me protège. Je le sais.

La naissance d’une étoile

J’avais tout prévu. Tout planifié. J’aurais un enfant à 30 ans. Camille naît un mois après mon anniversaire. Tout est sous contrôle.

Pourtant, la vie n’est jamais là où on l’attend… Sinon ça ne serait pas drôle.

J’adore être enceinte. Je peux manger tout ce que je veux et surtout du gras et du sucré. Pour la première fois depuis longtemps, je ne me préoccupe pas de mon poids ni de mon image. Je suis très active les six premiers mois, je roule à vélo dans Paris et je tourne dans des téléfilms. Les trois derniers mois, je me retire dans ma tanière. J’adore rester chez moi pour lire et regarder des films. Je me glisse dans ce cocon qu’est ma grossesse, confortable et léthargique, sans me demander une seule fois si ça convient à l’homme qui partage ma vie. Je ne pense plus qu’à moi… Je ne vois pas que quelque chose est en train de se distendre dans mon couple. Je vais accoucher dans un mois, j’ai besoin de mes forces et cette montagne-là est trop haute pour moi. Pas maintenant. Comme dit ma mère : « Toujours remettre au lendemain et laisser exécuter par un autre ce qu’on aurait pu faire soi-même la veille. »

Ne pas voir, ne pas entendre et ne pas parler. Comme les trois « singes de la sagesse » qui se cachent les yeux, les oreilles et la bouche. Ne rien voir de mal, ne rien entendre de mal et ne rien dire de mal. À celui qui suivra cette maxime bouddhiste, il n’arrivera que du bien. Je fais très bien le singe.

On m’a souvent demandé lors de nos rendez-vous avec Camille comment s’était passé mon accouchement. Comme si les troubles de ma fille pouvaient être le résultat de mon état psychologique au moment de sa naissance. Et j’ai toujours répondu avec un sourire : « Très bien. »

Alors que, soyons honnête, je crevais d’envie de répondre : « À ton avis, connard ? Comment tu te sentirais si on te découpait le bide sans anesthésie générale ? »

Je redoutais ce moment. J’avais raison. La veille au soir, alors que j’avais une césarienne programmée, je change d’avis et décide de ne pas y aller. « Oh pis non… plus envie », « Je vais la garder encore un petit peu au chaud… », « On est vraiment obligés ? » Louis finit par me raisonner. Bon, OK, mais avais-je vraiment le choix ? Je me retrouve derrière un drap suspendu verticalement sous mes seins pour que les médecins puissent procéder à l’ouverture de mon ventre, alors que je suis totalement consciente. J’ai voulu garder ma culotte, mais ils n’ont pas accepté. Je ne sais pas combien ils sont, là, derrière ce drap, je trouve cette situation super-inconfortable, et puis il y a tous ces bruits humides. Je ne vois rien et ne sens rien, mais j’entends tout. Je tombe dans les pommes et Louis, totalement dépassé lui aussi, me met des claques pour me réveiller. Je ne comprendrai jamais pourquoi on empêche les gens de « partir » dans ces moments-là. Pourquoi nous faire revenir à la réalité ? Si on s’en va, c’est qu’on n’est certainement pas capable de supporter ça !

Après une énième gifle pour me réanimer, on me dépose sur la poitrine un bébé hurlant, couvert de sang et de placenta. Je ne comprends rien, Louis, à côté de moi, est en larmes, moi, je ne sais plus qui je suis. Je tapote machinalement ce que je pense être le dos du bébé en disant : « C’est fini, maman est là. » Et avant même de comprendre ce qui se passe, on me l’arrache pour aller lui faire des petits examens avec son père à leurs talons. Le plus beau jour de ma vie, donc…

Tout est allé si vite. Je me sens un peu perdue, fragile. La crise hormonale ne m’épargne pas. Elle me tombe dessus pendant douze heures non-stop et ne m’aide pas à me sentir forte. Je suis très émue devant le petit être que je découvre. Je regarde ma fille dans son berceau en plexiglas, tout se noue et se mélange, l’amour fou, l’inquiétude, la curiosité. Elle est là, endormie. Je ne la quitte pas des yeux. J’ai peur. Je pleure. Et puis je l’installe sur mes cuisses repliées. Elle est si petite. Comment vais-je pouvoir m’en sortir ? Je n’y connais rien.

Je passe trois jours de plus que prévu à la maternité. Les larmes, l’appréhension de me retrouver à la maison avec un nouveau-né, ils ont préféré me garder…

Quand nous sortons de la clinique, Louis me dépose à la maison et repart travailler. Je ne sais pas par quoi commencer, je ne sais pas où déposer la petite, dans quelle pièce ? À côté de moi ? Seule dans sa petite chambre ? Je n’ose pas m’éloigner. Du coup, je ne fais rien. Ma mère, qui m’a rendu visite à la clinique avec une de ses copines, en coup de vent, décide de revenir me voir quelques jours après ma sortie, sans que je comprenne trop pourquoi. Elle n’a jamais été hypocrite sur le sujet : les enfants ne l’intéressent pas et les nourrissons encore moins. Elle prend Camille dans ses bras… et me la rend presque aussitôt. Elle est mal à l’aise, attends que je lui prépare un thé, me regarde faire les machines de linge, me questionne sur ce que je compte lui préparer à déjeuner. Elle me reproche presque de ne pas lui consacrer plus de temps. Elle finit par prétexter une urgence en Bretagne pour se sauver.

Je me retrouve seule avec un nourrisson dont je ne connais pas le mode d’emploi.

Et puis, comme toutes les mamans, je finis par prendre le rythme. Fini les grasses mat’, les restos, plus le temps de boire un verre. Un seul avantage : la traversée quotidienne de Paris en poussette, parce que c’est le seul endroit où Camille se sente bien. Ça m’oblige à faire des kilomètres à pied tous les jours et ça m’aide à retrouver ma ligne. Un peu trop d’ailleurs. Je n’ai pas le temps de manger. J’avais pris 16 kilos pendant ma grossesse, j’en perds 22. Je pèse désormais 49 kilos et frôle l’anorexie.

Je m’occupe des biberons, des courses, des lessives, et je passe des castings en même temps. Louis, lui, travaille beaucoup et préfère dormir dans le salon. Il commence aussi à partir les week-ends pour aller se reposer « à la campagne ». Ça sent le début de la fin.

Quand Camille a environ 10 mois, je reçois un scénario épouvantable, dont le tournage se passe en Colombie pendant un mois. Je signe tout de suite et pars en courant ! Je prie secrètement pour que les FARC, qui retiennent toujours Ingrid Betancourt en pleine forêt, m’enlèvent aussi pour les dix prochaines années. La vie de femme au foyer, avec un enfant

en bas âge et un mari qui ne réapparaît plus, me semble alors plus éprouvante qu'une vie en forêt amazonienne avec un pistolet sur la tempe ! Je laisse sur le frigo une liste à l'attention de Louis détaillant le fonctionnement d'un enfant – quantité et horaire des biberons, rots, toilette, etc. – et je me casse.

Pour finir, c'est sa mère qui viendra garder la petite.

En Colombie, malgré des efforts quotidiens pour me faire passer pour une grande star internationale en échange de laquelle on pourrait obtenir une rançon colossale, personne ne m'enlève, hélas. À la place, je rentre en France et prends la décision douloureuse de quitter le père de ma fille, qui m'avait, de fait, déjà quittée à sa façon.

Louis demande à prendre Camille une semaine sur deux. Elle a un an. Je suis sceptique. Je l'imagine me la ramener dès le premier soir, complètement dépassé.

Louis et moi ne sommes pas des parents très doués ni très sûrs de nous, et Camille, de semaine en semaine, présente des petites particularités qui nous déstabilisent. Elle agite ses petites mains à la moindre émotion, comme si, par ces gestes, elle arrivait à canaliser ses joies et ses contrariétés. Elle ressemble plus à un oisillon tombé du nid qu'aux autres bébés que nous avons jusqu'alors rencontrés. À 16 mois, elle ne nous regarde pas dans les yeux et marmonne en permanence, ne s'exprimant que par ce murmure. Jamais de cris ou d'« areuh areuh », elle n'essaie même pas de sortir de son lit à barreaux, comme les bébés le font dans les pubs. Elle ne crapahute pas non plus partout à quatre pattes et ne réclame rien. Jamais. Ni jouets, ni nourriture, ni eau. C'est lorsqu'on lui en donne qu'on s'aperçoit qu'elle avait soif ou faim. C'est à nous d'être vigilants et aiguisés à ses moindres mouvements. Pour établir le contact avec elle, c'est à nous de la solliciter, à chaque fois, mais nous n'en avons pas clairement conscience… Nous nous adaptons à notre fille, sans bien réaliser les efforts que nous faisons. Juste ce sentiment diffus qu'elle a besoin d'une attention particulière et que nous devons être à la hauteur.

Tous les dimanches soir, nous faisons un petit bilan de notre semaine passée avec notre fille en étant secrètement soulagés de la rendre vivante et en pleine santé à l'autre. Aussi inexpérimentés et perdus l'un que l'autre devant ce bébé à part, singulier. Nous sommes mal à l'aise et

prenons le parti d’en rire : « Allez, t’inquiète, ça va bien se passer ! », « Si j’ai réussi, toi aussi tu vas y arriver. » « Elle fait ça avec toi aussi ? » « Elle marmonne ? » « Si ça se trouve c’est la réincarnation de François Mitterrand ! » On essaie d’en sourire pour se soutenir et on s’amuse de ne pas du tout gérer.

Louis trouve un appartement à deux rues de chez moi et, vraiment, je suis épatée par la façon dont il s’en sort finalement avec la petite.

Camille grandit, une semaine chez son père, une semaine chez sa mère. Un soir, Louis m’annonce qu’il a rencontré quelqu’un. Très à l’aise dans ma nouvelle vie de femme libre, je m’en réjouis spontanément : « C’est super ! »

Elle s’appelle Mélanie, elle a quatre ans de moins que moi, elle est jeune, jolie, drôle, intelligente… J’ai franchement de quoi être jalouse ! Mais je préfère voir les choses autrement. Mon histoire avec mon mari était définitivement derrière nous. Nous l’avons terminée en faisant cette petite fille qui a la chance d’être entourée, aimée, encadrée et protégée par trois personnes désormais.

Accepter la garde partagée, c’est sûrement la meilleure décision que j’ai prise de ma vie. Une semaine, je suis maman à temps plein, entièrement, totalement consacrée à ma fille, et l’autre semaine, je m’en remets. Je dors, je sors et je profite. À moi les grasses matinées, les flirts, les mojitos et la liberté !

Si je suis totalement honnête avec moi-même, Mélanie est sûrement l’une des plus belles choses qui me soient arrivées. Je n’aurais jamais pu m’occuper de ma fille seule, voire m’en occuper tout court, si elle n’avait pas été là pour nous épauler. Une semaine sur deux, elle élève ma fille comme si c’était la sienne. Elle lui a donné beaucoup d’amour dès le début et m’a permis de respirer, de retrouver de la légèreté et, parfois même, presque de l’insouciance.

L’accouchement n’a pas été une partie de plaisir, et je me suis sentie parfois perdue, déboussolée, triste et dépassée pendant la première année de ma fille. J’ai fui pour aller tourner en Colombie. Son père et moi, nous

nous sommes séparés. Il n'en faudra pas plus aux psys pour expliquer la différence de mon enfant et m'en faire endosser toute la culpabilité.

Amen.

L’enfant Lune

Camille a 4 ans et elle ne parle pas.

Au fond de moi, je sens bien qu’il y a un truc qui cloche.

À l’époque où j’arpentais Paris des heures durant avec ma poussette, parce que Camille adorait ça, j’avais bien tenté des incursions au square, histoire de faire comme tout le monde. Mais Camille n’allait pas explorer les structures de jeu, jamais elle n’approchait du bac à sable, jamais elle ne tentait de piquer les jouets des autres enfants ou de leur filer des coups de râteau. Non. Je m’asseyais sur la pelouse, je l’installais à côté de moi, et nous restions là, longtemps, elle dans la lune et moi bien sur terre.

À la maison, elle semble ailleurs. Régulièrement, je dois la ramener à la réalité en lui parlant, en la stimulant. Capter son attention en la faisant rire ou juste en l’embrassant. J’arrive ainsi à rentrer dans son monde. Elle, en revanche, a du mal à venir dans le mien. Elle a une petite tête ronde, un regard doux. Si on la pose dans un coin et qu’on revient la chercher une heure plus tard, elle n’a pas bougé. Je dis d’elle qu’elle est une « enfant bouddha ». Elle ne réclame jamais rien, elle est toujours bien. C’est une enfant facile. Facile et silencieuse, une enfant de rêve…

Puisque les mots ne se décident pas à venir, nous mettons en place d’autres manières de communiquer. Elle me tire la manche quand elle veut quelque chose, puis me regarde fixement jusqu’à ce que je comprenne – et je comprends toujours. Je lui présente une banane d’une main et une mousse au chocolat de l’autre pour qu’elle choisisse. Elle ne parle pas, mais ce n’est en aucun cas un problème pour nous, nous nous comprenons très bien. Nous avons nos signes, nos codes, notre langage. Je connais ses envies, j’anticipe ses désirs. Elle adore prendre ma tête dans ses mains et mettre son front contre le mien, on se regarde avec intensité, je sens son odeur et la chaleur de sa peau. On est liées par quelque chose d’invisible.

Si j’avais du courage, j’écrirais que nous communiquons par transmission de pensée.

Mais à l’école, la transmission de pensée, ils n’ont pas trop accepté de l’envisager. Nous prenons donc rendez-vous chez le nouveau pédiatre recommandé par la directrice.

Louis et moi nous retrouvons face à un homme d’une cinquantaine d’années, l’air sympathique, les tempes grisonnantes, petites lunettes sur le nez. Assis derrière son bureau, il feuillette le carnet de santé de notre fille.

« Bon, Camille… Tu pèses 20 kg pour 1,12 m… » Il relève la tête vers nous : « Elle est grande pour son âge ! » Puis il se tourne à nouveau vers Camille : « Alors dis-moi… En quelle classe es-tu ? »

Camille le fixe sans rien dire.

« Elle ne va pas vous répondre… C’est pour cela qu’on est là.

– Je sais. Je faisais un petit test. »

Il se lève en essuyant ses lunettes sur sa blouse.

« Bon, on va vérifier sa gorge… Allez, viens t’asseoir ici, ma grande. »

Camille me regarde pour avoir mon approbation. Je l’encourage du menton à suivre le docteur.

« Il faudra surveiller ses amygdales. »

Le pédiatre écoute son cœur, prend son pouls, pose le stéthoscope à divers endroits de son dos.

« Tousse. »

Camille ne réagit pas.

« Allez, fais comme moi. Tousse. »

Il tousse pour lui montrer comment faire, mais Camille reste inerte.

« Bien. Alors maintenant… ferme les yeux. »

Camille reste les yeux grands ouverts.

« Allez, ferme les yeux, s’il te plaît ! »

Camille ne cille pas.

« Regarde, Camille. Fais comme moi avec tes yeux. Tu regardes vers le bas et tu les fermes. »

Camille ne bouge pas. Le médecin se tourne vers nous.

« Vous ne vous étiez jamais rendu compte qu'elle ne fermait pas les yeux ?

– Heu… Eh bien, quand elle dort, elle les ferme… »

Le pédiatre lui demande alors de souffler, puis de tirer la langue. Mais rien.

« Vous ne vous en étiez jamais rendu compte ? » Toujours cette question qui revient, à laquelle nous n'arrivons pas à répondre. Oui et non. Peut-être. Un peu. Quelle importance, elle est un peu différente, c'est tout.

« Je ne sais pas quoi vous dire. On pourrait faire des examens plus poussés, mais… Dans un premier temps, je vous conseille de consulter un ORL.

– Un ORL ? Mais pourquoi ?

– Pour vérifier ses oreilles. Je me demande si elle entend. »

Je regarde ma fille, totalement sonnée. Sourde ? Même étonnement dans les yeux de Louis. Alors ce serait ça, son retard ? Ses petites imperfections ? Ses différences ? Elle n'entendrait pas ? Nous n'y avions jamais pensé…

Nous voilà donc chez l'ORL quelques semaines plus tard.

Il tend à notre fille un mini-stéthoscope, une peluche, et l'invite à faire comme lui. Il regarde l'intérieur de ses oreilles. Camille prend la peluche et l'observe de ses grands yeux verts. Elle ne bouge pas, ne joue pas. Elle ne sait pas jouer. Dans sa chambre, les Playmobil restent inertes. Elle aime les jolies poupées, mais ne sait pas les animer.

« Elle a eu plusieurs otites, non ?

– Heu… Je ne crois pas, non. »

Me revient en mémoire une période où Camille n'arrivait pas garder la position allongée dans sa poussette. Nous en avions déduit qu'elle souffrait peut-être d'une otite, en effet. Le médecin lui place de petites

électrodes au-dessus des oreilles, reliées à un moniteur, et suit attentivement la courbe de son audition.

« Bien… Je peux vous proposer de lui poser des aérateurs trans-tympaniques. On appelle aussi cela des yoyos.

– Pardon ? Des quoi ? Notre fille est sourde ?

– Ah non, rassurez-vous, elle n'est pas sourde. C'est une petite opération de rien du tout pour empêcher les otites à répétition. On l'endort avec un masque à la fraise, elle ressort le soir même. C'est devenu très commun.

– On est obligés de le faire ?

– Ce serait vraiment mieux, oui. »

J'ai soudain l'impression d'être entrée dans un magasin avec un besoin précis et d'en ressortir avec plein de choses inutiles dans les bras. C'est la première fois, mais ça ne sera pas la dernière. Camille n'est pas sourde. Elle n'a aucun problème aux tympans. Pour autant, elle aura droit à ses yoyos.

C'est le début du grand n'importe quoi. Comme les médecins ne savent pas ce qu'elle a, ils vont tout essayer, tout envisager. Camille va leur servir de « cobaye », mon petit Ranichon va devenir leur rat de laboratoire. Entre expériences et expérimentations, son père et moi, impuissants, allons devoir assister à l'aberration médicale. Nous voilà dans le « carré or », regrettant déjà de ne pas nous être renseignés sur la longueur du spectacle avant d'acheter ces foutus tickets.

Mauvaise mère

« Dans la vie, il n’y a pas de grands, il n’y a pas de petits,
la bonne longueur pour les jambes, c’est quand les pieds touchent
par terre. »
Coluche

Sur les conseils de la directrice de l’école maternelle, après le pédiatre et l’ORL, et sans trop savoir où on nous envoyait, nous avons accepté les rendez-vous proposés par un CAMSP, « centre d’action médico-social précoce », afin de « rééduquer » notre enfant.

Un CAMSP est un établissement mis en place par l’État, chargé de la prise en charge des problématiques de handicap chez les enfants âgés de 0 à 6 ans. Il s’agit d’enfants présentant ou susceptibles de présenter un retard psychomoteur, des troubles sensoriels, neuro-moteurs ou intellectuels et des difficultés relationnelles… Ça, c’est pour annoncer la couleur !

Alors, on ne va pas se mentir, ce n’est pas un lieu qu’on peut qualifier de chaleureux ou de réconfortant. Ce n’est pas le but, diront certains ; comme les hôpitaux publics ou les hospices, il manquerait plus qu’on y passe un bon moment. Ça pourrait nous donner l’envie d’y retourner. Mais je m’égare.

Nous voilà donc, le père de ma fille, Camille et moi, face à la pédopsychiatre du centre. C’est une femme triste et défraîchie qui nous reçoit. Les psys proposent parfois une image si peu valorisante d’eux-mêmes. Un peu comme s’ils n’avaient jamais réussi à régler leurs propres problèmes, mais ne doutaient pas de pouvoir nous aider avec les nôtres, à supposer qu’on en ait…

Cette femme, donc, si peu chaleureuse et avenante, payée par l’État, nous demande de la suivre dans son bureau. Camille, naturellement, vient s’asseoir sur mes genoux et met sa petite main dans la mienne. Sans même nous regarder, la pédopsy marmonne : « Elle peut s’asseoir à côté de vous ?

– Pardon ? »

La femme relève la tête, enlève ses lunettes et me regarde droit dans les yeux.

« La chaise à côté de vous, votre fille peut s'asseoir dessus ?

– Pourquoi ? »

Avec un sourire, elle me répond : « On pourrait peut-être commencer par là. »

Je vois le truc venir à dix mille à la ronde. Ça va devenir une habitude. Je tire le siège pour le rapprocher de moi et y installer ma fille, qui se relève immédiatement pour se rasseoir sur mes genoux.

« Bon. On va y aller progressivement. Alors, dites-moi, elle a marché à quel âge ?

– Un an et demi, deux ans… Deux ans et demi peut-être…

– Deux ans et demi ? C'est tard… »

Je lui fais un petit sourire contrit.

« Et là elle ne parle pas, c'est ça… (Tout en épluchant le dossier de notre fille.) Vous ne vous étiez jamais rendu compte qu'il y avait un problème ?

– Non. Enfin… non… »

Devant sa mine perplexe, Louis prend la parole :

« On a vu qu'elle avait un peu de retard, mais, pour nous, ce n'était pas un souci. La preuve, elle marche. »

La pédopsy me regarde droit dans les yeux, ayant décidé de ne s'adresser qu'à moi : « Bien… Alors, comment s'exprime-t-elle quand elle a faim, par exemple ?

– Eh bien… Je ne sais pas, en fait… Je crois qu'elle n'a jamais eu faim. »

La pédopsy lève un sourcil.

« Et quand elle a froid ? Ou soif ? Ou qu'elle est en colère ?

– Elle n'est jamais en colère. Elle est plutôt calme…

– Et elle n'a jamais froid ou faim parce que vous allez au-devant de ses désirs, c'est ça ?

– Elle mange à heures fixes et quand j'ai froid, eh bien… je la couve… Couvre ! Et quand j'ai soif… »

La pédopsy sourit, elle a gagné ! J'ai baissé la garde, elle a touché direct en plein cœur.

« Vous vous rendez compte de ce que vous faites subir à votre fille ? Vous lui enlevez la frustration ! Un enfant a besoin de ressentir l'envie, le désir et la privation pour pouvoir s'exprimer et se développer. Ce n'est pas un animal de compagnie. »

J'ai envie de répondre, mais je ferme ma gueule. Louis se lance pour deux :

« On fonctionne bien comme ça… Elle n'a pas l'air malheureuse, en tout cas.

– Non, monsieur, elle n'a pas l'air malheureuse. Mais elle ne parle pas. »

La pédopsy pose ses coudes sur la table et se retourne vers moi, toujours en souriant.

« Je vous propose de vous faire suivre, madame. Je pense que vous avez besoin de parler. De votre enfance. De votre propre mère, de vos manques peut-être. Quant à Camille, je pourrai la suivre individuellement de façon hebdomadaire dès la semaine prochaine. Jeudi prochain, 17 heures ? »

Elle me scrute et je me sens fragilisée. Je vois bien qu'elle essaie insidieusement de me rendre responsable du blocage verbal de Camille. À force de me le répéter, ce sentiment de culpabilité finira par devenir mon identité.

« Jeudi prochain, 17 heures ? répète-t-elle. C'est important pour Camille. »

Louis et moi, nous acceptons. Perdus, pas assez informés, largués. Nous sommes prêts à essayer pas mal de choses pour que Camille parle et devienne « normale ». Même si nous trouvons grotesque de laisser notre fille mutique, une fois par semaine et pendant une heure, à cette femme fanée. Nous n'avons pas d'autres choix.

Nous ressortons de ce rendez-vous un peu sonnés. Comme si on avait été jetés sur un ring sans avoir été prévenus.

J'avais rêvé d'avoir une petite fille. C'était pour moi un accomplissement. Enfin, non… Si je suis honnête, c'était plutôt pour créer comme un prolongement de moi-même et surtout me prouver que je pouvais être une mère extraordinaire. Une mère comme j'en avais rêvé.

Constellation familiale

J'ai une dizaine d'années. Je viens de passer un mois en colonie de vacances dans les Pyrénées. Nous sommes fin juillet, le car scolaire entre dans le parking, point de rendez-vous pour retrouver nos parents. Je suis assise à côté de ma copine Séverine, sa main est dans la mienne. Au milieu des cris de joie, nous essayons de reconnaître nos parents parmi ceux qui se sont rassemblés devant le bus. Le car s'arrête, tout le monde descend. Séverine et moi aussi. Autour de nous, des effusions de joie. Ma copine voit sa mère et court vers elle. Moi, je cherche, je scrute, j'essaye de reconnaître ma grand-mère, de voir mon père ou de courir vers ma mère. Et puis le parking se vide doucement. Bientôt, il ne reste plus personne, que ma copine, sa mère et moi. Elle essaie de me rassurer. « Ne t'inquiète pas, ils sont en retard, ils vont arriver. » Mais elle finit par se rendre à l'évidence. Personne n'est venu me chercher.

« Vous ne voulez pas répondre ? »

La psy est assise bien au fond de son fauteuil et me regarde, une branche de ses lunettes entre les dents. Sur mes genoux, mon manteau et mon sac, prêts à être emportés sur-le-champ.

« Pardon ?

– Je vous ai posé une question. Vous n'avez pas répondu.

– Pardon, je… j'étais ailleurs.

– Vous savez, si vous ne voulez pas faire un effort, je ne vais pas pouvoir vous aider… »

Je pousse un soupir.

« C'était quoi, la question ?

– Vos relations avec votre mère.

– Ah, oui ! En fait… C'est compliqué. Ma mère est un peu… particulière.

– C’est-à-dire ?

– Elle m’a élevée, mais pas tout le temps. J’ai aussi été un peu élevée par ma grand-mère.

– Pourquoi ?

– Elle avait sa vie. Parfois elle n’avait pas envie de… s’encombrer. »

La pédopsy opine du chef.

« Et vous vous êtes sentie abandonnée.

– Non…

– Si, certainement un peu. Et donc vous jouez à la mère parfaite.

– Je ne joue à rien du tout ! Écoutez, oui, c’est vrai, j’ai une relation particulière avec ma fille. Et je ne sais pas comment l’expliquer. On n’a pas besoin de se parler pour se comprendre. C’est comme si nous étions connectées autrement, elle et moi. Et ça nous convient très bien. »

Elle marque un silence, m’observe.

« Et à présent, quels sont vos rapports avec votre mère ? »

*

Je m’appelle Hélène Rigoine de Fougerolles. J’adore ce nom parce que je porte une étiquette qui ne me ressemble pas du tout. On m’imagine aisément vivant dans le château familial, élevée avec des lévriers et des valeurs traditionnelles, une éducation irréprochable pour bagage…

Pourtant, ça avait bien commencé. Mon père, Alain Rigoine de Fougerolles, a épousé ma mère, Anne Redon Saumay de Laval, en Bretagne, dans la plus belle tradition catholique. Deux familles d’aristos qui s’accordent pour le meilleur ! Sauf que mes parents, certes très beaux et sympathiques, sont totalement immatures. Après le mariage, eh bien, il a fallu construire. Et c’est là que c’est parti en sucette. N’ayant jamais travaillé l’un et l’autre et n’étant pas du tout préparés aux réalités de l’existence, mon père s’est lancé dans le métier d’assureur et ma mère a passé son diplôme d’infirmière. Quand ma sœur est née, ils se sont débattus avec les responsabilités et les obligations de leur nouvelle vie de parents comme ils ont pu et ont quand même réussi à tenir six ans.

De mes souvenirs d'enfance, je garde les images de poissons que mon père nous passait à longueur de journée sur un grand écran et ses ballades à la guitare qu'il ne pouvait pas chanter sans se mettre à pleurer. Je me souviens aussi de ce petit appartement sous les toits où nous vivions devant le port de Vannes et des coquillettes au fromage que nous préparait ma mère. C'est tout. Avec du recul, je pense que le couple que mes parents formaient tentait de surnager comme il pouvait.

Ma mère m'a souvent répété que, si elle n'avait pas été enceinte de moi, elle se serait barrée plus tôt. Elle a tenu trois ans de plus. Aujourd'hui, je la trouve héroïque. La connaissant, je sais qu'elle s'est vraiment accrochée.

J'ai donc 3 ans, et ma sœur 6, quand ma mère nous plaque tous et part vivre à Paris, son diplôme d'infirmière sous le bras. Pendant quelques jours, peut-être quelques semaines, mon père essaie de s'occuper de nous. C'est un être extrêmement gentil, sensible, fidèle, mais aussi un grand enfant. Il adore la plongée sous-marine, c'est sa grande passion, alors il nous emmène sur la côte sauvage à Quiberon et, pendant trois à quatre heures, nous laisse dans la voiture, les vitres fermées, sans boire ni manger, le temps d'attraper deux ou trois congres au harpon. Heureusement, on n'aboie pas.

C'est ma grand-mère qui, plus tard, m'a raconté ces moments-là, et je la crois, car il a fait exactement la même chose avec mes deux petits frères, nés d'un second mariage. Bien entendu, il oublie régulièrement de venir nous chercher à l'école.

Ses conversations tournent essentiellement autour du nombre et de la taille des poissons qu'il a pêchés, de l'endroit où il les a pêchés. Parfois, il peut aussi nous expliquer qu'il a repeint une barrière, mais, le plus souvent, il répète qu'il a parcouru des milliers de kilomètres avec sa voiture pour aller vendre du vin et qu'il est très fatigué. Parce que, entre-temps, il est devenu représentant en vin.

Très vite, nous sommes récupérées par nos grands-mères. D'abord, Marina, la paternelle, une Polonaise. Elle sent bon, ses joues sont douces et elle a un accent à couper au couteau, mais son mari, mon grand-père, qui mesure 1,95 m, est beaucoup moins sympathique. Austère et sévère, il lui crie dessus à longueur de journée, d'une voix très forte et grave. Il

est aussi extrêmement radin et ne vit que pour les apparences, au point de nous obliger à manger des chips à la fourchette.

Mes grands-parents paternels, André et Marina Rigoine de Fougerolles, habitent une immense maison sur le port de La Trinité-sur-Mer et sont aussi propriétaires d'un vaste appartement à Paris devant la Seine, qui donne sur la tour Eiffel. Les pièces de réception sont très soignées et très belles, mais les chambres et les salles de bains, délabrées. Au fond, ces maisons ressemblent à ce grand-père : magnifiques en façade.

Après les semaines avec notre père et le séjour chez nos grands-parents paternels, au bout de six mois, ma mère revient finalement nous chercher. Elle a commencé une nouvelle vie et s'est installée dans un petit pavillon de banlieue, à La Garenne-Colombes, avec son nouvel amoureux, Jacques.

Jacques est inspecteur des impôts, et ils forment un couple très joyeux et très libre. Nous sommes à la fin des années 1970, mais ils semblent restés bloqués en 68. La maison est très agréable, sur deux niveaux, avec un petit jardin. Ils rient beaucoup ensemble et il y a toujours du monde chez eux, pas mal de gens en galère qui s'y arrêtent pour quelques jours, parfois quelques mois, et toute une ribambelle d'autres potes qui débarquent pour boire et fumer. Et pas que des clopes.

Un soir, alors que je suis couchée, je les entends rire et parler fort au rez-de-chaussée. Soudain, les murs de ma chambre se mettent à bouger d'une étrange façon. Puis une horde de carottes armées de couteaux s'approche de moi en me menaçant. Je dois avoir 8 ans et je suis totalement terrifiée. Je prends mon courage à deux mains pour sortir de mon lit et partir à la recherche de ma mère. Je la trouve dans l'encadrement de la porte d'entrée en train de secouer un panier à salade à bout de bras, face au jardin. Instantanément, je me serre contre ses jambes pour me protéger des carottes, et là, en levant les yeux au ciel, j'aperçois un magnifique feu d'artifice au-dessus de nos têtes. À ce moment précis, ma mère se dit deux choses. La première : que la jamaïcaine qu'ils sont en train de fumer est vraiment très bonne. La seconde : qu'elle ferait peut-être mieux de fermer la porte de ma chambre quand ils fument.

C’est à la même époque qu’elle essaye le métier d’infirmière à domicile, mais cette nouvelle ambition s’interrompt après qu’elle a pris la température d’un cadavre sans s’apercevoir qu’il était mort. Je ne sais pas si c’est l’unique cause de son abandon, mais, en tout cas, elle préfère finalement tenter de se lancer dans le cinéma !

Elle travaille à la cantine, à la régie, à la déco, elle fait de la figuration, bref, elle traîne dans le milieu en caressant le rêve de devenir actrice. Plus tard, alors que je le serai moi-même devenue, elle entrera dans ma loge sur un tournage avec Alexandre Jardin, enfilera tous mes vêtements et se plantera devant lui en lui balançant avec un grand sourire : « Si ma fille meurt, je pourrai toujours la remplacer ! » Ça, c’est l’humour de ma mère, toujours joyeuse, à trouver le positif dans toute situation. Alexandre, mortifié, me reparlera de cette anecdote quinze ans après.

Ma mère et Jacques forment un couple libéré. Ils ont, respectivement, un amant et une maîtresse attitrés. Ils partagent aussi, sans doute, le lit de pas mal d’autres personnes, mais Michel – qu’on surnomme « Bigoudis » à cause de sa tignasse de cheveux frisés – et Kirielle – surnommée « Tati Kiki » – font presque partie de la famille.

Jacques et ma mère ne trouvent rien de mieux que nous emmener chez Bigoudis ou Tati Kiki régulièrement. Je n’ai jamais su s’ils faisaient ça pour pimenter leur couple, pour se rendre jaloux, ou juste pour essayer de trouver ça naturel. Tout ce dont je me souviens, c’est de ma sœur et moi en train de nous ennuyer ferme dans le jardin de Bigoudis après un déjeuner, pendant que ma mère et son amant faisaient une petite sieste crapuleuse. Sentant qu’il y avait un truc qui clochait, mais sans arriver à savoir quoi.

Cette vie entre deux hommes, c’est encore trop de routine pour ma mère… Son expérience sur les plateaux tourne court et elle finit par décrocher un job en tant qu’attachée de presse dans le milieu du nautisme. Elle est jolie, a beaucoup de succès et s’évade autant qu’elle le peut sur les départs de courses de bateaux. De Lorient à Saint-Malo, en passant par Saint-Barth, l’Amérique du Sud, le Québec et même les États-Unis… La première fois, j’ai 8 ans quand elle part faire la route du Rhum. À l’arrivée, elle tombe folle amoureuse d’un Guadeloupéen (c’est un béké : un Blanc de Guadeloupe) et décide de recommencer une

nouvelle vie. Du jour au lendemain, elle largue Jacques, avec qui elle est depuis cinq ans, et nous colle, ma sœur chez une de ses petites copines de classe et moi chez ma grand-mère maternelle.

J'ai ainsi vu défiler dans ma vie une dizaine de beaux-pères. Parfois je les compte avant de m'endormir, comme les moutons. Ils m'auront tous plus ou moins élevée. Il y en a quelques-uns que j'ai adorés, comme Thierry. Oh ! Thierry ! Une merveille, mon préféré ! Il avait dix ans de moins que ma mère et quinze ans de plus que moi. Il a été le père dont je rêvais, m'a chouchoutée, aimée, donné confiance en moi. Il m'a aidée à faire pousser mes ailes. Il m'a donné un cadre et m'a fait découvrir les arts et la culture. J'ai beaucoup aimé Patrick, aussi, le Guadeloupéen. Toujours content, gentil et généreux ! Il nous a fait vivre une vie (trop courte) de rêve dans les Caraïbes. L'autre Patrick, en revanche, lui, je l'ai moins aimé. Il n'était pas très gentil avec moi et me rappelait souvent que je n'arriverais à rien dans la vie. Certainement cet effet miroir qui lui collait à la peau. Je les ai connus quelques mois, quelques années. Jamais plus de trois ans. Je n'ai jamais vu ma mère déprimer parce que c'était fini. Jamais une larme. Les hommes passent et repartent. Ne pas s'attacher, ne pas s'attacher, ne pas s'attacher… Elle semble n'avoir aucun état d'âme. Moi, j'encaisse.

Quand ses mecs n'aiment pas trop les enfants, elle nous envoie chez sa mère. Je passe, de ce fait, beaucoup de temps chez ma grand-mère, que j'adore, à Vannes, dans une grande maison bourgeoise face au port. Elle est la gentillesse incarnée. Il y a un petit jardin, à l'arrière, dans lequel elle fait pousser des framboises et des légumes. Cette maison à Vannes sera la mienne de 8 à 9 ans, puis de 10 à 13. Cette femme m'inonde d'un amour inconditionnel et m'apprend la bonté, la joie et la spiritualité. Surtout ça… la spiritualité. Comme si elle savait qu'un jour j'allais en avoir besoin.

Pardon

J'ai été un peu trimballée, je dois manquer de fondations. Mais, en même temps, j'ai vécu plein d'expériences et, grâce à cette enfance, je m'adapte partout, dans tous les milieux, et avec tout le monde. C'est vrai, ma scolarité en a pris un coup. Je suis toujours passée ric-rac dans la classe supérieure, et ce depuis la maternelle. L'Éducation nationale m'a plus souvent fait perdre confiance en moi qu'aidée à prendre mon envol. Alors, c'est plus fort que moi, je me méfie.

Un jour, la directrice de l'école maternelle réussit à me coincer. Nous devons accepter un nouveau rendez-vous. Il est 11 heures du matin. Avec Louis, nous sommes pile à l'heure.

« Bonjour madame, bonjour monsieur, asseyez-vous, s'il vous plaît. »

La directrice n'est pas seule. L'auxiliaire de vie est présente, l'institutrice, le médecin scolaire, une assistante sociale, un psychologue scolaire, une référente de l'Éducation nationale également. C'est la grande réunion, on dirait ! Je marque un temps d'arrêt, avant de prendre une chaise. Je m'assieds calmement pour écouter ces personnes me parler de ma fille dans sa classe de petite section. De ma fille telle que je ne la vois pas, au milieu d'autres enfants, sans personne pour lui remettre sa barrette quand elle glisse, lui ouvrir sa trousse, son cartable, fermer ses boutons. De ma fille livrée à elle-même, chaque jour, une fois que je la laisse au milieu de cette cour étrangère, quand les portes se referment, que je m'en vais.

Je suis là, assise droite sur mon siège, et je les écoute. Je n'ai pas le choix, on ne m'a pas demandé mon avis. Ils parlent de mon enfant comme si je n'existais pas. Les mots s'enchaînent, s'emmêlent. Je les entends, ces phrases qui s'en vont toutes dans le même sens :

« Camille ne semble pas s'intéresser à ce qu'on fait. »

« Camille ne prend aucun plaisir aux jeux collectifs. »

« On ne peut pas dire que Camille soit très à l'aise physiquement… Même pour attraper un ballon, c'est difficile… »

Je l'imagine, dans la salle de gym, devant un parcours l'obligeant à grimper sur des bancs, à enchaîner avec des galipettes, puis à entrer à quatre pattes dans un tuyau en plastique, incapable d'avancer d'un pas, battant des mains dans un coin de façon compulsive, pendant que les autres enfants s'élancent à tour de rôle.

« Votre fille est différente… »

Je commence à me mordre les lèvres.

« … très différente… Je veux dire, par rapport aux autres enfants. »

Ma vue se brouille.

« Non, désolée, même avec une auxiliaire de vie, je ne vois pas de progrès… »

Je regarde par la fenêtre. Elle a raison, ma fille, les nuages ont de jolies formes parfois.

« Elle a de vrais problèmes comportementaux. »

Une coccinelle s'est posée sur le rebord de la fenêtre. Je la contemple. C'est étrange, personne n'aime les insectes. La plupart des hommes les tuent sans état d'âme. Pourquoi ? Peut-être parce qu'ils les pensent inférieurs ; si petits, dérisoires, ils les trouvent inutiles. Alors qu'ils sont passionnants à observer, ils doivent avoir leur propre vision du monde, déformée par rapport à la nôtre. Pourquoi notre vision serait-elle la bonne ?

« C'est très alarmant, qu'elle ne parle pas à 4 ans. »

En fait, ça n'est pas vrai. Il n'y a pas de coccinelle… On est en plein mois de novembre et il n'y a pas de petits nuages non plus. Le ciel est gris plombé et je regarde juste par la fenêtre en me concentrant comme une dingue pour ne pas craquer.

« Elle ne rentre pas dans le système, elle n'est pas du tout dans la norme. »

Il faut que je me retourne et que je les regarde, que je les affronte… Je ne peux pas continuer à fixer le ciel comme ça.

« C’est pour cela que, après en avoir parlé entre nous, nous nous demandons s’il ne serait pas plus judicieux de remettre votre fille aux soins d’un hôpital de jour. »

Je tourne la tête vers ces gens que je ne connais pas et qui sont en train, tous ensemble, de décider du sort de ma petite fille. Louis parvient à répéter le mot que j’ai envie de crier :

« Un hôpital ?

– Oui, un IME, un institut médico-éducatif. C’est ce qu’on propose comme alternative aux parents d’enfants qui sont en difficulté. Enfin… qui ont du mal à suivre un parcours scolaire classique, je veux dire. Les enfants comme Camille. »

Un vent de résistance s’empare de moi.

« Mais je ne comprends pas…

– Madame de Fougerolles, ce n’est pas pour vous être désagréables, mais nous sommes au mois de décembre et vous devriez réagir au plus vite si vous voulez inscrire votre enfant dans ce genre d’établissement. Nous pouvons vous en conseiller quelques-uns qui proposent un très bon encadrement… »

Je respire. J’essaye de comprendre l’incompréhensible.

« Un hôpital ? Mais elle n’est pas malade. »

La directrice, qui doit avoir un rendez-vous quelques minutes plus tard, abrège la conversation.

« On ne va pas pouvoir la garder ici, madame. »

Je suis prise de vertiges. J’essaie de parler, mais ça ne sort pas. Mes mots sont comme de la bouillie. Je me lève, j’essaye de rassembler mon sac et mon manteau, de quitter la pièce sans croiser leur regard. Je ne veux pas pleurer devant tous ces inconnus, mais c’est déjà trop tard, mon menton tremble, mon sac tombe et se déverse – comme moi. Je n’ai pas réussi à me retenir. Je marmonne des excuses, parce que je ne sais pas quoi dire. J’arrive à articuler : « Pardon. » C’est tout ce que j’ai pu sortir. « Pardonnez-moi. » Je m’enfuis sans même réussir à garder un minimum de dignité. Je ne sais pas donner le change. Comment font les gens « normaux » pour encaisser ça ?

La bonne case

Je ne savais pas qu’on pouvait virer un gamin de l’école à 4 ans. Je pensais que l’école était obligatoire. On nous l’a assez répété. Mais non, il y a certains enfants qui n’ont pas le bon profil, qui ne rentrent pas dans la bonne case, alors, ceux-là, il faut les mettre de côté pour qu’ils ne dérangent pas les autres. Ma fille n’est pas normale et, à les écouter, il semblerait en plus que ce soit de ma faute. Ça, en revanche, ça va bien rentrer, on va suffisamment me le matraquer pour que je l’avale. Comme une oie avant Noël.

Dans les mois qui suivent la menace de la déscolariser, nous vivons, son père et moi, quelque chose qui ressemble à un tsunami. Commence une interminable course aux médecins et spécialistes en tous genres. On nous demandera de faire des tests génétiques pour éliminer tout risque de syndrome de Rett, de Sotos, ou que sais-je encore. Il faut ensuite aller à la pêche aux résultats, attendre plusieurs mois pour obtenir le moindre rendez-vous avec tous ces grands pontes. Parallèlement à tout ça, nous sommes « invités » à mettre en place un « protocole d’intervenants ». Camille doit voir de façon hebdomadaire un psychomotricien, un orthophoniste, un ergothérapeute et un pédopsy. Un vrai parcours du combattant.

L’orthophoniste qui nous a été recommandé fait de grandes grimaces, gonfle ses joues, tire la langue et émet des sons de toutes sortes pour que Camille l’imite. À part amuser ma fille, il n’y a toujours aucun résultat au bout d’un an. Pas un son ne sort de la bouche de la petite. Le psychomotricien lui montre comment marcher à quatre pattes en passant sous son bureau et en imitant un chien : Camille le regarde stoïque, elle n’a même pas envie d’essayer. L’ergothérapeute prend la petite main de ma fille pour lui faire agripper un crayon, ça vacille, ça dérape, ça tombe. Pas moyen de tracer quoi que ce soit.

Nos semaines sont chargées de ces rendez-vous ubuesques, alors que les autres enfants vont faire du poney ou de la danse. Pas le rêve pour une enfant de 4 ans. Pourtant, elle ne se plaint jamais. Ma pitchoune subit une radio des os, des tests hormonaux, on lui pose des électrodes sur la tête pour connaître le fonctionnement de son cerveau.

Finalement, un professeur de renom suspecte une tumeur au cerveau qui appuierait sur la zone du langage. Il nous prescrit de lui faire très rapidement une IRM pour vérifier ses craintes. Nous sommes en mode essorage avec Louis, ça tourne très vite et nous avons l'impression que ça ne s'arrêtera jamais. Chaque nouvelle suspicion est pire que la précédente. On encaisse comme on peut, avec pour ma part beaucoup de larmes et d'incompréhension.

Pour passer une IRM à Paris, c'est six mois d'attente et vingt minutes sans bouger, enfermé dans une boîte qui fait un bruit de marteau-piqueur. Pour une enfant comme la mienne, on peut parler de torture. Camille m'implore du regard, elle ne veut pas entrer là-dedans. Totalement paniquée, elle commence à agiter ses mains de façon désordonnée. Le médecin ne connaît pas ce genre d'enfant et commence par essayer de la raisonner, mais cela empire les choses et Camille se met à hurler. Désarmé et après l'avoir grondée, il se décide à lui administrer un sédatif. Camille se débat et hurle toujours, alors le médecin prend la décision de la sangler. Ma fille devient rouge, se tord dans tous les sens et commence à convulser. « C'est pour son bien, c'est pour son bien. » Je dois me répéter cette phrase comme un mantra pour ne pas me jeter sur ma Camille, la détacher et l'emmener loin de ce médecin qui la maltraite. On doit lui injecter une dose massive de tranquillisant dans le bras. « C'est pour son bien. » À la vue de la seringue, Camille finit par s'évanouir. Et je regarde, impuissante, la grosse machine avaler ma toute petite fille.

Il n'y avait bien sûr aucune tumeur. Camille était en parfaite santé avant cet IRM. On peut en revanche se permettre de penser que, après cette expérience, elle va sûrement un peu moins bien.

Nous naviguons d'espoirs en déceptions, et j'ai parfois le sentiment de ne faire tout ça que pour les autres, uniquement pour les autres, pour qu'ils puissent mettre Camille dans une case, bien rangée.

Moi non plus, je ne rentrais pas dans les cases, et ils ne m'ont pas lâchée, jusqu'à me proposer de tripler ma troisième. Ce qui me fait dire que Camille est la digne fille de sa mère, c'est que, elle, elle a carrément redoublé la crèche. J'essaie de voir ça comme une fierté. C'est quand même très rare ! Et puis, ça lui évitera le melon plus tard. Si par hasard, à un moment, il lui prenait l'envie d'exprimer un petit sentiment de supériorité, je pourrais toujours lui sortir : « Eh, oh, t'as redoublé ta crèche, alors mollo, ma vieille ! »

Nous n'entrons pas dans les cases, soit. Nous en ferons notre force, n'est-ce pas, ma Camille ? On se battra pour être exceptionnelles, extra-ordinaires.

Camille est à part, encore plus évidemment que je ne l'ai jamais été. Elle est condamnée depuis ses 3 ans à ne pas faire partie de ce monde. Et j'ai presque envie de dire quelle chance ! Je la vois de l'autre côté de la barrière, du côté de l'émotion, de l'empathie, de la bonté et de la naïveté. Camille est une enfant, mais surtout une jolie petite personne… Et j'estime que mon rôle de mère est de tout faire pour la protéger, comme on ne m'a pas protégée.

Un petit coin de paradis

J’ai 8 ans la première fois que je vais vivre avec ma grand-mère.

Ma mère a quitté La Garenne-Colombes et son inspecteur des impôts du jour au lendemain pour aller roucouler sous les tropiques avec son béké guadeloupéen, rencontré pendant la route du Rhum.

Ma sœur, qui a alors 11 ans, reste vivre chez une de ses copines, Sophie, à La Garenne-Colombes. Les parents de Sophie acceptent de la garder sous leur toit. Sans compensation financière, ni papiers administratifs attestant qu’ils la représentent. À la soixante-huitarde, à l’image de ma mère. Je ne suis même pas sûre qu’elle prenne leur numéro de téléphone. De mon côté, je suis confiée à ma grand-mère. Une chance, j’ai sûrement frôlé le foyer. Je suis séparée de ma sœur, mais je vis dans un cocon, comblée par l’amour de ma grand-mère et par celui de Pom, ma chienne, qui a pu rester avec moi et qui représente alors à elle seule toutes mes attaches familiales.

Mais au bout d’un an, Patrick le béké, caressant peut-être le rêve de construire un vrai foyer avec ma mère (qui avait quand même dix ans de plus que lui), nous fait venir en Guadeloupe pour vivre avec eux là-bas. Dans la foulée, il se retrouve aussi avec la grand-mère, la chienne, une copine de ma mère qui nous a suivis avec sa fille, et tous les copains « intermittents du spectacle » de ma mère de La Garenne-Colombes.

C’est la plus belle année de mon enfance. Son amoureux est très gentil. Nous vivons sur une petite île et allons à l’école en bateau à moteur. Sur place, il n’y a pas d’électricité. Nous avons un groupe électrogène que nous mettons en marche à la tombée de la nuit. On se lave avec de l’eau de pluie récoltée dans une citerne. Quand il ne pleut pas pendant plusieurs jours, eh bien, on ne se lave pas. De la terrasse, il n’y a que quelques marches pour descendre dans la mer et se baigner. Quand on secoue la nappe après le repas, des poissons multicolores s’agglutinent dans l’eau pour manger les miettes. Barrique est notre préféré. Il est rayé jaune et noir, et nous accueille en nageant autour de nous. Il y a aussi la

murène qui vit dans les rochers, sous l'escalier, et se laisse approcher. Un aquarium géant, juste à nos pieds ! Magique !

L'îlot, qui s'étend sur à peu près cinq cents mètres carrés, ne compte que quelques maisons. Nous sommes en totale liberté. Mes journées, je les passe en classe de CM2 à l'école Amedé-Fengarol, à Pointe-à-Pitre, pendant que ma sœur est au collège.

Pour le premier jour de classe, considéré là-bas comme un événement national de la plus haute importance, ma mère a l'idée de m'habiller avec l'un de ses tee-shirts des Pink Floyd, agrémenté d'une corde à la taille pour faire croire que c'est une robe. Elle m'a aussi acheté des « nouilles » pour l'événement, sortes de sandales en plastique. Ce jour est sûrement celui d'une des plus grandes hontes de ma vie. Les petits garçons sont en costume trois-pièces et les petites filles en robe de demoiselle d'honneur, avec des rubans dans les cheveux et des souliers vernis. Je suis la risée de l'école. Tout le monde me regarde, et je passe la journée à tirer sur mon tee-shirt pour tenter de le rallonger afin de cacher ma culotte.

Dans cette classe de CM2, où l'âge s'échelonne de 8 à 15 ans, nous sommes trois « zoreilles », comme ils nous appellent, moi et les deux autres enfants blancs. Il n'y a pas de fenêtres, tout est ouvert, aéré et très lumineux. Notre salle se trouve juste au-dessus du préau. Lorsque la maîtresse m'interpelle – « Hélène, allez à tablowaw » –, je comprends « Hélène », mais je ne suis pas très sûre de la suite. Elle répète, mais rien à faire. Les élèves me font signe de me rendre au tableau, ce que je finis par faire. Je suis maintenant debout devant la classe, dans ma robe tee-shirt trop courte, quand la maîtresse prononce une autre phrase en créole, que je ne comprends pas plus. Je la regarde tétanisée, le menton tremblant. J'essaie de prendre sur moi, mais je finis par fondre en larmes devant mes camarades hilares. Quand ça veut pas, ça veut pas. J'étais l'avant-dernière de ma classe en Bretagne, en CM1, et je me retrouve au même point en Guadeloupe, en CM2…

Mais au bout de quelques semaines, heureusement, les choses finissent par s'arranger. En échange de l'autorisation de coiffer mes longs cheveux blonds, les filles de ma classe proposent de faire mes devoirs. Je rentre à la maison avec des nattes africaines et 12 de moyenne ! La meilleure moyenne de toute ma scolarité.

Ma mère m'inscrit à la cantine afin de m'éviter les quarante minutes de trajet en petit bateau à moteur pour rentrer déjeuner. À midi, nous faisons la queue avec des gamelles en aluminium devant une mama qui plonge sa grosse louche dans une énorme marmite et nous sert chaque jour du riz, des haricots rouges et quelque chose qui semble être de la viande, le tout extrêmement pimenté. C'est le même menu tous les jours. La même mama, la même gamelle, et moi qui maigris à vue d'œil.

Le hasard a fait que Tati Kiki, originaire de Guadeloupe, est revenue y vivre en même temps que ma mère s'y est installée. Elles qui avaient partagé le même homme sur le continent – et l'avaient quitté en même temps – sont devenues super copines. Le plus drôle, c'est que Jacques a demandé sa mutation pour Pointe-à-Pitre. Peut-être espérait-il les retrouver toutes les deux… Il finira d'ailleurs par y être muté, mais dix ans trop tard. Ma mère sera repartie vers d'autres aventures et Tati Kiki aura trouvé chaussure à son pied : le frère de ma mère, mon oncle Claude, venu un jour nous rendre visite. Elle que j'avais toujours appelée Tati Kiki est donc devenue ma vraie Tatie Kiki. Elle a ouvert un bazar juste derrière l'école, et c'est à elle que ma mère va me confier le midi pour m'épargner cette infâme cantine. La boucle est bouclée.

Les jours sans école, ma sœur et moi trouvons des « chambres à air » qui nous servent de bouées, et avec une grande feuille de cocotier, assises sur notre flotteur, nous nous laissons porter par le vent jusqu'à l'autre bout de l'île. Exaltées, nous espérons que le courant ne nous fera pas dériver jusqu'aux coraux, qui nous esquintent le derrière quand nous nous retrouvons juste au-dessus. Une fois à terre, nous courons, notre bouée de fortune et notre grande feuille sous le bras, jusqu'au nord de l'île, pour recommencer, encore et encore.

Avec ma chienne Pom, nous sommes en pleine nature ; au paradis. Notre îlet est peuplé d'iguanes et de caméléons, de chats et de chiens en liberté. On y trouve aussi des crabes de terre et parfois des mangoustes, mais ceux qui m'enchantent le plus sont les colibris ; ces minuscules oiseaux au long bec qui ressemblent à des papillons et qui volent en faisant du sur-place. Et les poissons que j'adore ! Munie de mon masque et de mon tuba, je passe presque plus de temps sous l'eau que sur terre, je me transforme en amphibien.

Ma mère m'emmène aussi parfois sur l'îlet Cochon. Seule, sans ma sœur, qui regrette amèrement La Garenne-Colombes. Trop de soleil, trop de chaleur, trop de moustiques, je crois qu'elle passe, elle, la pire année de sa vie.

Sur l'île Cochon, qui, moins qu'un îlot, est en fait une langue de sable au milieu de l'océan, nous nous baignons, ma mère et moi, dans une mer chaude et cristalline. Nos tempéraments semblables créent une vraie complicité entre nous deux. L'insouciance, la joie, l'humour sont nos étendards.

L'histoire d'amour de ma mère avec Patrick ne durera qu'un an. J'ai donc 10 ans lorsque ma sœur et moi sommes renvoyées en Bretagne, chez notre grand-mère. Malheureusement pour nous, un de ses fils a décidé de venir vivre avec nous. Il s'appelle Yves, il a 45 ans, et il est alcoolique.

Une autre réalité s'impose alors brutalement. Et celle-là, sincèrement, j'aurais préféré ne pas la connaître. Les trois années qui suivent, je les vis entre parenthèses, dans un monde intérieur. Je n'ai pas le choix.

Les grands spécialistes

Grâce à nos relations, Louis et moi réussissons à obtenir un rendez-vous plus tôt que prévu avec *la* spécialiste du langage en France, madame B. On a une chance inouïe. Au lieu d'attendre un an, nous avons l'immense privilège de pouvoir la rencontrer après une attente de seulement… neuf mois !

Et là, en écrivant, honnêtement, je me marre.

Madame B. consulte à côté de Villejuif. L'établissement à la façade austère est inaccessible. Soit on paye une fortune de taxi, soit on prend un métro, un premier bus, puis un deuxième : 1 h 45 de trajet. Ça tombe bien, nous n'avions rien de particulier à faire ce mercredi après-midi… Nous attendons dans un couloir triste et vide, impatients de rencontrer enfin cette haute personnalité incontournable et débordée. Pas aimable, se déplaçant difficilement, elle ouvre la porte avec un air fatigué et nous regarde. Puis, sans un bonjour ni merde, elle nous lance : « L'enfant Camille H. »

Ça commence à merveille ! On s'apprête à entrer dans son bureau, accompagnés de notre fille, mais elle nous repousse avec un grognement en précisant : « L'enfant seule. »

Nous restons, Louis et moi, dans la salle d'attente à nous demander ce qu'elle va pouvoir en tirer, vu qu'elle ne parle pas, justement, et que c'est bien pour ça qu'on est là.

Bref, au bout de dix minutes, elle rouvre la porte et, toujours sans un mot, nous invite, cette fois, à entrer dans son bureau. Au top, la spécialiste du langage ! Devant nous, avec Camille qui nous regarde sans comprendre, elle épluche son dossier sans nous adresser la parole. Après quelques minutes qui nous paraissent une éternité, Louis se lance : « Vous avez une idée de ce qu'elle a ? »

La femme, sans nous regarder, continue de feuilleter le dossier avec une moue qui ressemble à du dédain. Elle finit par relever la tête et nous répond : « Non. »

Louis et moi sommes consternés. Elle poursuit :

« Revenez me voir dans un an pour faire un point. »

Nous sortons du bureau. Sans un mot. Neuf mois d'attente pour ça !

Sur le parking, au moment de nous séparer, nous sommes pris d'un fou rire nerveux, à la grande joie de Camille.

La plus grande spécialiste du langage de France n'a jamais pris de nouvelles de notre fille et ne s'est jamais manifestée par la suite.

Malgré tout, nous continuons. Quelque temps plus tard, on nous donne le nom du meilleur pédopsy de Paris. Nous obtenons un rendez-vous deux mois avant les 5 ans de Camille. Encore une fois, nous nous réjouissons de le rencontrer ! Il nous a été hautement recommandé. C'est le meilleur.

Nous arrivons dans un immeuble luxueux du 7e arrondissement de Paris. L'homme que nous rencontrons est sérieux. Très sérieux. Il sait. Ne permet pas le doute. Son aplomb est immense, presque autant que sa suffisance. Et bien sûr, il n'est pas très chaleureux. Il n'est pas là pour ça. Pas besoin d'artifice. Il va à l'essentiel, et l'essentiel ressemble à ça : « C'est très grave, ce qu'elle a, votre fille. »

Louis et moi le regardons. Camille est sur mes genoux. Mon cœur s'est arrêté. Mon souffle aussi. Le grand pédopsychiatre prend toute la place. L'air est glacé. Je tiens la petite main de ma fille dans la mienne et je tente de respirer.

« C'est très grave. Un enfant qui ne parle pas avant 5 ans ne parlera certainement jamais. »

Moi, j'ai la tête qui explose, alors je n'essaie rien. Louis avance prudemment : « Vous savez ce qu'elle a ?

– Elle est atteinte d'un trouble envahissant du développement… »

Silence. Le grand monsieur continue, la voix posée, le regard grave.

« Ces troubles entraînent parfois à l'âge adulte un comportement psychotique avec trouble de la personnalité. Mais c'est plutôt vers l'adolescence qu'elle a de grandes chances d'être atteinte de psychose ou de schizophrénie. »

Voilà.

Qu'est-ce que je fais avec ça ? Je suis censée rentrer chez moi, préparer le dîner, faire couler le bain de Camille et passer une petite soirée normale, une petite semaine normale, une petite vie normale ? Comment quelqu'un qui a fait de telles études peut-il balancer si froidement un diagnostic pareil ? Qu'est-ce qu'il n'a pas compris dans le mot « psy » ? La psychologie, peut-être ? L'accompagnement, sans doute ? La bienveillance, sûrement.

Je ne sais pas comment Louis fait pour ne pas se lever et lui casser la gueule. Je sais que ce qu'on est en train de vivre est impensable, que ce que ce type nous dit est abject.

Je suis à terre. Anéantie, effondrée, démolie. Je ne vois pas comment je vais pouvoir me relever après ça.

Je rentre chez moi en larmes, accrochée à la poussette de ma fille, qui assiste à mon effondrement. Elle a bien sûr tout entendu, parce qu'en plus tout le monde parle devant elle comme si elle n'existait pas. Je croise un copain, je ne m'arrête même pas, incapable de parler. Il semble décontenancé de me voir dans cet état, mais fait comme si de rien n'était. On se recroisera souvent, on n'en reparlera jamais. Nombreux sont ceux qui me voient me disloquer et tous restent « discrets », même mes voisins. Je me sens seule au monde.

Quelques jours plus tard, le pédiatre neurologue m'achève. Lui est encore plus cash, il ne s'embête même pas avec des explications techniques, il me dit juste que ma fille est « foutue ». Voilà. Ni plus ni moins.

Je la mets dans quelle poubelle, monsieur ? Jaune ou verte ? On peut la recycler, vous croyez ?

Coupable

Un soir, Camille vient me voir pendant que je prépare notre dîner. Elle me tire sur la manche et me montre la télé. Je sais très bien ce qu'elle veut, mais je me plante devant elle et lui demande froidement : « Qu'est-ce qu'il y a ? »

Elle voit que je ne suis pas de bonne humeur. Pas très à l'aise, elle me remontre la télé avec son petit index. Je continue de la regarder froidement en lui disant : « Je ne comprends pas. »

Elle part chercher un DVD et me le met dans la main.

« Je ne comprends pas. »

Elle me montre le DVD en me regardant par en dessous.

« Tu veux regarder un DVD, c'est ça ? »

Elle me fait un petit sourire pour acquiescer.

« Eh bien, dis-le. »

Elle me regarde, embêtée.

« Si tu veux regarder un DVD, alors parle ! Dis-le ! *Je veux regarder un DVD*, c'est pas compliqué ! D-V-D ! »

Les larmes lui montent aux yeux et sa bouche commence à trembler. Je la prends par les épaules et je commence à la secouer en lui hurlant dessus.

« Mais tu vas parler ? Hein ? Tu vas parler, bordel ? *Je veux regarder un DVD !* Allez ! Dis-le ! Mais pourquoi tu ne parles pas, hein ? Pourquoi tu ne parles pas, putain de merde ! J'en ai marre de toi ! »

Camille est tétanisée ; des larmes coulent silencieusement sur ses joues. Je reste pétrifiée par ma propre violence. Alors elle me montre la paume de sa main et tapote dedans avec son index. Je la regarde, interdite. Je ne comprends pas. Elle refait ce petit geste, en me fixant droit dans les yeux, puis tourne les talons et part en pleurant dans sa chambre. J'ai tellement honte. Je n'arrive même pas à aller la consoler. À

force de m’entendre répéter que c’est de ma faute, qu’il faut la bousculer, la frustrer, j’en suis arrivée là. Je lui en veux aussi d’être différente.

Je me mets devant mon ordinateur. C’est quoi, exactement, la schizophrénie ? Je fais des recherches sur Internet en ayant peur de ce que je vais trouver. Il semble que les personnes qui en sont atteintes vivent dans une autre réalité… Mais quelqu’un peut-il me dire une bonne fois ce que c’est, la réalité ? Est-ce que ce que j’ai vécu dans mon enfance, c’était la réalité ? Pourquoi alors, petite, j’ai eu l’impression que personne n’en tenait compte ? Comme si ma réalité à moi n’était pas celle des autres…

À 10 ans, je suis passée du paradis à l’enfer et tout le monde a détourné le regard.

Elle n’existait pas, ma réalité ? Pourquoi les adultes qui m’entouraient fermaient les yeux et passaient leur chemin ?

L’enfer…

Longtemps, je l’ai appelé l’Autre. Incapable de prononcer son nom, ni même de l’entendre. Aujourd’hui encore, ce prénom me met mal à l’aise ; bêtement, je m’éloigne de ceux qui le portent, je m’en méfie.

Yves a le vin mauvais. Mon oncle Yves, l’autre fils de ma grand-mère, qui s’est installé chez elle au moment où ma sœur et moi sommes retournées y vivre, après notre petit détour en Guadeloupe.

Il est grand, mince, des cheveux noirs, avec des petits yeux cachés derrière des lunettes cassées. Quand il est là, on n’a pas le droit de parler, ni de le regarder dans les yeux. Il est parano et nous domine. Il nous oblige à déjeuner et à dîner à table, avec lui. Je le regarde en coin boire sa soupe qui lui coule sur le menton. Il ne parle pas, jamais. Il nous impose le silence par sa seule présence.

Son truc, c’est le vin rouge. Il en boit des litres. Au petit matin, nous retrouvons le vin renversé dans la cuisine, avec des restes de nourriture qui baignent dans son assiette. Je n’ai jamais pu boire une goutte de vin. Je n’en boirai certainement jamais.

La cuisine en bordel, verres cassés, chaises renversées et nappe maculée, c’est notre quotidien. Chaque matin, ma sœur et moi nettoyons tout avant de prendre notre petit-déjeuner et de partir à l’école. Ma grand-mère nous aide, sauf quand il s’en est pris à elle.

Ma grand-mère se casse le poignet, un bras et le col du fémur. Elle a des bleus sur le visage et sur tout le corps. Elle raconte qu’elle est tombée. Moi, je sais que c’est lui qui vient la voir, le soir dans sa chambre, pour lui soutirer de l’argent, et quand elle refuse, il la cogne. Chaque soir, on tend l’oreille. Mais il faut attendre le lendemain pour voir si elle est en état de se lever.

Quand il n’est pas ivre mort, ce qu’il est quatre-vingt-quinze pour cent du temps, il est juste méchant.

Je passe plus de trois années à retenir mon souffle, à écouter ses pas, à sentir mon cœur battre à tout rompre quand il rentre à la maison, à essayer d'être transparente quand il est dans la même pièce que moi. Ce type me terrorise. Entre 10 et 13 ans, je ne passe pas une journée sans prier pour qu'il s'en aille, pour que ça s'arrête, pour que ma situation change.

Ma grand-mère m'emmène à l'église tous les samedis, et, tous les soirs, je dois faire ma prière et remercier Dieu. Je dois répéter : « Pardonne-nous nos offenses et ceux qui nous ont offensés, et délivre-nous du mal. » Je prie pendant trois ans, et puis un jour, j'en ai ras le bol. J'en ai marre de pardonner à « celui qui nous offense » tous les jours, et de ne toujours pas être délivrée ! Pour moi, ce type est le diable en personne.

Un soir, ma sœur, qui a une quinzaine d'années, le défie en lançant un sujet de conversation en plein milieu du dîner. Ma grand-mère et moi la regardons, ébahies par son audace et son courage. Il n'attendait que ça. Il lui demande de se taire, mais elle lui tient tête, alors il prend son couteau. Ma sœur a juste eu le temps de se lever et de courir ; il la poursuit dans la maison jusqu'à ce qu'elle réussisse à s'enfermer dans sa chambre.

Aujourd'hui je l'écris simplement comme un fait, mais ce souvenir et l'émotion qui l'accompagne sont gravés en moi. Il lui a couru après pour la poignarder, mais n'a pas réussi. Vexé et rageur, il est revenu s'asseoir à table. J'avais 12 ans. Je me souviens d'avoir essayé de disparaître en fixant mon assiette, les joues en feu, terrorisée à l'idée qu'il s'en prenne à ma grand-mère ou à moi pour se venger. Notre chienne tremblante s'est approchée de lui et s'est mise à couiner, alors il s'est vengé sur elle à coups de pied.

J'ai eu peur comme ça, souvent. Tout le temps, en fait. Pendant trois ans et demi.

À cette époque, je passe mes journées d'école à me demander comment je vais pouvoir me sortir de là. J'ai imaginé plein de plans. Morgane est dans ma classe. J'apprends que son père est gendarme. Je décide alors d'en faire ma meilleure amie. Après quelques mois, je réussis à lui expliquer ce qui se passe à la maison, mais, quand elle en parle à son père, il lui répond que tant qu'il n'y a pas de problème grave, la police ne peut rien faire. J'arrête d'être son amie.

Un autre jour, alors que l'Autre secoue ma grand-mère en hurlant pour avoir de l'argent, je réussis à m'enfuir et vais me réfugier dans la salle d'attente du voisin, qui est médecin. Il accepte de me recevoir, je fonds en larmes en lui expliquant que mon oncle est en train de tuer ma grand-mère et qu'il faut qu'il vienne nous aider ! Je tremble, je suis totalement terrorisée, mais en même temps soulagée d'avoir enfin le courage de parler directement à quelqu'un et de chercher du secours. Le docteur me propose gentiment de rester dans la salle d'attente aussi longtemps que j'en ai besoin, et puis il referme la porte.

Je me souviens aussi en avoir parlé à Thérèse, la femme pleine de sollicitude qui nous fait les cours de catéchisme tous les jeudis. Avant de sortir de classe, je lui explique que je ne veux pas rentrer chez moi, qu'il faut qu'on nous aide, qu'on nous sorte de là. Elle m'écoute en silence, puis elle me dit : « Prie le Seigneur tout-puissant, il exaucera ta prière. »

C'est à ce moment-là que j'ai cessé de croire en Dieu. Et en l'homme.

Puis, un jour, ma sœur revient avec une petite fiole. « On m'a donné ça. Ça va le calmer. Quelques gouttes suffisent, il aura envie d'aller dormir. Comme ça, il ne nous embêtera plus. » Avec le consentement de ma grand-mère, on vide toute la fiole dans sa bouteille de vin. Nous savons très bien ce que nous sommes en train de faire. L'Autre ne réapparaît pas pendant trois jours. Nous déjeunons toutes les trois en silence et en se regardant par en dessous, sans savoir que penser. Nous n'osons pas approcher sa chambre ni entrer afin de vérifier s'il est bien mort. Nous sommes partagées entre un sentiment de délivrance et de honte.

Et puis, un matin, il finit par sortir de son antre, groggy et ahuri. Il a dû se dire que sa dernière cuite avait été plus costaude que les autres ; du coup, pendant une semaine, il ne touche pas une goutte d'alcool. Malheureusement pour nous, Yves est pire à jeun que bourré.

Il n'a jamais suspecté quoi que ce soit, et ni ma grand-mère, ni ma sœur, ni moi n'en avons jamais reparlé.

Ma mère nous téléphone tous les deux ou trois mois et nous rend visite tous les quatre à six mois. Quand elle débarque, elle est la joie de vivre incarnée, comme si tout cela la dépassait complètement. Elle rigole à

table et se fout complètement de l’état de son frère. Elle trouve même ça plutôt drôle. Moi, je la regarde avec un amour infini. Je la bouffe des yeux, je veux qu’elle reste, qu’elle me reprenne avec elle.

Elle profite de son passage pour faire la tournée de toutes ses copines ; je reste assise sur la banquette arrière de la voiture et l’accompagne partout. Je l’adore, ma mère. Je la trouve tellement belle ! Quand elle vient me chercher à l’école, pendant la semaine où elle est avec nous, je suis super-fière d’elle. Je me souviens de sa longue jupe à fleurs transparente, de ses talons rouges et de ses petits tops en maille sous lesquels se dessinaient ses seins parfaits. Elle ne met pas de soutien-gorge. Quand elle passe devant mon école, les gens s’arrêtent de respirer.

Je ne sais jamais quand je la reverrai la fois d’après. Un jour de Noël, alors qu’elle est censée venir de Paris pour réveillonner avec nous à Vannes, nous restons sans nouvelles d’elle pendant des heures. Il n’y a pas de téléphone portable à l’époque. Angoissées, nous l’attendons jusqu’à minuit pour dîner. Elle finit par débarquer avec un mec à son bras, morte de rire et déjà légèrement éméchée. Elle nous offre, à ma sœur et à moi, un réveil qu’elle a sûrement acheté sur une aire d’autoroute. Elle est comme ça : libre, inconséquente, légère, à ne penser qu’à se marrer.

Une autre fois, elle nous appelle pour nous prévenir qu’elle va partir vivre en Nouvelle-Calédonie avec un nouveau copain et qu’elle ne reviendra pas avant au moins un an parce que c’est loin. Je suis inconsolable pendant plusieurs mois, jusqu’à ce qu’elle réapparaisse sans prévenir. Son histoire d’amour n’a pas marché.

Quand ma mère repart, je regarde la voiture s’éloigner et c’est comme si je me déchirais de l’intérieur. Je n’arrive pas à retenir mes larmes tandis que ma sœur m’engueule et me reproche ma sensibilité « maladive ». Suis-je toujours la seule à ressentir ça ? Je regarde ma sœur avec ses yeux secs, ma mère souriante qui agite la main pour nous dire « au revoir » par la fenêtre du taxi et ma grand-mère si douce, toujours prête à me consoler, alors que, moi, je me déverse, les sanglots m’empêchent de respirer normalement, je suis résignée à retourner à ce qui m’attend. Pour combien de temps encore ?

À cette époque, il n’y avait pas de psy à tous les carrefours, encore moins de pédopsychiatre. On ne demandait pas aux enfants leur avis, on ne nous expliquait rien. C’était comme ça, on suivait et on se taisait. Obligés de subir les choix des adultes. J’aurais tellement aimé qu’on me parle, qu’on m’explique que je n’étais pas la seule à me poser des questions sur la vie, sur le pourquoi des choses, sur le chaos et l’harmonie.

Je pense que jamais personne ne s’est posé ce genre de questions dans ma famille. Je me sentais tellement seule. Je ne comprenais pas ce que je faisais là, pourquoi je vivais tout ça, ni combien de temps ça allait durer. J’avais l’impression de venir d’une autre planète, de ressentir et de vivre les choses, les situations, les événements différemment d’eux. J’avais conscience que tout cela ne tournait pas rond, que j’étais coincée là, que je ne pouvais rien faire dans ce corps d’enfant, que je ne pouvais qu’attendre… Attendre de pouvoir enfin me libérer de cette situation par moi-même, en grandissant.

Le langage des moineaux

Quelques semaines après l'horrible rendez-vous chez le pédopsy, dans la rue, alors qu'elle observe un enfant se faire gronder par sa maman, Camille se met à tapoter avec son index dans la paume de son autre main. Je la regarde, ahurie, puis elle m'indique le garçon avec son doigt et se tapote encore la paume. Je comprends : « Gronder ? Ça veut dire gronder ? » Elle sourit de toutes ses quenottes en hochant la tête pour me dire oui.

Camille a presque 5 ans, et c'est la première fois qu'elle partage avec moi son regard sur le monde qui l'entoure. C'est la première fois qu'elle se raconte – parce que je vois bien que c'est aussi une façon de me reprocher la scène terrible que je lui ai fait vivre ! Elle a la présence d'esprit de me donner une clé : ce signe que je n'avais pas compris, elle me l'explique, elle m'en donne la définition. Ma fille est trop forte !

Je me dis qu'elle a peut-être trouvé toute seule la solution. Elle n'arrive pas à parler avec des mots, alors elle invente une autre langue. Sauf que cette langue, elle existe déjà…

Je me précipite chez le premier libraire du coin pour acheter un livre sur le langage des signes. C'est tout à coup un espoir immense qui naît. À la maison, j'ouvre le manuel avec impatience. Camille est en face de moi. Je lui montre : la voiture, la cerise, la princesse. Elle rigole. J'essaye de lui apprendre ses premiers signes. Elle comprend tout. Elle sait bientôt dire qu'elle a soif en faisant la pince avec ses doigts au niveau de sa gorge, comme je le lui montre ; elle arrive aussi à signifier qu'elle a besoin d'aller aux toilettes, ou bien encore à dire merci, à dire « je t'aime ».

Avec Louis, à qui j'ai offert le livre, et avec Mélanie, nous commençons à maîtriser quelques signes. Mais, rapidement, nous nous rendons compte que, malgré ses efforts, Camille ne parvient pas à être suffisamment précise avec ses petits doigts pour vraiment communiquer. La plupart du temps, elle n'arrive pas à imiter le geste que je lui montre.

Regrouper le majeur et l’index avec le pouce, par exemple, et faire précisément le demi-cercle qui désignerait la banane, c’est trop compliqué pour elle…

Pourtant quelque chose a changé entre nous deux à ce moment-là. Notre complicité a trouvé une voie supplémentaire. Aujourd’hui, c’est resté comme un code entre nous. On se regarde de loin et on se dit : « Je t’aime ! » Ou on s’envoie des câlins le poing serré contre la joue, qui frotte, doucement…

Jour après jour, les signes viennent enrichir les histoires que je lui raconte. Je signe en même temps que je lis. Camille veut à chaque fois que je lui « montre » de nouveaux mots. Nos mondes imaginaires se retrouvent grâce à ce langage.

La lecture prend une grande place dans nos vies, à Camille et à moi. Parce que, côté activités à partager, c’est loin d’être facile et il faut faire preuve de beaucoup d’imagination. Le quotidien n’est pas simple, même si je prends le plus souvent possible le parti d’en rire. Camille déteste avoir les mains sales, par conséquent, la peinture, c’est pas trop son truc, les feutres non plus d’ailleurs. Elle n’aime pas non plus ce qui colle aux doigts, ça l’angoisse, alors on évite la pâte à modeler ou la terre glaise. Pas de Mako moulages non plus et encore moins de pâtisserie. Les pâtés, on oublie : elle déteste le sable et la terre. Pas non plus la peine de se rabattre sur un truc qui demande de la psychomotricité fine : enfiler des perles, ça la stresse. Les Lego ? Un cauchemar. Habiller une Barbie, trop précis. Coller des gommettes, ça l’énerve, parce que ça colle. La marelle ou l’élastique ? Elle ne sait pas sauter. Le ballon ? Elle ne sait pas le rattraper. Une raquette ? Même pas la peine d’essayer. Les quilles, c’est risqué, les fléchettes, meurtrier. Cache-cache ou chat perché, ça la met en insécurité ; balançoire, patins à roulettes, trottinette, toboggan, trampoline, vélo, c’est pire encore, elle est terrorisée. Heureusement, il y a les cinés, les spectacles, la musique et les DVD… Sinon, Camille reste dans sa chambre, toujours impeccablement rangée, à écouter des livres audio, seule dans son monde.

Ce que nous partageons avec beaucoup de plaisir, ce sont les histoires que je lui raconte. Je joue tous les personnages, j’en fais des caisses, je prends des accents différents, je minaude, je change ma voix, un

spectacle à moi toute seule. Elle rit, elle adore ça ! L’histoire de Lune-Milla Rose, que j’ai écrite pour elle, est un des livres que nous lisons en boucle… Sa petite main dans la mienne, nous commençons par lire sa dédicace à l’intérieur :

« Pour Camille, la petite fille dont je rêvais.

Mon amour, ma beauté, mon bébé que j’aime de tout mon cœur. Ce petit livre a été écrit pour toi, mon amour. Pour que tu saches toute ta vie à quel point je t’aime et je suis fière de toi.

Ta maman. »

Camille a une foultitude de petits surnoms que nous retrouvons dans le bouquin. Ma camomille, mon bijou, mon trésor, mon ranichon, mon tout-petit, mon bébé chat, pipinou ma chenille, mon chaquinet, chikita, et j’en passe, alors c’est sûr, avec le bouquin, je me suis lâchée ! J’ai également inventé des expressions, que nous utilisons toujours depuis : « Nom d’une chenille famélique », « Nom d’une araignée enrhumée », « Nom d’une vipère boursouflée », mais aussi des noms de machines qui n’existent pas comme « des submersibles à fluctuation inversée », « des navettes spatio-temporelles biréactives », « des soucoupes à rotation linéaire ». C’est l’histoire d’un champignon magique, d’un champignon qui permet de réaliser tout ce qu’on désire. Mais s’il tombe entre de mauvaises mains, il risque d’être bien mal employé, alors il faut le dissimuler… Camille adore quand on arrive à la fin de l’histoire et que l’héroïne, Lune-Milla Rose, trouve le moyen de cacher le champignon magique en le faisant manger aux gens qui l’entourent. Tous ont alors le pouvoir d’exaucer leurs rêves, mais seuls ceux qui ont gardé leur âme d’enfant y parviendront.

C’est très naïf, mais ça nous convient parfaitement. Aujourd’hui, avec du recul, je souris en repensant aux lettres de refus des éditeurs offusqués et parfois même horrifiés de lire un livre pour enfants dans lequel – avec ce champignon – je faisais des allusions au sexe et à la drogue. M’enfin !

Joyeux anniversaire

« Un enfant qui ne parle pas avant 5 ans ne parlera certainement jamais. » Les mots de ce pédopsychiatre résonnent toujours dans ma tête.

Nous sommes le 20 mars. Aujourd'hui, Camille a 5 ans.

Je vis avec elle une semaine sur deux depuis quatre ans, et c'est ma semaine. C'est chez moi qu'elle va « fêter » son cinquième anniversaire.

Je ne sais même pas comment je réussis à sortir de mon lit. J'ai tout essayé pour la faire parler, je suis allée faire tous les examens, j'ai vu les spécialistes, je l'ai stimulée, je l'ai bousculée, et aujourd'hui, je suis désespérée. C'est le jour J : elle a 5 ans.

Je n'ai rien organisé. Je n'ai pas eu le courage. Je sais que ça fait plusieurs semaines que je perds pied. Plus cette date approche et plus je m'enfonce dans un mal-être engourdissant. Mes gestes sont lents. J'ai une de ces têtes. Je n'arrive même pas à donner le change. Heureusement que je ne tourne pas en ce moment. J'ai juste fait un gâteau à la banane, le préféré de Camille, emballé des livres et une peluche, et j'ai acheté quelques décorations. Pas la tête à festoyer. Son père l'emmènera le week-end prochain au Jardin d'acclimatation avec Mélanie pour fêter ça. Moi, cette fois, je reste chez moi. C'est mieux comme ça.

Allez ! Courage ! Il faut gonfler les ballons, sortir le gâteau du four, mettre de la musique et chanter… Chanter, je n'y arrive pas. Ma bouche se déforme. Je pleure trop. Il ne faut pas qu'elle me voie comme ça. C'est grotesque. Je suis grotesque. Je pleure tellement. Ça ne s'arrête pas. Je me précipite dans la cuisine, sans même réussir à articuler que je vais chercher un couteau pour couper le gâteau. Je prends un torchon pour crier dedans en silence. Je le mords, je m'en fous, il ne sent rien et, moi, j'ai trop mal. Je ne peux pas donner ce spectacle à ma fille le jour de son anniversaire. C'est pathétique. Je m'en veux ! Mais pourquoi je déborde comme ça ? Pourquoi je n'arrive pas à encaisser, comme tout le monde ? À faire semblant, comme tout le monde ? Allez ! Faut que je me reprenne ! C'est de ma faute, je suis une mauvaise mère. Je l'ai trop

couvée, trop dorlotée, j’ai tout raté, j’ai tout gâché et, là, qu’est-ce que je fais ? Hein ? Je suis assise par terre, à même le sol de la cuisine. Je suis en train de gâcher la fête de ma petite fille. Elle a 5 ans aujourd’hui.

Joyeux anniversaire, ma chérie.

« Dégage, Michelle ! »

Depuis que Camille a 3 ans, nous sommes accueillies comme des princesses à l’hôtel Royal Palm de l’île Maurice. Grégory Coquet, son directeur, a remplacé le non moins merveilleux Jacques Silvant, qui nous a reçus avec sa femme, Cathy, pendant dix ans. Nous y passons toutes les deux quinze jours loin du monde une fois par an. Là, je ne suis pas embarrassée par le regard des curieux, là, on se retrouve toutes les deux collées l’une à l’autre, à profiter de ces moments qui nous font mieux nous connaître et avancer ensemble. Deux semaines de rêve, dans un cocon.

Chaque année, nous retrouvons le même personnel, qui nous traite toujours avec gentillesse et délicatesse. J’en profite pour dorloter ma fille, nous faisons des exercices le matin au petit-déjeuner et, le reste de la journée, nous lisons ou nous nous baignons dans la mer ou la piscine. Je la chatouille, je la bisoute.

C’est un endroit où je ne me suis jamais sentie mal à l’aise en raison de ma célébrité ou à cause de la différence de Camille. Ça n’a l’air de gêner personne qu’elle fasse du flapping sur la plage, au restaurant ou ailleurs, à la moindre excitation ou contrariété.

Au contraire, on me dit même parfois que je m’occupe merveilleusement de ma fille, et ça me fait du bien de l’entendre.

Nous sommes en mai 2008, Camille a 5 ans et 3 mois. Un matin, après avoir pris notre petit-déjeuner de gaufres, de crêpes et de mangues devant la mer, nous retournons à notre chambre pour enfiler nos maillots. Et comme tous les jours, je pars devant Camille en courant et je me cache derrière un renfoncement. C’est le même tous les matins et, chaque fois, Camille, folle de joie, marche tout doucement vers ma cachette entre excitation et appréhension de mon énorme « BOUH ! » quand j’apparais.

« BOUH ! » Elle hurle de plaisir et laisse entendre ce petit rire cristallin qui roule, ricoche et s’élève pour rebondir dans un hoquet. Dès

que Camille rit, le hoquet se manifeste. Dans mon élan, je cours jusqu'à ma deuxième cachette, toujours la même, puis la troisième. Mais ce jour-là, alors que Camille hilare me retrouve devant la porte de notre chambre, elle se plante devant moi et… : « Te cache Miché ! »

Je la regarde, incrédule. Elle a parlé ? Je ne suis pas sûre, j'ai dû imaginer, rêver. Je n'ose pas lui demander de répéter, de peur que ça la bloque si elle ne s'en était pas aperçue ; en même temps, je ne peux pas rester comme ça, alors je m'y risque avec un sourire qui se veut détendu.

« Quoi ? »

Camille reprend avec le plus grand naturel : « Te cache Miché ! »

J'entends sa petite voix fluette et mal assurée pour la première fois de ma vie. Ma fille PARLE !!! Elle parle créole, en plus !

Je fais de l'humour parce que j'ai envie de pleurer de bonheur, je la regarde et elle me sourit, heureuse, sans se rendre compte de ce qui est en train de se passer. Alors, pour blaguer, je lui balance : « Mais je ne m'appelle pas Michelle ! Et dégage toi-même ! »

Elle éclate de rire et me montre la porte en même temps qu'elle me redit : « Te cache ! »

Les larmes aux yeux, je lui souris.

« Tu veux que j'aille me cacher, c'est ça ? »

Elle me répond un petit « oui » cristallin.

Tout se brouille dans ma tête, tout s'accélère. Je dois appeler son père pour lui annoncer la nouvelle, j'espère que ce n'est pas juste un mot, comme ça, échappé, et puis plus jamais rien. Mais non. Camille parle ! Ma petite fille parle enfin, avec cette petite voix qu'elle découvre en même temps que moi.

C'est le début de quelques années de quiproquos et d'incompréhension, plus ou moins comiques. En toutes circonstances, Camille reste d'une patience impressionnante. Elle ne s'énerve jamais, même quand on ne comprend rien. Et ça arrive souvent ! Depuis ce moment, en souvenir de ses premiers mots, quand je veux une place sur le canapé, ou quand elle est dans mes pattes, je lui dis : « Dégage,

Michelle ! » Ça nous fait rire toutes les deux et, invariablement, elle me répond : « Je ne m'appelle pas Michelle. »

Au fil des années, je découvre que ma fille a cette sagesse de savoir rire d'elle-même et de prendre du recul. Et parfois je me demande si elle ne m'a pas plus portée que je ne l'ai portée.

Deuxième partie

« Ce que la chenille appelle la fin du monde, un maître l’appelle le papillon. »
Richard Bach

Voilà ! J’avais raison et ils avaient tort ! Ma fille parle ! Ils peuvent tous bien aller se faire E… Comme dirait Angèle (la chanteuse). Elle avait juste besoin d’un peu plus de temps. Cinq ans et demi… C’est grand pour entrer en moyenne section, mais au moins elle va pouvoir continuer à aller à l’école maternelle comme tout le monde.

C’est une évidence pour moi.

Mais en fait non. Ils ont déjà décidé que Camille ne pourra pas suivre une scolarité normale. « Ils », ce sont la directrice de l’école, le médecin et le psychologue scolaire, sa maîtresse, son auxiliaire de vie et, moi, je n’ai rien vu, rien compris. Enfin, si, j’ai compris, mais je ne suis pas d’accord. Avec quoi ? Pas d’accord d’accepter la situation, peut-être. La réalité, sûrement.

Ma fille parle, mais elle reste cette enfant un peu bizarre que les autres regardent de travers, qui a des amis imaginaires posés sur l’épaule avec lesquels elle converse, sans se rendre compte de l’étrangeté de son comportement. Les mots sont venus, mais le reste ne change pas.

Ma fille n’est pas comme les autres et elle ne le sera certainement jamais, mais ça, ça va me prendre beaucoup plus de temps pour l’accepter.

Le couperet

Un jour, je suis chez moi, je reçois une lettre de la MDPH. Je ne sais alors pas ce que c'est. J'ouvre. MDPH : « Maison départementale des personnes handicapées ». Je ne sais pas pourquoi je reçois ça, je ne suis pas handicapée. C'est en lisant la suite que je comprends.

« Notification de décision de l'allocation d'éducation de l'enfant handicapé.

Par référence au barème des incapacités, le taux d'incapacité de l'enfant Camille est supérieur à 80 %. »

Je relis plusieurs fois. Mon cerveau bugge. Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

« … le taux d'incapacité de l'enfant Camille est supérieur à 80 %. »

Ma fille a été évaluée handicapée mentale à plus de 80 %. Voilà ce qui est écrit noir sur blanc. C'est d'une telle violence…

J'essaie d'imaginer à quoi peuvent ressembler les personnes qui mettent ces lettres dans les enveloppes pour les envoyer aux parents. C'est froid. Tellement froid. Comment est-ce possible ? Ont-elles une idée de ce qu'elles font ? De la brutalité de ce courrier ?

Je ne savais pas. Je n'avais pas compris que ça servirait à ça aussi, que les bilans, les certificats, les évaluations allaient aider à constituer un dossier pour la MDPH.

La MDPH, la CAF, Les IME, le Camps, tout ça, ce sont des lettres qui tournent autour de moi depuis les premières années de Camille, mais j'avais laissé Louis et Mélanie s'occuper de tout ça, par flegme, par facilité et par lâcheté, évidemment. Ça ne m'intéresse pas, ça ne me convient pas. Je suis allée faire tous ces rendez-vous, tous ces bilans pour comprendre Camille. Mais aussi et surtout parce qu'on m'a sommée de le faire pour son prétendu « bien-être », PAS pour qu'on lui colle une étiquette à l'encre indélébile sur le front que je serai dorénavant obligée de supporter…

Le bouleversement que je ressens n’est pas mesurable. Je m’assois sur le canapé, la lettre à la main, en refusant de vivre ce moment. Je ne veux pas que cette lettre existe. Comme si, à force de la fixer, elle allait disparaître.

J’ai besoin de m’évader, de faire le vide, de sortir d’une réalité qui s’impose trop brutalement à moi. Là, tout de suite, je n’ai envie que d’une chose : mettre la tête sous l’eau, observer les poissons, comme quand j’étais petite, me perdre dans un monde sous-marin, silencieux, ralenti. Je suis capable d’y rester des heures. Juste là, ailleurs, hors du monde et hors du temps.

J’ai la chance d’être comédienne, de devoir, par mon métier, à chaque fois que je joue, vivre d’autres vies, partir ailleurs. Être d’autres que moi. Je me projette alors, je m’invente des états d’âme. Mais le plus souvent, pour trouver la sincérité, je vais chercher les émotions bien réelles que je traverse dans ma vie avec Camille. Je me refais les séances avec les psys, les spécialistes, les professeurs, ces moments que je n’ai pas réussi à encaisser émotionnellement, je les rejoue pour de vrai. Je remplace les mots de mon texte par ceux que je n’ai pas réussi à dire et l’émotion rejaillit. Je la libère et la revis autant de fois qu’il faut pour la digérer.

Mon métier me sert de thérapie. Je me sers de mon travail pour expier. Pour me libérer de cette charge émotionnelle que je tente vainement d’enfouir.

Ce jour-là, le jour de la lettre de la MDPH, je ne sais pas combien de temps je suis restée prostrée, en larmes, sur ce canapé. Je me souviens de m’être levée à la tombée de la nuit, d’avoir froissé la lettre dans ma main et de l’avoir jetée à la poubelle. Ce n’était pas un acte de rébellion, mais la seule façon que j’aie trouvée pour que cette lettre n’existe pas, pour la nier.

Et puis j’ai pris la décision, comme souvent quand je n’y arrive plus, d’aller me réfugier quelques jours sur l’île d’Houat.

Mes racines sur un rocher

J’ai passé tous mes étés sur l’île d’Houat. C’est le seul endroit qui me reste de mon enfance. C’est un peu mon ancrage ; j’y allais toutes les grandes vacances avec ma sœur, mes cousins, mes oncles et tantes, et ma grand-mère quand ma mère vivait sa vie. C’est là où je vais, aujourd’hui encore, faire le plein d’énergie, de vent, de soleil. Me ressourcer.

Les parents de ma grand-mère adoraient faire de la voile en famille. Après avoir sillonné le golfe du Morbihan dans tous les sens et s’être arrêté plusieurs fois sur Belle-Île ou Hoedic, son père, un peu aventurier, a décidé d’acheter un fort Vauban pratiquement inaccessible à la pointe de l’île d’Houat. Ils y ont posé leurs valises. Ma grand-mère avait 14 ans. Ils avaient alors plusieurs personnes à leur service : des marins, mais aussi des femmes de chambre et une cuisinière. Ma grand-mère me racontait qu’à cette époque « on menait grand train ! ». Lorsque j’y vais, moi, petite, il y a toujours le fort, mais plus vraiment le grand train.

Ma grand-mère a hérité de cet endroit avec ses deux frères, et ils ont décidé, pour une raison que j’ignore, d’y aller tous les étés, ensemble. Déjà, passer ses vacances avec ses potes, ce n’est pas toujours simple, mais en famille… Bref. Les frères de ma grand-mère mettent au point une règle très simple : les hommes vont à la pêche et se font plaisir, pendant que les femmes s’occupent du reste.

Le fort d’En Tal est à un peu plus d’un kilomètre du village. On y accède à pied ou à dos d’âne. Quand je suis enfant, il n’y a pas l’eau courante. Mon arrière-grand-père avait bien fait venir la seule voiture de l’île, mais maintenant elle n’est plus là. Il nous faut aller chercher de l’eau potable au village, en la transportant dans des bidons à l’aide d’une carriole ; ou de l’eau de mer dans des brocs, pour laver les casseroles ou cuire les pommes de terre.

Nous, les filles – ma sœur, ma cousine et moi –, sommes de corvée pour aller chercher l’eau de mer, par n’importe quel temps ! Je dois avoir 6 ans, je suis frêle comme une allumette et je porte trois litres d’eau, deux

fois par jour, à bout de bras, jusqu'au fort. Nous faisons aussi la vaisselle, mettons le couvert, débarrassons, servons, allons faire les courses au village et cuisinons.

L'époque veut que les aînés se servent en premier (ma grand-mère et mes oncles) et les cadets en dernier. Je suis la benjamine. Autant dire que je me tape les restes.

Plusieurs générations passeront dans ce fort, du temps de ma grand-mère. L'ambiance est assez militaire. Mon grand-oncle Alfred a fait la guerre d'Indochine et nous rabâche les oreilles avec ça toute la journée. Il se lève à 5 heures du matin pour aller à la pêche, en ne prenant jamais aucune précaution pour ne pas nous réveiller. Le dimanche, il ne pêche pas, il bricole dès 7 heures du matin, avec une scie sauteuse ou une perceuse…

On se retrouve, une quinzaine de personnes à heure fixe, autour d'une table pour déjeuner ou dîner. Nous nous nourrissons uniquement de poisson, de crabe et de pommes de terre, sauf le dimanche, c'est fête : nous avons droit à une salade de tomates et un poulet !

À cause de mes nombreux déménagements, je n'ai pas eu l'occasion de m'attacher à un lieu unique. Houat est le seul que j'aie gardé de mon enfance et où je retourne encore.

Si je dis qu'il est un peu mon ancrage, c'est aussi parce que ce fort nous appartient aujourd'hui, à ma mère, ma sœur et moi.

De Paris, il faut à peu près huit heures pour s'y rendre, entre les trains, les correspondances, le bateau, l'arrivée sur l'île, puis la route pour atteindre le fort. Une fois que j'y suis, il m'arrive d'y rester plusieurs jours sans me rendre au village. J'adore ne voir personne. C'est ce qui me plaît là-bas. Je me sens protégée par ces murs quand les tempêtes et le vent se lèvent. Je sais qu'il ne peut rien nous arriver.

Camille y passe ses vacances d'été et c'est important pour moi qu'elle ait un lieu comme ça, dont elle se souviendra et dans lequel nous aurons passé des moments simples. C'est sans doute en partie grâce à tout ce que j'ai puisé sur cette île, à mes souvenirs, que je me sens aujourd'hui proche de la nature, des éléments. Je sais m'adapter, apprécier la simplicité. Me raccrocher à l'essentiel.

Nous avons tous les ressources nécessaires pour pouvoir accéder au bonheur. Nous les constituons, ces ressources, tout au long de notre histoire personnelle. Pour ma part, je crois que c’est ma grand-mère qui m’a transmis sa gentillesse, son attention, sa douceur et son côté céleste. Elle rigolait tout le temps, ne se plaignait jamais et chantonnait quand elle souffrait.

Je me souviens de son odeur de poudre de riz, de la rugosité de ses doigts à cause de l’arthrose quand elle me les passait dans les cheveux pendant des heures, de nos jeux de cartes – elle me laissait gagner, puis, au fil des années, j’ai fini par la battre pour de vrai. Son attention, ses valeurs et la confiance qu’elle m’a donnée dès l’enfance m’ont été très utiles dans les turbulences de la vie.

Au moment où je tomberai, j’irai puiser dans cette énergie-là.

Belle-Maman

Malgré le fait qu'elle parle, malgré nos efforts et les examens en tout genre que nous faisons passer à notre fille pour trouver l'origine de sa différence, il est exclu qu'elle puisse intégrer l'école primaire l'année suivante. Louis et moi, nous acceptons donc de visiter un IME, « institut médico-éducatif », plus communément appelé hôpital de jour, où notre fille pourrait éventuellement être admise. Là, je découvre un monde parallèle effarant. Les enfants sont regroupés sous le terme de « handicapés mentaux », parfois gavés de médicaments pour qu'ils se tiennent tranquilles. Nous visitons les bureaux des infirmiers, les salles de jeux et les réfectoires. On me laisse aussi voir cette salle capitonnée, recouverte de plastique, où ils mettent leurs jeunes patients en proie à des crises. Souvent, ces enfants étalent leurs excréments sur les murs, le plastique permettant de mieux les nettoyer. Mais on me rassure, il y a des douches juste à côté avec un jet pour calmer les plus énervés et les laver.

Ces lieux sont, pour la plupart, défraîchis et tristes. Je me demande si ces établissements ont été créés pour contribuer à l'épanouissement et au bien-être des enfants, ou pour alléger l'existence des parents ? J'ai un gros doute.

Nous en visitons plusieurs. Mais c'est chaque fois la même angoisse. C'est bien simple, j'imagine ma fille dans cet environnement et je fonds en larmes. Louis et Mélanie redoutent le moment où je vais me mettre à sangloter. Parfois je m'écroule dès l'entrée du bâtiment, parfois c'est au moment de la visite, ou un peu plus tard, dans le bureau du directeur. Autour de moi, ils sont tous calmes. Louis explique : « Elle est émotive », et tous continuent de discuter calmement devant moi qui sanglote en leur demandant de m'excuser.

Pourtant, j'y vais avec courage. Je me dis : « Cette fois je vais me tenir, je vais être forte ! Je ne vais rien montrer ! Je suis une actrice ! Allez ! »

Il m’arrive même de me donner des claques avant les rendez-vous, en espérant m’endurcir… Et puis, rapidement, je sens que ça se fissure, j’essaie d’avaler cette boule énorme coincée dans ma gorge… Elle ne passe pas. Ça m’embrouille la tête et m’embue les yeux. Je retiens mes larmes comme je peux et puis je craque. Je me répands encore une fois, malgré mon courage, malgré mes résolutions. Je n’y arrive pas. Je n’arrive pas à encaisser ces visites, à accepter de voir ma fille comme ces gens la voient. À supporter de l’imaginer évoluer dans ces endroits sordides.

C’est un soleil, ma petite fille. Elle est toujours heureuse, toujours joyeuse, mais j’ai l’impression d’être la seule à voir ça. C’est sûrement eux, le problème… Oui, c’est eux, le problème. Il y a un soleil, et ils ne le voient pas.

Un jour, pourtant, je me sens héroïque : je n’ai pas craqué. Sur le trottoir, en sortant, Mélanie me félicite : « Mais bravo, ma poulette ! Tu as tenu ! Je n’en reviens pas. Pourtant, ce n’était pas simple, hein ! » C’est la phrase de trop. Mon sourire de triomphe se mue aussitôt en grimace et je fonds en larmes. Je dois faire des photos glamour une heure après, un désastre. Je n’arrive pas à me retenir de pleurer, le maquillage dégouline. J’essaie vaillamment de sourire entre deux sanglots et finis par prétexter une conjonctivite pour mettre fin à cette débâcle.

De son côté, Louis semble encaisser tout ça mieux que moi. Je jalouse sa force. Mais je trouve finalement le truc miracle : avant chaque réunion, je m’enfile le matin à jeun deux grands verres de vodka, cul sec. J’arrive à la réunion complètement bourrée, mais, au moins, je peux y assister jusqu’au bout avec un sourire presque heureux sur le visage. Anesthésiée, dissociée. Je suis là sans y être, titubante certes, mais debout.

Mélanie, avec son énergie et son humour, me porte à bout de bras. Elle m’empêche de m’effondrer aux réunions et me prend la main au spectacle de l’école, quand Camille crée ses propres chorégraphies. Elle a 6 ans maintenant. Au milieu des enfants de moyenne section, sa différence me saute au visage, et je ne peux plus me réfugier dans le déni. Je dois affronter le regard des autres parents. Certains me reconnaissent, j’entends ce qu’ils pensent : « C’est la fille de l’actrice, là-bas, celle qui va à contresens et qui fait n’importe quoi… »

Mais je crois que le plus dur, c’est mon propre regard. Celui que j’ai pour ma fille, qui la juge et s’agace. Je n’accepte pas. C’est une fête pour tout le monde, sauf pour moi, car je me retrouve face à mes propres limites.

Mélanie m’a engueulée pour la lettre de la MDPH : on en avait besoin pour constituer un dossier médical et administratif. Mais j’en suis tout simplement incapable. Recevoir ces courriers où tout est écrit si froidement me met dans un état de fragilité mentale préoccupant. Nous décidons donc que ce sera Mélanie qui s’occupera de toute cette merde. Elle le fait toujours aujourd’hui. C’est elle qui gère le dossier médical de Camille, qui surveille les comptes rendus des hôpitaux, qui prend les rendez-vous nécessaires, les inscriptions, les demandes de certificats.

Je ne toucherai jamais un centime de la CAF, ni de la MDPH, ni d’aucun autre organisme. C’est le père de ma fille et sa belle-mère qui gèrent l’argent qui nous est alloué. Moi, je n’en veux pas. Je refuse toute réalité me rappelant que ma fille est différente. Rien que ce mot, « handicap », je n’en veux pas, je ne veux pas l’entendre. Je ne veux pas le lire et encore moins l’écrire. Elle n’est pas handicapée, ma fille. Dès que je reçois une lettre concernant Camille, je la jette. Je suis dans le déni total.

Nous ne nous parlons presque jamais de la différence de Camille, son père et moi. Peut-être par peur de mettre des mots sur notre souffrance, peut-être aussi pour éviter de rendre réel ce que nous ne voulons pas voir. Moi, je pleure pour un rien. Alors il n’a peut-être plus envie de me voir comme ça. Lui aussi, d’une certaine façon, il est dans le déni. Dans le déni de mon chagrin. Il ne sait pas quoi en faire et a peut-être peur que je l’entraîne avec moi, alors je m’accroche à Mélanie. Elle est ma bouée de sauvetage, ma force, mon bouclier. Je remercie la vie qu’elle fasse partie de la mienne. Elle a accepté le rôle de « belle-maman » avec une efficacité et un dévouement dont je ne pourrai jamais assez la remercier. Quand je pars sur un film, pendant parfois plusieurs semaines d’affilée, et que les tournages de Louis tombent en même temps que les miens, c’est elle qui s’occupe de notre fille, avec une générosité qui force l’admiration et le respect.

Camille porte un amour inaltérable à sa belle-maman, totalement justifié et réciproque ; au lieu d'en nourrir une jalousie stupide et amère, j'ai décidé de l'aimer et de la remercier pour tout ce qu'elle nous apporte. C'est notre pilier, à Louis et moi. J'en ai terriblement besoin, parce que la vie à l'extérieur et le regard des autres ne m'épargnent pas.

Les derniers examens médicaux ont permis de poser un diagnostic sur les différences de Camille. Elle souffre de « troubles envahissants du développement et du comportement ». Une appellation fourre-tout qui ne résout rien et n'ouvre la porte à aucun remède.

Si ma fille est différente, tous s'accordent à penser que c'est à cause de moi. Les psys en tête. Les spécialistes en tout genre y vont aussi de leurs « conseils » : je m'en occupe trop, donc mal, elle n'est pas assez frustrée, je veux faire tout le contraire de ma mère, du coup, je fais pire, j'ai trop de sensibilité, trop d'énergie, c'est à cause de la bouffe, du gluten, du lait, des vaccins, de la génétique, tout y passe !

Il y a également ce pédopsy qui m'a demandé si je connaissais Bruno Bettelheim. Il m'explique les théories de cet homme, très reconnu encore aujourd'hui. Bettelheim pensait que les enfants autistes le devenaient à cause de mères rejetantes et mortifères. Rien que ça.

« Je ne suis pas une mère rejetante…

– Non, vous êtes tout l'inverse, ce qui revient au même. »

La culpabilité semble faire partie de la maternité pour beaucoup de femmes. Seulement, aux autres mamans, on leur dit que oui, en effet, c'est de leur faute si leur enfant fait encore pipi au lit à six ans et que oui, bien sûr, si leur fils ne tient pas en place à l'école, il y a un réel problème d'éducation. Pour moi, c'est différent, je serais d'après eux, par mon comportement trop protecteur et mon incapacité à être une bonne maman, l'unique responsable des défaillances mentales, psychologiques et comportementales de mon enfant. Je dois en porter l'entière responsabilité, car c'est écrit dans tous les manuels de psychologie, de Freud à Bettelheim.

En 1950, Bruno Bettelheim rompt avec la conception d'un autisme organique et impose une conception psychanalytique issue de son expérience des camps de Dachau et de Buchenwald. Il compare le repli

autistique de l'enfant à celui de certains déportés, plongés dans l'environnement hostile du camp de concentration : « Dans les camps de concentration allemands, je fus le témoin incrédule de la non-réaction de certains prisonniers aux expériences les plus cruelles. Je ne savais pas alors, et ne l'aurais pas cru, que j'observerais, chez des enfants, dans l'environnement thérapeutique le plus favorable, un semblable comportement engendré par ce que ces enfants avaient vécu dans le passé[1]. »

Reportant le schéma de la « situation extrême » des camps sur la famille, Bettelheim pense que l'enfant autiste a reçu de ses parents, de sa mère essentiellement, le message inconscient selon lequel tout le monde se porterait beaucoup mieux s'il n'existait pas. En réponse à ce message, l'enfant « choisit » de s'enfermer dans « une forteresse vide », un monde intérieur privé de vie, et coupe ainsi tout contact et toute communication avec son entourage. Bettelheim reprendra à son compte le terme de « mère frigidaire ».

Jolis petits canards

Je plonge, je descends tout droit grâce à l’ancre que les psys m’ont accrochée au pied. C’est très pratique, je n’ai pas besoin de passer de paliers, je n’ai même plus besoin de retenir ma respiration, car, là où je vais, il n’y en a pas besoin. C’est profond et il fait bien noir. Alors que je sombre tranquillement, la directrice de la maternelle et la référente de l’Éducation nationale décident finalement, à la suite de notre refus à Louis et moi de confier Camille à un institut spécialisé, de nous parler de classes particulières, à effectifs réduits, au sein d'écoles primaire classiques : les CLIS (classe pour l’intégration scolaire).

Elles ont trouvé une place dans une école pas trop loin de chez nous et sont très contentes d’elles. C’est un soulagement. Tout le monde semble ravi. Moi, je ne sais pas… je ne sais plus… Je glisse tranquillement vers le fond, essayant de trouver tout ça normal. Prise d’un élan vital, je vais quand même voir sur Internet quelles sortes d’enfants sont admis en CLIS. Je peux lire : « classes destinées aux élèves en situation de handicap avec troubles des fonctions cognitives ou mentales ». C’est formidable ! Exactement ce qu’il me faut pour descendre encore d’un cran… Quelle chance, toutes ces petites victoires dans ce monde tellement parfait ! Joie ! Joie ! Joie !

Le jour de la rentrée, je fais des efforts surhumains pour ne pas craquer… J’attache mon regard à celui d’une fillette qui est comme moi, les larmes aux yeux, perdue de se retrouver là. Si elle ne pleure pas, je tiendrai moi aussi. Elle a 8 ans et semble plus forte que moi. Nos regards s’accrochent l’un à l’autre comme en un accord invisible pour se donner du courage. Louis et Mélanie, à mes côtés, sont détendus et saluent tout le monde. J’ai bien conscience que c’est moi qui ai un problème. Camille, elle, est juste heureuse de se retrouver parmi d’autres gamins. Elle ne voit pas les particularités de chacun. La CLIS est une classe unique, intégrée à une école publique, regroupant les élèves de 6 à 11 ans qui n’arrivent pas à suivre une scolarité « normale ». Une petite fille, avec un corset, intègre cette classe à la suite d’années scolaires perdues à

cause de longs séjours à l’hôpital. Evan, dont les parents viennent d’arriver en France, ne parle pas un mot de français ; et puis il y a la petite Noémie, celle à qui je m’accroche du regard. Noémie me ressemble, elle est ailleurs et n’arrive simplement pas à rentrer dans une case, alors que sa sœur jumelle suit une scolarité exemplaire. Et puis d’autres, comme Camille, avec des particularités diverses, bégaiements, TOC et autres troubles.

Très vite, j’ai le sentiment que ma fille se sent bien dans cette école.

C’est dans cette classe que Camille, pour la première fois, va se faire des amis, en particulier une petite fille, Athena, qui a le même âge qu’elle. Elle est malgache. Tout juste arrivée en France, elle présente exactement les mêmes troubles que Camille. Elle fait du flapping, elle est très sensible, a une compréhension des choses un peu particulière et présente, elle aussi, un trouble envahissant du comportement. Entre Camille et Athena, c’est le coup de foudre dès le premier jour et, au cours des trois années qui suivent, elles ne se quittent plus. Athena prend Camille par la main, la serre dans ses bras pour un oui pour un non, et se colle à elle en classe pour ne plus s’en éloigner. Et Camille adore ça.

La directrice est merveilleuse et l’accompagnement prévu pour ces « enfants singuliers » est impeccable. Chaque enfant a un suivi particulier et échappe *in fine* à l’institution spécialisée. Mais, surtout, ils sont intégrés à une école primaire, et tous les élèves, de CLIS et de filière générale, se retrouvent ensemble à la récréation ainsi qu’à la cantine. Une fois par semaine, il est prévu, pour chaque élève de la CLIS, deux heures d’insertion dans une classe dite normale. Cela permet aux autres enfants de les accueillir sans les stigmatiser.

Évidemment, tout n’est pas parfait. La première maîtresse de Camille semble parfois un peu dépassée par cette classe particulière. Elle ne trouve que l’autorité pour communiquer avec ses petits élèves et leur met des « mauvais points » à tout-va ! Même Camille s’en prend un, elle qui ne supporte pas l’idée de mal faire et passe probablement la plus grande partie de ses journées à contempler son monde invisible derrière le tableau. La classe faisait trop de bruit… Allez, PAF ! Un mauvais point pour chacun ! Ma fille me parlera longtemps de cette injustice. Elle ne la digérera jamais. Heureusement, cette enseignante est rapidement

remplacée par la merveilleuse Marine. Ah, Marine ! La trentaine, enjouée, aimante et accueillante. Elle embrasse tous ses canetons boitillants avec la même chaleur et les éveille à l'art de la musique, de la peinture, à l'expression corporelle, passe des heures à leur raconter des mythes et autres histoires vraies en les aidant à prendre confiance en eux et à s'exprimer tout en sublimant leurs particularités. Tout ce qu'ils entreprennent : un trait sinueux sur une ligne droite, un son strident dans une flûte, la lecture d'une phrase hachée de mots qui ne veut rien dire, car lue à l'envers, tout est matière à s'émerveiller. Camille prend une énorme confiance en elle pendant ses deux années auprès de cette maîtresse-fée hors du commun.

Bien sûr, il y a aussi grand Laurent et petit Laurent, les surveillants de la récré et de la cantine. Camille me parle encore des blagues et de la gentillesse de ces gardiens de chérubins. Et puis Maellys. Maellys que Camille retrouve dans sa classe d'inclusion. Maellys se prend d'affection pour ma fille et l'aide en classe, l'accompagne et la supervise : elle l'aide à ouvrir son cartable et sa trousse, à enlever son manteau et son écharpe, à mettre ses gants à l'endroit, remettre sa barrette, découper sa viande à la cantine, etc. Je ne sais pas de quoi elles discutent ensemble, car Camille n'est pas très loquace et ne sait pas engager ou poursuivre une conversation, mais sa copine semble s'épanouir auprès de ma poupée à taille réelle.

Il y a aussi les cours de sport ET de piscine. Camille ne sachant pas s'habiller ni se déshabiller seule, je ne peux même pas imaginer comment ils arrivent à gérer cette douzaine d'enfants avec leurs particularités, mais je récupère toujours ma petite folle de bonheur, les cheveux mouillés et le pantalon à l'endroit, pile à l'heure.

C'est à cette époque que je déménage avec ma fille.

J'ai eu la chance, trois ans plus tôt, de rencontrer un homme absolument merveilleux et c'est ce printemps-là – Camille vient d'avoir 7 ans – qu'il me propose de venir m'installer chez lui avec ma fille. C'est la première fois que Camille vit avec un « beau-père ». Jusque-là, grâce à la garde alternée, je vivais ma vie amoureuse sans l'imposer à ma fille, certainement pour ne pas reproduire ce que m'avait fait « subir » ma mère. Une dizaine de « beaux-pères » en quinze ans avec un réel problème à s'engager qui s'en est suivi.

Antoine accepte Camille simplement. Et elle semble trouver son compte dans ce déménagement. Notre appartement, dans le 6e arrondissement de Paris, sur les quais de Seine, est juste magnifique. La vie est confortable, agréable. Pendant deux ans, ma fille grandit dans un cocon et moi aussi par la même occasion, même si nous continuons les examens médicaux et les rendez-vous hebdomadaires chez les orthophonistes, pédopsys, ergothérapeutes, etc. Antoine nous entoure de sécurité et nous fait traverser la vie avec beaucoup de tranquillité. Pour moi, c'est un peu comme si le temps s'était arrêté. Nous sommes dans un écrin de douceur. Je tente les cours de piano à domicile sans réel succès, Antoine fait en sorte que les déplacements et les tâches quotidiennes ne soient plus une contrainte et nous entoure d'une affection solide et « totale ».

Dans ce grand appartement, la chambre de ma fille est mansardée, sous les toits, comme un petit nid proche du ciel. Le matin, je vais la chercher. Jamais elle ne se lève toute seule. Je la trouve les yeux grands ouverts, comme quand elle était bébé, elle parle à tous ces amis imaginaires qui sont avec elle dans son lit.

Les jours de semaine, un transport spécialisé vient la chercher pour l'emmener à l'école. Dans ce taxi pas comme les autres, Jean-Luc, le chauffeur, passe prendre tous les enfants de la CLIS et profite du trajet pour leur raconter l'histoire et les monuments de Paris. C'est ainsi que Camille revient toute fière un soir : « Maman ! Tu sais qui a été enfermée à la Conciergerie ? Marie aux toilettes ! »

Ces deux années avec Antoine sont enveloppantes, mais nos différences commencent à nous éloigner. Antoine est assez strict, il a de grosses responsabilités et ses engagements ne lui permettent pas de se laisser aller à la vie un peu plus bohème que je lui propose. Je suis aussi impudique et extravertie qu'il est réservé et calme. Je lui demande d'être ce qu'il n'est pas, d'exprimer ce qu'il n'a jamais dit. Il ne le peut pas et me dit qu'il ne changera pas. Malgré l'admiration que j'éprouve pour cet homme que j'ai tellement aimé, pour son intelligence, son humour, sa bienveillance, nous prenons la lourde décision de nous séparer.

Je rentre chez moi, dans mon appartement du Marais, avec ma valise, ma fille sous le bras, et un immense sentiment d'échec. J'ai l'impression de prendre exactement le même chemin que ma mère… de faire vivre à ma fille la même instabilité que celle que j'ai connue petite.

Implosion

Pourquoi tout le monde me regarde comme ça ? Qu’est-ce que j’ai ? Ils me fixent tous, là. C’est très désagréable. Je les vois m’observer. Ils me dévisagent. Peut-être parce que c’est marqué sur ma gueule que je suis une mauvaise maman. Ça doit être ça. C’est écrit sur mon front : mauvaise mère. Je les entends dans ma tête… Mauvaise mère… mauvaise mère… mauvaise mère. Je suis minable. Je suis nulle. Et je vois bien que c’est ce qu’ils pensent quand ils me regardent…

Un jour, alors que je viens la chercher à l’école, Camille me raconte, comme elle peut, qu’une petite « Maud » l’embête à la récréation. Ce n’est pas la première fois, mais comme ma fille a, en plus de ses copines, l’AVS (auxiliaire de vie) de sa classe qui s’occupe d’elle, j’imagine naïvement qu’elle est surveillée et protégée. Je demande quand même à Camille de me présenter cette Maud, histoire d’aller lui parler. La gamine a un air buté et en colère.

« Bonjour Maud, je suis embêtée, parce qu’il semblerait que tu ne sois pas très gentille avec Camille, c’est vrai ? »

Elle me regarde avec un air de défi. Je poursuis :

« Alors, ça me pose un problème, parce que, tu vois, c’est ma fille, et quand tu l’embêtes, eh bien, c’est moi que tu embêtes… Tu veux vraiment m’embêter ? »

Je lui adresse un regard extrêmement menaçant. Elle me répond « non », se retourne et s’en va. L’affaire semble réglée, je repars d’un pas presque sautillant, en tenant ma fille par la main.

Une semaine après, en la récupérant après la classe, je la retrouve le visage couvert de griffures. Je lui demande ce qui s’est passé ; elle ne veut pas me répondre. Elle a peur de ma réaction. À juste titre. Ça me rend dingue. Je vais voir l’AVS pour lui demander le pourquoi du comment. J’apprends que Maud s’est acharnée sur le visage de ma fille : comme Camille ne sait pas fermer les yeux, elle l’a « aidée » à sa façon.

Je suis folle de rage. Camille essaye de me retenir pour éviter ce qui va suivre, mais sans succès. J'attrape Maud (qui, je le rappelle, a 6 ans) par le bras et lui lance, hors de moi :

« Alors écoute-moi bien, espèce de petite connasse de merde, si tu touches encore à un cheveu de ma fille, je vais te faire très très mal, tu as compris ? Et à partir de maintenant tu as intérêt à courir quand tu me vois ! Allez, va-t'en ! Cours ! »

Ça ne me ressemble tellement pas. C'est une autre personne qui parle, sous le regard consterné des autres parents, qui sont sous le choc. Maud se met à pleurer bruyamment, et du coup, par mimétisme, Camille s'y met aussi. Je ne sais plus où me mettre. Je n'ai rien pu contrôler. J'essaye de prendre un air naturel et m'éloigne de l'école en tenant ma fille en larmes par le bras, alors qu'elle tapote de son index dans la paume de sa main, comme lorsqu'elle était plus petite.

Avec honte, mais aussi convaincue que mes efforts auront porté leurs fruits, j'essaie d'oublier cet incident. Pourtant, une semaine après, ça recommence, Maud s'en est encore prise à ma fille. Je sais que, si j'y retourne, ça va mal se passer. Je me vois très bien l'attraper par les cheveux et lui cogner la tête contre un mur. Je suis démunie, je demande à l'AVS de mieux surveiller ma fille, mais elle m'explique qu'elle n'est pas là pour ça. Je me plains aussi auprès de la directrice, qui ne semble pas concernée.

Je suis tellement choquée et je me sens si impuissante. Une nuit, alors que je n'arrive plus à dormir et que je me fais des nœuds au cerveau : eurêka ! J'ai trouvé ! Un immense soulagement m'envahit et je peux enfin dormir paisiblement.

Le lendemain matin, alors que je dépose ma fille à l'école, je prends à part un garçon d'environ 10 ans qui semble être le caïd de la récré. À chaque fois que je le vois, il est en train de taper sur un gamin. Il a l'air très en colère et pas vraiment sociable. Il est parfait ! Je m'approche de lui discrètement ; il se méfie et me regarde de travers.

« Bon voilà, je vois que t'aimes bien taper, alors je voudrais te proposer un truc… »

Il me regarde, méfiant, mais intéressé.

« Tu vois la petite fille blonde très jolie avec une veste rouge ? La petite fille là, qui fait parfois des mouvements comme ça avec ses mains… »

J’imite le flapping de Camille.

« Ah oui ! La fille qui a peur de tout ! Celle qui est à moitié mong…

– Oui ! Voilà, voilà, c’est ça ! Je te propose d’être son garde du corps. Tu la surveilles, tu la protèges, et dès que quelqu’un s’approche d’elle ou l’embête… tu le tapes ! Comme je vois que tu aimes bien te défouler, eh bien là, je te propose de continuer de le faire, mais avec ceux qui embêtent ma fille ! Ça te va ? »

Comme il hésite, je lui tends un billet de dix euros.

« Dix euros tous les mois, OK ? »

Il répond « Bon, d’accord ! », et je m’en vais, avec un sentiment de fierté et une pointe de honte… Heureuse d’avoir trouvé une solution qui va régler tous mes problèmes, mais avec quand même un petit doute quant à l’éthique de mon comportement. J’en suis quand même arrivée là ! Rien à foutre, c’est ma fille. Tous les moyens sont bons pour la protéger, non ?

Le lendemain, alors que je viens la chercher à l’école, une dizaine d’enfants accourent vers moi en criant, devant leurs parents étonnés : « Moi aussi, je protège Camille ! Moi aussi ! » Confuse et très embarrassée, je leur demande de se taire devant le regard accusateur de la directrice, qui me convoque dans son bureau. Elle me tend le billet de dix euros.

« Je crois que ceci vous appartient… ? »

Je n’en mène pas large.

« Oui, non, peut-être, je ne sais pas. »

Et puis son regard se fait bienveillant et, pleine de compréhension, elle me demande : « Vous voulez en parler ?

– Non, ça ira, ça va aller… »

Je reprends mon billet en baissant les yeux, mortifiée. Bon, j’ai un peu foutu la honte à ma fille, je me suis pris une bonne humiliation, mais surtout je me rends bien compte que je commence à dérailler.

Tout est de ma faute

Je me sens fragile, j’ai besoin de nouveau de revêtir ma cuirasse de protection. Camille a 8 ans. Elle a toujours été grande pour son âge et elle n’a plus du tout l’air d’un bébé. Dans la rue, elle rejoue des scènes d’école et parle à voix haute à des amis imaginaires. Ils sont tellement réels pour elle. Ça déborde de partout. Elle est enthousiaste, bruyante, enflammée, et parfois je voudrais qu’elle soit invisible, elle aussi. Je n’aime pas les coups d’œil que lui lancent les passants. Ils me fixent moi aussi. Ma fille est bizarre, c’est de ma faute, ma fille a un problème, je suis sa mère. Elle est comme ça à cause de moi, je lis dans leur tête, je vois dans leurs yeux, je sais. Je m’enferme dans cette vérité-là. Je suis encore plus mal à l’aise quand quelqu’un me reconnaît. J’ai mal. Je ne sais pas comment éviter ça. Et surtout, ils me forcent à regarder ma fille comme je ne veux pas la voir.

Je commence aussi à avoir une obsession pour les couteaux.

Comme un ancien fumeur qui sait qu’il y a un paquet de clopes dans un tiroir de la cuisine. Moi je ne fume pas, mais j’aurais préféré. Je vois les couteaux comme un moyen de me libérer de ma culpabilité, d’éventrer cette maternité que j’ai foirée. J’y pense tous les jours, ils sont tellement accessibles. J’aimerais juste en prendre un et le caresser… le caresser et me l’enfoncer dans le ventre. Le grand, en céramique, le pointu qui coupe si bien. Je sens que ça m’apaiserait de faire ce geste.

C’est aussi à partir de ce moment-là que je me mets à cacher ma fille. J’évite de l’emmener où je vais. Quand je n’ai pas d’autres solutions, elle m’accompagne sur mes tournages. Je fais alors comme si tout était normal, je hisse de nouveau des murailles entre le monde et moi, je ne laisse aucune place à la discussion. Les gens autour de moi le sentent bien et n’essaient pas d’entamer la moindre conversation au sujet de mon enfant, de peur que ça leur pète à la gueule. Quand ça arrive, c’est sans prévenir, et c’est souvent vif et violent. Ils se retrouvent carbonisés.

Il m’arrive de tomber sur des phénomènes, comme cette coiffeuse sur un film qui, n’ayant même pas remarqué mon mal-être ou ma réserve, et sans aucune empathie, me balance en regardant Camille faire des battements avec les mains : « Tu sais, ta fille, elle essaie de s’envoler. C’est quelque chose que je ressens, elle ne souhaite pas rester sur terre. » Et d’ajouter un petit clin d’œil de connivence : « Elle aimerait retourner là-haut. »

Va jouer ta scène après ça ! J’oscille entre l’envie de lui mettre ma main dans la gueule et celle de fondre en larmes.

À force de m’entendre répéter que je suis trop prévenante, que je ne la frustre pas assez, que je suis trop attentionnée, que je prends trop de place, que c’est pour ça qu’elle n’arrive pas à s’affirmer, je commence à totalement rejeter ma fillette. Je cesse d’avoir des gestes tendres envers elle. La lassitude, le découragement me gagnent. Quand Camille a peur, je la brusque ou l’engueule. « Allez ! Avance ! Ça suffit maintenant ! » Je me mets à faire exactement ce que tous ces gens me disent de faire, eux qui savent tout bien mieux que moi. C’est vrai, pourquoi dépenser autant d’énergie à tenter les méthodes douces pour aider mon enfant ? Après tout, il suffit sûrement de la forcer un peu et hop, tout rentrera dans l’ordre ! Pourquoi n’y ai-je pas pensé plus tôt ?

Nos relations deviennent désastreuses. Je ne prends plus aucun plaisir à passer du temps avec elle. Et elle qui parle de mieux en mieux me balance qu’elle préférerait que Mélanie soit sa mère.

Nous arrivons quand même parfois à trouver un peu de légèreté dans ce que nous appelons « nos dimanches cocooning ». Ces jours-là, nous retrouvons notre complicité. On enfile alors notre « tenue de combat », barboteuse panthère ou panda et, dès le matin, elle me rejoint dans mon lit pour lire avec moi. Je continue nos aventures livresques comme quand elle était petite, avec beaucoup de mise en scène. Je change de voix à chaque personnage. Je m’amuse avec des accents différents ; espagnol, à la « Grominet » avec un cheveu sur la langue, ou du sud de la France ou encore avec une voix de cagole ou une patate chaude dans la bouche, parfois très lentement, parfois très rapide. Ces séances de lecture sont proches du spectacle burlesque et, maintenant qu’elle est plus grande, elle m’imite et ça nous fait beaucoup rire. Et puis, un matin, alors que je

lui lis pour la cinquième fois *La Reine des neiges*, je lui propose de déchiffrer avec moi une page sur deux. Et la voilà qui se met à lire avec une facilité étonnante. Très rapidement, je comprends qu'elle connaît le livre par cœur. Ainsi que tous ses autres livres. Comme ses récitations : elle les lit deux fois et elle les connaît. Sa mémoire est incroyable !

Mais ces petits moments de détente ne font pas le poids.

Un bonheur n'arrivant jamais seul, je n'ai plus du tout de travail depuis un an. Tu m'étonnes, avec la tête que j'ai et mon étiquette de « mauvaise mère » collée au front. De toute façon, je suis d'accord avec eux : je suis tellement nulle, tellement minable, j'ai honte de moi. Je les comprends. Je fais pitié, on m'évite. Je me déteste.

Je dois aller chercher ma fille à l'école, lui préparer son goûter, mais il faut la laisser faire… J'en fais trop, je fais mal. Je n'y arrive plus. Ça ne peut plus continuer comme ça.

Je décide alors d'aller voir ceux qui m'ont fait tant de mal, ceux que je déteste par-dessus tout. C'est bien une preuve de mon état de désespoir. En l'espace de six mois, je vais voir quatre psys différents, recommandés par des amis. C'est un désastre. Au mieux, ils me prescrivent des antidépresseurs, que je refuse. Au pire, ils me confortent dans l'idée que c'est moi qui ai bousillé ma fille.

Exploration de l’invisible

J’appelle ma mère, qui vit en Bretagne, avec Jo, son mari depuis dix ans. À 60 ans, elle s’est décidée à rentrer dans le rang. On ne peut pas dire qu’elle ait été une maman modèle, mais, malgré ses maladresses, elle est vraiment là, pendant ces années où je sombre et où je suis désespérée. Elle est disponible et attentive. Je peux l’appeler à n’importe quel moment et lui dire que je ne vais pas bien, ou juste pleurer… Je me décharge de toute cette tristesse, je vomis mon mal-être, et elle encaisse.

Elle ne peut rien dire. Ses conseils ne valent rien face à ce que je suis en train de vivre avec ma fille, mais le simple fait qu’elle m’écoute et qu’elle tienne compte de ma souffrance me fait du bien. Je pense qu’il est très difficile pour elle de me savoir dans cette situation sans rien pouvoir faire. C’est une énorme preuve d’amour qu’elle me donne à ce moment-là.

Avec Camille, c’est sûr, elle est à côté de la plaque. Elle ne sait toujours pas écrire son prénom. Elle ne se rappelle jamais son âge, ne connaît pas sa date de naissance, mais elle est prête à faire n’importe quoi pour m’aider à la soigner. Quand ma fille avait 3 ans, sur ses conseils avisés, je l’ai bourrée d’homéopathie, dont une dizaine de tubes de vaccinotoxinum, pour faire disparaître les éventuels effets secondaires et métaux lourds de la vaccination. Votre enfant présente un handicap ? Allez zou, cinq gélules en 9 ch et tout rentrera dans l’ordre ! L’homéopathie, c’est vraiment magique ! Bon, aujourd’hui, ça me fait sourire, mais, à l’époque, j’étais vraiment prête moi aussi à avaler n’importe quoi.

Ma mère m’a aussi convaincue, un peu plus tard, que le problème de Camille pouvait être lié à des carences en fer, en phosphore, en manganèse ou que sais-je. Il suffisait alors d’envoyer une grosse mèche de cheveux à un laboratoire formidable et 100 % bio et, en échange d’une somme que j’estimais conséquente, ils nous renvoyaient dans des petites bouteilles en plastique tout un protocole de boissons saumâtres à faire

boire à une gamine matin, midi et soir pendant six mois ! Allez ! Et glou et glou et glou ! Tu es malade, il faut te soigner ! J'ai coupé une mèche derrière sa tête en pensant que ça ne se verrait jamais, mais, quand je lui faisais des nattes, un énorme trou apparaissait et, chaque fois que je l'apercevais, je réalisais à quel point j'étais tombée bas. La coiffer me renvoyait à l'absurdité de mon comportement. Ça a mis plus de trois ans à repousser.

Pour autant, ce que nous avons fait vivre à Camille via la médecine traditionnelle ne me semble alors pas moins absurde… et tout aussi inefficace. Elle a vu près d'une centaine de médecins, psychologues, neurologues, professeurs. Elle est devenue un vrai petit rat de laboratoire. Depuis qu'elle a 4 ans, nous avons passé pratiquement tous nos mercredis et samedis dans les hôpitaux ou des consultations de spécialistes, et personne ne semble rien pouvoir pour elle. Du jour au lendemain, Louis, Mélanie et moi décidons d'arrêter cette course effrénée aux non-réponses du corps médical.

C'est à ce moment-là, lors d'un de nos séjours en Bretagne, que ma mère en profite pour faire venir une de ses amies armée de ses baguettes de sourcier. Doucement, cette femme « scanne » tout le corps de ma fille, puis se positionne devant son visage, et les baguettes, au départ parallèles, se mettent à se croiser, montrant que les énergies ne fonctionnent pas. Elle fait la même chose sur ma mère et sur moi – les baguettes restent parallèles. Notre énergie fonctionne bien ! C'est bien. Et donc ? Ben, elle n'a pas de solution. À part de nous dire que Camille n'est pas équilibrée. Voilà voilà.

Essayant de surnager dans ma dépression, me voilà toutefois contaminée de nouveau par cette idée que le remède au handicap de ma fille pourrait venir de l'invisible. C'est un autre dédale que j'emprunte alors. Je prends rendez-vous chez un magnétiseur, un paysan installé à la campagne à une heure trente de Paris, qui m'annonce, lui, que Camille est un ancien Viking. Super ! Puis j'enchaîne avec une séance de psychophanie : cela consiste à se retrouver en face d'une personne qui est assise devant son ordinateur et se connecte à la « conscience » du patient. Elle laisse ses mains écrire ce qu'elle ressent… J'ai droit à des histoires de réincarnation, ma fille n'a plus envie de vivre, elle veut passer dans un

autre monde, et toutes sortes de délires qui ne font qu’amplifier insidieusement ma déjà trop grande culpabilité.

Je touche le fond quand je vais rendre visite à un couple qu’on m’a recommandé à Lyon. La journée est très éprouvante : en plus du taxi et du train, nous faisons une heure et quart de trajet pour retrouver deux allumés qui vivent dans un capharnaüm avec des ânes, des bougies et des crucifix partout, totalement New Age. La consultation dure environ une heure. Ils allongent Camille sur une table, pratiquent sur elle un « lissage de l’aura », puis se « connectent » avec je ne sais quel archange et finissent par me dire que Camille a sûrement eu un jumeau dans mon ventre qui lui demande de le retrouver là-haut, dans le ciel, et qu’elle hésite à y aller. Elle ne serait pas totalement réincarnée. (Allez ! Bonne journée !) Puis ils posent des petites pierres sur tout son corps pour le réénergiser et tentent une cérémonie de réincarnation avec des chants et des bougies. Bref. (Faites que je ne devienne jamais comme ça.)

On a dû faire huit heures de trajet en une journée, ça m’a coûté une fortune. Et le pire, c’est que ça m’est arrivé souvent. Je suis allée voir tous les magnétiseurs, les exorcistes, les thérapeutes qu’on me conseillait ! Camille, elle, est d’une patience d’ange et se laisse traîner de rendez-vous absurdes en rencontres délirantes. Tout n’est pas négatif pourtant ; les personnes que je rencontre ne sont pas forcément des charlatans ou des profiteurs ; certaines sont honnêtes, sincères et compétentes, mais leur activité n’est tout simplement pas appropriée à ma fille. C’est un monde passionnant que je découvre, même s’il ne m’apporte pas de solution miracle, et j’emmène Camille dans des tourbillons que je trouve parfois pleins de subtilité et de magie.

Évidemment, c’est ma grande vulnérabilité qui m’entraîne dans cette valse. La culpabilité ne me quitte pas. Je suis prête à croire et essayer n’importe quoi pour « réparer » ma fille, persuadée qu’elle en est là à cause de moi, que tout est de ma faute. C’est forcément la mère qui a un comportement douteux, qui fait mal, qui prend des décisions de merde et fait n’importe quoi. Même pour la génétique, c’est la mère qui transmet les gènes.

Je suis donc consentante pour subir n’importe quelle humiliation et payer le prix fort, très fort – sans jamais rien demander à son père –, car

je me sens et me tiens pour seule responsable.

Petit à petit, mon mal-être s'aggrave. Je suis fatiguée de toujours devoir faire mes preuves. Chaque jour est une montagne à gravir. Je me couche tous les soirs en priant pour ne pas me réveiller et tous les matins je pleure en me demandant comment je vais pouvoir trouver la force de continuer. Je n'aime plus le monde dans lequel je vis, je n'aime plus les gens et je ne m'aime plus moi-même. Je suis incapable d'affronter le regard des autres, je me noie.

Jusqu'à ce mois de mars 2012.

Je suis enfermée chez moi depuis une semaine, je n'arrive pas à sortir, je n'y arrive plus. Je ne supporte pas le regard des autres sur moi, le comble pour une actrice. J'ai l'impression d'être devenue un lézard parmi les humains, comme dans la série des années 80 *V* : les gens vont se retourner sur moi, c'est sûr, et lancer un cri perçant, un regard accusateur. Je vais être jugée coupable.

Pourtant, j'essaye de lutter, je m'encourage : « Allez ! Tu vas y arriver », « Tu ne peux pas accepter de devenir comme ça », « Il faut te battre », et parfois j'arrive même à me convaincre. Ces fois-là, je me cache derrière mes lunettes de soleil, sous un chapeau, et je sors. Je rase les murs qui mènent à mes rendez-vous. Mais voilà six jours que je n'y arrive plus, Je suis prostrée chez moi. Camille, elle, est chez son père.

Encore une fois, comme ça m'arrive de plus en plus souvent depuis un an, je ressens ce désir de m'enfoncer des couteaux dans le ventre. Je les rêve longs et pointus, je les imagine entrer facilement dans ma chair, me procurant le soulagement dont j'ai tant besoin. La douleur, je la sentirai aussi, mais elle viendra remplacer celle, plus grande, que j'ai dans la tête.

Je suis devenue folle.

J'appelle Louis pour lui dire que je ne suis plus en état de m'occuper de Camille.

J'ai dévissé.

Je vais devoir me faire hospitaliser.

Je n'y arrive plus.

Ma fille va avoir 9 ans.

Ma pierre philosophale

Ma dépression dure trois ans, avec un pic de six mois, pendant lequel j'envisage clairement de me faire hospitaliser en psychiatrie.

Camille, qui voit bien que je plonge, essaie de me protéger, de me réconforter à sa façon. Parfois, elle vient s'asseoir sur mes genoux, pose, son front contre le mien. Je me fais la promesse que, si je m'en sors, je me ferai tatouer une petite branche avec des fleurs sur le poignet. Dans l'immédiat, j'ai juste envie de m'ouvrir les veines, de voir le sang s'écouler et ma vie s'arrêter. Alors imaginer qu'à la place des fleurs pourraient y éclore, c'est un symbole auquel je me raccroche en espérant des jours meilleurs.

Je me retrouve à prier. J'aurai tout essayé. Je n'ai plus qu'à demander à la lumière d'éclairer cette partie sombre de ma fille que je n'accepte pas. Je supplie, j'enrage, je mendie, je m'en remets au tout et au rien pour comprendre finalement, après trois ans, que l'ultime grandeur de cette quête acharnée est d'accepter.

J'avais sûrement besoin d'aller au bout pour comprendre qu'il me fallait en réalité revenir au point de départ. La médecine ne peut rien. Les étoiles ne peuvent rien. Ma culpabilité n'y change rien. Personne ne sait ce qu'a ma fille. Je me suis épuisée à chercher des réponses qu'aucun docteur, aucun gourou, aucun savant n'est en mesure de me donner.

En réalité, c'est bien plus loin que je vais enfin trouver des réponses : en moi. Car ce n'est pas ma fille qu'il faudra soigner. C'est moi qui devrai apprendre à évoluer. À partir du moment où j'en prends conscience, tout change dans ma vie. J'ose plonger à l'intérieur de moi. Je vais tout faire pour y puiser les ressources nécessaires dans le seul but d'accepter cette chance qui m'a été donnée.

Accepter ce qui est et non ce que je voudrais qui soit. Accepter les autres, mes faiblesses et les leurs. Accepter que l'on ne puisse pas changer l'autre, mais que l'on peut changer notre regard sur lui. Accepter que ma fille soit différente.

C’est la clef, et j’aurais dû commencer par là.

Troisième partie

« Il faut être un peu fêlé pour laisser passer la lumière. »
Michel Audiard

Un nouveau chemin

Alors que je m'apprête à me faire hospitaliser, une amie me conseille d'aller voir un hypnothérapeute. C'est quoi, ce truc ? Je n'ai pas du tout envie de faire la poule en bouffant des oignons, mais, en y regardant de plus près, j'en suis déjà presque là sans efforts. J'appelle pour prendre un rendez-vous.

Je me retrouve dans une salle d'attente toute simple, dans un immeuble tout simple. Quand la porte s'ouvre, alors que je m'attends à voir surgir Mesmer en personne, c'est un grand gars élancé qui apparaît, avec un sourire bienveillant et un petit accent du Sud. Sébastien doit avoir une trentaine d'années et me parle avec beaucoup de douceur.

Un peu méfiante au début, je lui explique que je n'arrive plus à sortir de chez moi, que je suis devenue parano, en m'excusant et en tentant l'humour, mais il n'entre pas dans mon jeu et, avec douceur, il me demande simplement : « Pourquoi ? » Je lui réponds que j'ai peur du regard des autres. « C'est con quand on a choisi d'être actrice, hein ? » Mais il ne rit toujours pas avec moi et, avec une infinie gentillesse, il me demande une nouvelle fois : « Pourquoi ? » J'apprendrai plus tard qu'il pratique sur moi le recadrage : à force de questions, il déglingue mes convictions et mes croyances.

Grâce à sa série de « pourquoi ? » et à son attention, nous grattons ensemble jusqu'à découvrir la raison de ma venue. Par la simple parole, il parvient, avec beaucoup de talent et d'empathie, à me faire avouer le fond de mon mal-être : ma culpabilité d'avoir bousillé mon enfant.

Lui : « Je suis flatté d'être face à quelqu'un qui a des pouvoirs aussi puissants ! »

Il dédramatise, m'écoute, comprend ma colère, ma tristesse et ma frustration, et surtout me dit : « Bon, eh bien, on va essayer de vous réparer en profondeur. On va calmer votre critique intérieur, mais aussi votre enfant intérieur blessé, ainsi que votre féminin et votre masculin, on va faire deux ou trois deuils et on va aussi, et surtout, laisser votre

inconscient s'exprimer… Je pense qu'il a beaucoup de choses à dire. » Il en vient presque à avouer que c'est formidable que je fasse une dépression ! Mon âme souhaite me parler, ajoute-t-il, je vais pouvoir me reconnecter à elle.

Je ferme les yeux et me concentre sur ma respiration ; puis, petit à petit, comme une fleur qui s'ouvre, je ressens tout ce qui est autour de moi. Les bruits, la température de l'air, le tissu du fauteuil sous mes doigts. Ensuite, il m'emmène dans un « lieu ressource », un paysage que je choisis et qui se construit dans mon imaginaire. Par des mots simples, je vois des choses extraordinaires, je déambule dans des décors magnifiques, dans un état modifié de conscience. Je suis sous hypnose et j'adore ! Comme si tout un monde était en moi depuis longtemps, mais que je n'avais jamais su comment ouvrir la porte qui m'en séparait. Sébastien me guide, mais c'est moi qui fais tout ! Je rencontre mon inconscient, l'autre partie de moi-même, complexe et merveilleux. L'hypnothérapeute utilise des symboles pour communiquer avec lui. Tout est limpide ; je comprends des choses auxquelles je n'ai jamais eu accès avant et dans lesquelles j'étais restée coincée. Je me répare de l'intérieur, par la force de métaphores et d'images.

C'est une expérience bouleversante. Je pleure, je revois les événements de ma vie, fais connaissance avec d'autres parties de moi… Il y a un autre monde à l'intérieur de ma tête. Je rencontre des archétypes, des héros de la mythologie, des personnes que je connais et d'autres que je ne connais pas. Je me retrouve aussi à lever mes deux bras en l'air, pensant qu'ils sont accrochés à des ballons, et je me vois tourner comme une dingue dans mon fauteuil, la tête et les jambes dans un sens et le corps dans l'autre, pendant une dizaine de minutes, en criant pour que ça s'arrête. Sébastien me propose d'ouvrir les yeux ; tout est immobile. Je les referme : ça recommence à tourner.

C'est assez flippant, mais Sébastien, lui, est très détendu. Il m'explique que je suis juste en train de remettre tous mes compteurs à zéro, comme si on avait appuyé sur la touche *reset* de mon ordinateur central. Ça fait clic, puis clac. Je rouvre les yeux et je repars comme en quarante ! Une dizaine de séances en tout et je suis sur pied. Magique !

L'hypnose humaniste, celle que Sébastien a pratiquée sur moi, est pour moi une révélation. Je me réveille d'un coup et me remets en route. Il me

reste du chemin.

Ma remontée prendra un an. Un an pour me retrouver, pour me réaligner.

Quelques mois après ma rencontre avec Sébastien, on me propose de passer des essais pour une pièce de théâtre. Un rôle de cocotte délurée et joyeuse ! Je n’ai pas joué depuis trois ans. Mais, alors que je me relève à peine, je passe brillamment les essais et suis engagée pour assurer le rôle principal dans *Occupe-toi d’Amélie* de Feydeau, au théâtre de la Michodière. Ce contrat à Paris est ma bouée de sauvetage. Je m’engage à être espiègle, drôle, enjouée, et à faire rire cinq cents personnes tous les soirs pendant les huit prochains mois. Et surtout, je n’ai pas le droit de mourir. Je ne peux pas planter le spectacle ni mes partenaires. Lorsque je signe pour ces représentations, je signe mon retour à la vie. Nous sommes dix sur scène. Mes camarades de jeu sont merveilleux, tous différents, avec des personnalités magnifiques. Nous adorons nous retrouver quotidiennement, nous ne sommes qu’un. Une troupe soudée.

Alors que je suis sur scène depuis trois mois et que nous rencontrons un magnifique succès, je décide de me faire ce tatouage de fleurs sur le poignet… Audacieux quand on joue une pièce qui se passe début 1900, mais un acte très symbolique pour moi. Je voulais des petites fleurs fragiles à l’intérieur du poignet ; je me retrouve avec une branche d’arbre sur la totalité de l’avant-bras. La tatoueuse était pressée et n’a pas pris en compte les petites subtilités de ma demande. Comme symbole, on est loin d’une fragilité discrète qui demande à éclore. On est plutôt dans la nature qui reprend ses droits.

C’est brut, voyant, imposant, mais ça me plaît encore plus. Ce symbole me rappelle que la vie est plus forte que tout.

Camille a 10 ans. Elle aussi retrouve sa maman. Enfin… pas tout à fait. Pendant huit mois de théâtre, soit toute une année scolaire, je ne vois ma fille que les dimanches soir et les lundis. Le mardi, elle retourne chez son père. Aucun week-end, encore moins pendant les vacances. Je joue deux fois le samedi (l’après-midi et le soir) et le dimanche dans la journée. Je suis aussi sur scène le soir de Noël, ainsi que celui du Nouvel

An. Si j’avais dû engager quelqu’un pour Camille, la moitié de mon salaire y passait ! Heureusement, Louis et Mélanie sont très compréhensifs et s’adaptent à mon emploi du temps, mais Camille me manque terriblement.

À la fin des représentations parisiennes, je me rattrape en décidant de l’emmener au Royal Palm, dans notre petit paradis mauricien, pendant quinze jours… en dehors des vacances scolaires : à nous la piscine, les câlins, les promenades au bord de l’eau ! La directrice de son école est furieuse, Louis et Mélanie aussi, mais je m’en fous. J’ai quand même un courrier presque menaçant à mon retour, qui stipule que « l’école est obligatoire » (sans blague). Mais je me suis collée à ma fille pendant deux semaines, on s’est couvertes d’amour, de mots doux et de baisers. J’ai retrouvé ma petite, et elle, sa maman.

Au mois de février 2013, je fête mes 40 ans. J’ai arrêté de me cacher et je commence à m’ouvrir grâce aux réseaux sociaux. Cent cinquante personnes viennent fêter mon anniversaire. Il y a de tous les genres et de tous les milieux. Des personnes que je n’ai croisées qu’une fois, des amis d’enfance, mon prof de sport, un ex, mon frère, ma troupe d’*Amélie* et même ma boulangère. Très peu sont au courant de la situation psychologique de laquelle je viens de sortir et encore moins de ma situation de maman. Pour la plupart, ils ne me connaissent pas plus que ça ; mais leur enthousiasme, leur gentillesse et leur générosité font que je me sens entourée et aimée. Mon anniversaire est un nouveau pas vers le bonheur. Sachant que je ne suis pas au mieux financièrement, malgré mes cachets au théâtre – j’ai trois ans de dettes à rembourser –, ils se sont tous cotisés avec l’aide de mon meilleur ami pour me payer un voyage.

Sortie de tunnel oblige, je me suis mise à lire des livres qui tendent vers la spiritualité. Je viens de terminer *Mange, prie, aime* d’Elizabeth Gilbert, l’histoire d’une femme qui va se retrouver grâce à un voyage initiatique en passant par Rome et qui finit par un « alignement de ses planètes » à Bali. En guise de cadeau, je décide de marcher dans les traces de l’auteure et d’emmener Camille avec moi, pour me reconnecter à moi-même, mais aussi, et surtout, à ma fille.

Retour vers l’essentiel

Nous commençons par Rome. Trois jours de balades et de visites, avec pour objectif de manger les meilleures pâtes du monde. Il fait quarante degrés, j’ai en permanence un brumisateur sur moi, et nous passons trois jours dans un bus panoramique comme deux feignasses, à visiter la ville vue du dessus. Cette petite escapade est la définition même du bonheur. Passer du temps avec elle est merveilleux.

Camille est sans cesse dans la recherche de la considération et de l’approbation d’autrui. Elle veut tout faire pour me faire plaisir, ne supporte pas les tensions ni les agacements, et vérifie toujours qu’on a bien le sourire et qu’on est en harmonie. On se ressemble beaucoup.

Je suis bien décidée à vivre d’autres moments comme ceux-là, à lui faire voir du pays. Notre deuxième étape sera Bali. Je prends mon *Guide du routard* sous le bras et nous partons à l’aventure. Entre détente et exploration, nous passons par Ubud, Sideman, Padangbai et enfin Gili Air, une petite île au large de Lombock. Nous devons prendre un ferry pour y accéder.

C’est le mois d’août, et il y a beaucoup de Français à cette période de l’année. Je vois que certains me reconnaissent à leurs regards parfois un peu trop insistants. J’ai encore des petites crises de paranoïa, mais j’arrive à peu près à les gérer. Le bateau accoste directement sur la plage par l’avant. L’équipage sort une échelle et nous propose de grimper. Je sais déjà que ça va être un moment compliqué pour Camille. Devant nous, des enfants de 3 ans montent dessus sans aucune difficulté. Je regarde ma fille, elle est stressée, mais elle a 10 ans et je la crois prête à se mettre à l’épreuve. Il faut que j’arrête de la couver, de refuser tous les obstacles, d’anticiper ses peurs, sinon elle ne se dépassera jamais. Alors que c’est à son tour d’attraper l’échelle, elle me regarde, paralysée, et se met à pousser des cris tout en agitant ses mains de façon incontrôlée. Tout le monde nous fixe. J’essaie de la calmer, de lui montrer comment lever la jambe et monter sur les barres pour ensuite enjamber la

balustrade, mais c'est pire. Elle est terrifiée, elle hurle de plus belle. L'équipage est dépassé par cette enfant dont ils ne connaissent pas le fonctionnement. À ce moment-là, j'ai envie de crier. De l'engueuler. Elle me fait honte. Elle a 10 ans et est incapable de faire ce que des gamins de 3 ans font avec facilité. Excédé, le capitaine décide de faire une manœuvre pour accoster par l'arrière. Le demi-tour prendra vingt minutes. Nous rejoignons finalement sur le bateau les passagers, plutôt embarrassés pour moi. Je me sens humiliée, j'ai les larmes aux yeux. Camille le sait, mais ne montre rien. Je la sais triste de m'avoir déçue. Je m'assois à l'écart. Je la déteste et, encore une fois, je la vois comme un fardeau.

Pauvre pitchoune. Aujourd'hui, j'ai tellement honte d'avoir été aussi minable. De ne pas avoir été à sa hauteur. Si cela se reproduisait, j'irais voir directement le capitaine avec un immense sourire et lui demanderais de faire demi-tour avec son rafiot ; je lui dirais que cette demande est non négociable, car je suis accompagnée d'une princesse qui ne montera jamais sur une échelle. Point barre. Je me fiche qu'on me prenne pour une originale.

Avant notre départ, une amie m'a donné l'adresse d'un guérisseur incroyable près d'Ubud. Après cet épisode malheureux, je ne peux pas m'empêcher de prendre rendez-vous et d'y aller. C'est plus fort que moi. Pas très fière d'entraîner Camille dans cet énième essai mystique, j'ai évidemment l'espoir qu'il trouve le remède pour ma fille.

C'est un vieux monsieur très maigre, vêtu d'un genre de pagne orange, qui nous reçoit. Il nous propose d'entrer dans son jardin, au milieu duquel est érigé un petit temple défraîchi. Il nous fait monter sur l'autel et, alors qu'il nous observe, je lui montre Camille en précisant : « C'est pour elle. »

Il lui propose de s'asseoir sur une chaise face à lui. Camille me regarde, pas très rassurée, se demandant ce qu'elle fout là. Je n'en mène pas large. Encore une fois, je l'entraîne dans un de mes plans foireux, dans l'attente d'un faux miracle ou d'une vraie déception… Je ne sais toujours pas.

Il se passe alors une chose à laquelle je ne m'attendais pas.

Le guérisseur regarde Camille, lui palpe les bras, les mains, les pieds et le dos, puis me fait un immense sourire et me dit en anglais : « Mais elle est en pleine forme, cette petite ! »

Je trouve sa réponse merveilleuse. C'est le déclic que j'attendais. Je repars avec ma fille sous le bras et jure de l'accepter définitivement telle qu'elle est.

Juste avant de rentrer à Paris, nous assistons à une cérémonie religieuse. J'apporte avec moi ma carte d'anniversaire sur laquelle tous ceux qui ont participé à ce voyage ont signé. Plus d'une centaine de personnes. Nous faisons une prière de remerciement pour chacune d'entre elles, en prononçant leur prénom et en leur laissant des offrandes de nourriture et de fleurs sur l'autel du temple. Le premier geste qui signe la spiritualité vers laquelle je me mets doucement en marche. L'année suivante, nous repartirons trois semaines en Thaïlande dans les mêmes conditions. À l'aventure !

Camille se fait des copains et des copines lors de ces voyages. C'est amusant de voir ces enfants désireux de s'occuper d'elle. Je me dis qu'ils deviendront certainement docteurs, infirmiers, instituteurs. Camille est un aimant avec ces gamins au grand cœur.

Les amis de Camille lui ressemblent. Ils sont doux, gentils, attentionnés, dotés d'une grande intelligence émotionnelle, avec un imaginaire particulièrement développé. Comme si, par un lien invisible, ces gamins se reconnaissaient entre eux. Je suis heureuse de voir que ma fille sait s'entourer. Elle ne se fait jamais avoir. Elle aussi protège beaucoup les autres.

Ces expériences resserrent encore plus nos liens. Se retrouver si loin, toutes les deux, nous aide à mieux nous connaître et à développer une très grande et belle complicité.

Entre ces voyages, je pars sur les routes de France avec la troupe de théâtre d'*Occupe-toi d'Amélie*. Soixante dates en une année scolaire, le rythme est plus cool qu'à Paris. C'est parfait ! J'ai du travail et du temps à consacrer à Camille, mais aussi du temps pour moi ; et puis enfin, et surtout, je gagne à nouveau de l'argent. Assez pour ne pas y penser. Avec

mon retour sur scène, mon nom revient sur des projets de télévision. Je n'ai pas tourné depuis trois ans. Comme s'il avait été écrit que je doive vivre cette période de vide total pour mieux remonter ensuite. On me propose enfin de jolis rôles. À l'écran, je me rends compte que j'ai changé. Je suis plus fragile. Mon visage aussi est différent. Ce n'est pas de la maturité, mais plutôt quelque chose de fissuré qui laisse passer une émotion à fleur de peau. J'aime bien. Les projets affluent. Je suis heureuse de refaire ce métier que j'aime tant. Grande nouveauté : on me propose désormais des rôles de mamans.

L’essence de la vie

Je garde la magie de mes séances d’hypnose dans un coin de ma tête, et c’est tout naturellement que je m’ouvre et m’intéresse de plus en plus au développement personnel, qui est en plein essor, et à la spiritualité. Pendant mon année sur les planches, j’écoute en boucle *Les Trois Critères de la vie bonne* de Luc Ferry. Il y parle philosophie et mythologie autour de ces questions essentielles auxquelles on me donne enfin des semblants de réponses : « la peur de la mort », « vivre dans le présent » et « fragment d’éternité ». Je me retrouve emportée par les idées de Matthieu Ricard dans *Plaidoyer pour le bonheur*, ou les magnifiques livres de Frédéric Lenoir, *L’Âme du monde*, *Du bonheur : un voyage philosophique* ou le *Petit traité de vie intérieure*. Autant de livres qui répondent à mes questions d’enfant. Je me sens écoutée, comprise. Je peux enfin trouver un chemin fait de sagesse et de beauté, et surtout de l’apaisement. Tout n’est pas vain ni soumis au hasard, la vie a un but. Je suis en train de construire le mien.

Je relis *La Prophétie des Andes* de James Redfield, qui raconte le parcours initiatique d’un héros parti en quête d’un manuscrit abritant une prophétie. Selon l’auteur, il suffit d’ouvrir grands ses yeux pour comprendre ce que nous avons à faire à l’endroit précis où nous nous trouvons. Il part du principe que les coïncidences n’existent pas. Tout a un sens. Je m’abreuve de lectures : *Le Prophète*, de Khalil Gibran, *Les Quatre Accords toltèques* de Miguel Ruiz, et bien sûr *L’Alchimiste* de Paulo Coelho. Enfin, je tombe sur *Conversation avec Dieu*, de Neale Donald Walsch.

Le titre me rebute : pour moi, Dieu est plutôt synonyme de séparation, de discorde et de chaos. Toutes les religions, basées sur la question du bien ou du mal, martelant l’idée de récompenses ou de châtiments, condamnant le plaisir et la liberté, me dérangent. Mais l’ouvrage est recommandé par des amis, et je mets de côté mes préjugés.

Ce que je lis me bouleverse. Toutes ces phrases qui valorisent l’expérience font écho à mon histoire personnelle, à mon enfance, à mes échecs et à mes chagrins.

Au fil de mes lectures, je me revois, adolescente. Après l’épisode cauchemardesque avec mon oncle alcoolique chez ma grand-mère, ma mère finit par me récupérer pour vivre avec elle à Paris. Elle recommence tout à zéro pour la dixième fois. Nous nous retrouvons dans un appartement de soixante mètres carrés à Neuilly, avec trois chambres. Ma sœur reste le temps de passer son bac, puis part faire un tour du monde. Sa chambre sert à la colocation pour aider ma mère à payer le loyer. Nous cohabitons ainsi pendant deux ans avec un steward, puis un étudiant américain, et bien sûr quelques amants de passage de ma mère qui ne passeront pas les trois mois, alors je ne les compte pas.

J’adore vivre avec elle. J’ai 14 ans. Je découvre ma féminité, j’ai envie de plaire. Je l’observe, j’apprends à me maquiller avec elle, je fais tout comme elle. Elle est mon modèle absolu.

Elle est souvent en déplacement, elle part sur les courses de bateaux et a perdu l’habitude d’avoir un enfant à charge, alors je me fais très vite à l’idée que je dois me débrouiller toute seule. Il lui arrive de se barrer quinze jours d’affilée pour une arrivée de course en Colombie ou aux Antilles et de me laisser seule à Paris, le frigo totalement vide, sans argent. Ça tombe bien, j’adore les pâtes. Quand il n’y en a plus, je vends ce que je trouve dans l’appartement. Il n’y a pas grand-chose, alors va pour la chaîne hi-fi, le magnétoscope, un parfum, une boucle d’oreille avec un diamant, bref, je me débrouille.

Un jour, en me réveillant, j’ai la hanche bloquée. Je décide de m’arrêter à l’hôpital sur le chemin de l’école pour me faire examiner. Les médecins me disent qu’ils doivent faire des radios et me demandent ma carte de Sécurité sociale, mes papiers et de l’argent. Je n’ai évidemment rien de tout ça. Ils me précisent que je ne peux pas quitter l’établissement sans l’un de mes parents. Ma mère rentre dans dix jours de Cartagena et mon père vit en Bretagne, mais je ne sais pas où. Je m’enfuis en douce et en claudiquant.

Après des années séparée de ma mère, j’ai enfin le bonheur de revivre avec elle, alors je ne me plains pas, mais elle ne s’intéresse pas assez à

moi à mon goût. On est en colocation et c'est déjà bien assez pour elle. Ça ne lui viendrait jamais à l'idée de demander à l'ado que je suis ce qu'elle fait à l'école, si elle a des amis, quelles sont ses matières préférées, tout simplement parce qu'elle n'en a rien à faire et n'a jamais été hypocrite là-dessus. Quand je lui dis que j'ai des notes catastrophiques et 5 de moyenne générale, elle me répond que ce n'est pas grave et que je ferai mieux la prochaine fois. Sauf que je ne ferai jamais mieux la fois d'après ! Je finis aussi par apprendre à imiter sa signature, car ça la saoule de lire et signer le cahier de correspondance. En revanche, elle est toujours heureuse et souriante. C'est un vrai rayon de soleil.

Pour qu'elle me remarque enfin, j'ai une idée de génie : je fais une « fugue ». Je décide un soir de ne pas rentrer du collège. À la place, je traîne dans les rues, sans but, et transie de froid, suffisamment longtemps pour être bien sûre qu'elle s'inquiète. Il est au moins une 1 h 30 du matin quand je regagne le domicile familial. Je la trouve tranquillement couchée dans son lit. Elle dort. Elle ne s'est rendu compte de rien.

Tout ce que j'ai vécu m'a construite. Les épreuves m'ont aidée à grandir, et me grandissent encore, chaque jour.

Je réalise que ce long chemin avec Camille est mon chemin de vie. Je comprends que tout a un sens. Rien n'a été inutile. Tout ce qui m'arrive m'aide à m'élever, et c'est merveilleux. Je suis là pour apprendre, pour grandir, pour expérimenter. La vie n'est que ça : de l'expérience. J'ai appris et compris qu'en devenant actrice, admirée et reconnue, j'ai sublimé la blessure de mon enfance, la non-reconnaissance et l'abandon.

Pour symboliser cette renaissance, je rajoute des feuilles claires et des fleurs blanches à mon tatouage sur le poignet, qui, avant cela, ressemblait plutôt finalement à une vieille branche fanée. Mon dessin prendra forme en trois étapes. La première fois, je suis sur scène depuis trois mois. La tige est un peu terne et pas très jolie, de guingois, mais elle existe. Je fais une retouche l'été suivant, quand je pars en Thaïlande avec ma fille. Le tatoueur y ajoute des contours et des couleurs plus vives. Je le finaliserai à Paris, quatre ans après, en y mettant du relief et de la lumière.

Un truc en plus

« Vivre n’est pas attendre que l’orage passe.

Vivre, c’est apprendre à danser sous la pluie. »
Sénèque

Camille a maintenant 11 ans. Elle est dans sa classe de CLIS depuis cinq ans sur l’île Saint-Louis. Elle y est très bien intégrée et fait beaucoup de progrès. Malheureusement, malgré son envie de bien faire et ses efforts, elle n’a pas le niveau pour intégrer une classe ULIS au sein d’un collège. Nous revoilà partis dans des recherches d’établissements autres que les centres hospitaliers pour handicapés mentaux que nous nous voyons proposer. Heureusement, nous sommes bien entourés dans l’accompagnement de Camille, et le formidable orthophoniste Fabrice Ravenel, qui travaille avec Camille la logico-mathématique, nous suggère d’aller rencontrer les deux directrices et merveilleuses enseignantes de « l’École Plus » dans le 11e arrondissement de Paris. Nous sommes tout de suite sous le charme de ce qu’elles ont mis en place et proposent au sein de leur école. Les enfants viennent de milieux différents et leurs troubles ou particularités sont intégrés et passent presque inaperçus. Certains ont juste un problème de bégaiement, d’autres ont été trimballés par la vie et n’arrivent pas à suivre un parcours scolaire normal. Il y a Mohamed, Léopold, Anaïs, Marion, son petit frère qui vient aussi d’intégrer l’école, Esther et des plus petits qui ressemblent à des oisillons tombés du nid. Les maîtresses les encadrent et leur parlent avec beaucoup d’affection. Elles leur font même la bise. Les élèves utilisent une tablette pour travailler, car beaucoup ont encore du mal à écrire. C’est une petite école à échelle humaine où les enfants se sentent comme dans un cocon.

Tous les matins, pendant ces trois années, j’accompagne Camille à pied à l’école. En marchant, nous en profitons pour nous lancer dans de grandes conversations sur le pourquoi du comment, les choses de la vie, la mythologie grecque, l’amour, les désirs et les infinies possibilités de

voir le verre à moitié plein. En gros, nous cherchons comment vivre la vie selon deux règles d'or : l'humour et le plaisir. Le reste ne nous intéresse pas.

L'après-midi, quand je viens la chercher à la sortie des cours, c'est « match retour » avant le goûter et ce qu'on appelle les devoirs. Ils ont longtemps été des moments pénibles pour moi, car ils m'obligeaient à sortir de mon déni et me jetaient à la gueule les énormes lacunes de ma fille. J'avais alors envie de lui hurler dessus devant son air perdu : « 2 + 2, c'est quand même pas compliqué, bordel ! »

Et puis j'ai fini par comprendre que ce n'était sûrement pas la bonne méthode. J'ai un petit peu modifié ma façon de faire, et heureusement ! J'ai donc proposé à Camille d'essayer de profiter de ce moment ensemble et, à grand renfort de rire et de dérision, de lui apporter de l'assurance et de la confiance en elle. « T'as mangé du lion ou quoi ? » « Bon, bah, ça sert plus à rien que tu ailles à l'école », et autres checks, dabs, éclairs d'Usain Bolt et hurlements dans l'appartement, les deux bras levés ! Oui, je suis prête à tout pour donner à ma fille confiance en elle. Dans ces moments-là, Camille me regarde folle de bonheur, avec une immense fierté. Bon, quand vraiment elle bloque et que je sens qu'on va passer un mauvais moment, je lui dis : « On est un peu fatiguées, là, non ? T'inquiète, on le fera demain… Ou après-demain. » Elle paraît un peu déçue, mais soulagée aussi. Heureusement, ces écoles n'ont jamais imposé des devoirs obligatoires et compliqués. Nous travaillons à notre rythme et dans le plaisir. Il n'y a que ça de vrai, non ?

Le 2 novembre 2016, je reçois un mail : « Résultat du bilan de Camille ».

Ah oui, en effet, son père m'avait dit qu'il allait lui faire passer un truc, un de plus, pourquoi pas, si ça lui fait plaisir. Je n'avais pas trop posé de questions…

Mais ça n'est pas un bilan que je découvre, plutôt un « compte rendu de l'examen diagnostique et psychologique » de Camille. « L'échelle d'évaluation de l'autisme infantile nous a permis de déterminer le degré de sévérité du trouble de votre fille Camille H. Elle présente actuellement un trouble du spectre de l'autisme dont les comportements se manifestent avec une intensité légère à moyenne. »

Il est aussi précisé que ses capacités intellectuelles sont égales à celles d'un enfant de 7/8 ans. Camille a 13 ans.

Je vais passer une belle journée, moi ! On va s'appeler, avec son père ! « Génial ! On a enfin un diagnostic !! Ouais ! Super ! On est soulagés ! Tiens, moi, je vais reprendre deux fois des frites pour la peine ! »

J'en ai encaissé, des bilans, des résultats, mais ça ne passe toujours pas. Ça me fait toujours le même effet ; il y a comme un gouffre qui s'ouvre à ce moment-là, un vide immense dans lequel je tombe et dont je ne vois pas le fond. Je fais une chute vertigineuse de plusieurs jours.

La vie est faite d'expériences. Oui, je sais…

Ce que je retiens, c'est que, contrairement à toutes les conneries qu'on m'a dites, ma fille n'est pas schizophrène, elle n'est pas atteinte de psychose ou de troubles de la personnalité. Alors, OK, elle vient d'être évaluée avec un trouble autistique. Bon ben, c'est juste une étiquette (fourre-tout) pour expliquer sa différence. À part ça, elle va très bien et est en très bonne santé.

L'éveil

« L'univers est rempli de magie et il attend patiemment que notre intelligence s'affine. »
Bertrand Russell

Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Qu'allons-nous faire de cette vie ?

Je me pose toujours des questions, certainement par manque de courage. J'ai besoin d'avoir la foi pour avoir de la force. Alors je pars à la recherche de réponses : sommes-nous des êtres arrivés par accident sur terre et devons-nous juste nous contenter de nous nourrir et de nous reproduire, ou sommes-nous plus que cela ? La première approche ne me suffit pas. Je m'ennuie sans perspective, je n'arrive pas à avancer sans but, à accepter que tout est vain et que rien n'a de sens. Je souhaite croire que je peux vivre une expérience plus grande, une existence magique et ébouriffante. Je pense à Alexandre Jardin, que j'admire et qui refuse la vie telle qu'elle est. Moi aussi, j'ai besoin d'utopie pour la traverser.

Je ne supporte plus de me sentir impuissante, je dois agir. Pour moi. Pour ma fille. Je me lance à nouveau à la recherche de réponses et m'ouvre à toutes les questions liées à l'existence, à l'amour et à la foi. Je ne suis pas à la recherche d'un gourou, d'un dogme ou d'une religion spécifique, non ; je suis à la recherche de toutes mes possibilités humaines et extraordinaires. Je souhaite rencontrer la partie divine à l'intérieur de moi, explorer le monde avec les yeux de cette partie-là et ne cesser de me répéter, afin de traverser la vie avec force et foi, que le monde est une vaste conspiration pour mon bonheur personnel et celui de chacun d'entre nous, envisager les choses en se rappelant que tout est parfait et que tout est comme il doit être.

Concrètement, je vais commencer par apprendre un nouveau métier : celui de Sébastien, qui m'a sauvé en parlant à mon inconscient et en me révélant à moi-même. Je veux qu'on m'enseigne l'hypnose.

Je m’inscris à l’IFHE, l’Institut français d’hypnose humaniste et eriksonienne, sur ses conseils, et me voilà partie pour une grande aventure. C’est dense et déroutant. Olivier Lockert, le magicien des lieux, nous ouvre à la métaphysique, à la neuroscience, à la cosmologie, à la physique quantique, et tellement plus encore. J’ai l’impression qu’il construit un pont entre le réel et l’éther, et nous explique comment y accéder afin de passer de l’un à l’autre avec facilité. L’idéal étant de ne pas rester trop longtemps d’un côté ou de l’autre, mais de se mouvoir entre les deux. C’est ludique, c’est concret et vertigineux de bon sens et de beauté. Il nous enseigne des matières basiques comme la PNL, « programmation neurolinguistique », qui aide à « décoder » les patients par leur langage non verbal afin de lire entre leurs lignes, mais aussi d’écouter l’« intuition » ; et il nous révèle l’importance de l’ouverture du cœur, de la bienveillance. Pour lui, nous sommes en train d’apprendre à devenir des « éveilleurs ». Il nous met en garde aussi. Ne confondez pas « briller » et « éclairer ». Comme le dit Gitta Mallasz dans *Dialogue avec l’ange :* « De rêveurs, vous deviendrez éveilleurs. Vous devez arriver à ce point que quiconque vous regarde s’éveille. »

J’ai bien conscience de ma prétention. Qui suis-je pour me croire capable d’éveiller les autres, et qu’est-ce qui me permet de porter un jugement sur ceux que je ne trouve pas assez élevés ? C’est terriblement présomptueux ; c’est avec naïveté, mais aussi avec beaucoup d’honnêteté, que je me lance dans cette voie.

Comme Sébastien l’a fait pour moi, je souhaite aider. L’idée n’est pas de sauver le monde, et encore moins d’aider ceux qui ne le demandent pas. Ce que j’étudie m’aide à comprendre les schémas identitaires de ceux qui souhaitent rester des victimes afin qu’on s’occupe d’eux. Ceux-là, je les fuis. Il y a aussi ceux qui passent leur vie à reprocher aux autres leur malheur sans jamais imaginer que leur bonheur ne tient qu’à eux, et surtout ceux qui ne voient que ce qu’ils n’ont pas. Leur existence n’est faite que de cette course effrénée au bonheur qu’ils ne pourront jamais atteindre. Évidemment, je me retrouve dans toutes ces personnalités, ces structures de mon être que j’ai pu construire au fur et à mesure des injonctions et croyances qui ont jalonné ma vie. Je fais partie de ces enfants qui ont cru manquer d’amour. Je sais aujourd’hui que mes parents m’ont aimée infiniment, mais à leur façon ; et leur façon n’était peut-être pas la mienne. J’ai bêtement retenu leurs absences, comme la fois où,

alors que j'avais 10 ans, personne n'est venu me chercher à la sortie du car après un mois en colonie de vacances, sans retenir les milliers de fois où ils m'ont soignée, consolée et tenu la main. Mais si je suis honnête, je n'ai manqué de rien. Je n'ai jamais eu faim, j'ai eu des jouets et de l'attention.

Je vais finalement étudier l'hypnose humaniste pendant quatre ans, en refaisant plusieurs fois les formations afin de bien les assimiler tout en m'entraînant. Après avoir passé mon diplôme, je me sens prête à tenter l'aventure, au moment où mon métier d'actrice décolle de nouveau. Je m'organise pour pouvoir pratiquer mes deux passions. L'une me nourrit et l'autre m'élève, mais les deux m'enthousiasment.

Me voilà donc sur un nouveau et merveilleux chemin. En quête de sens et de spiritualité, je ne recherche pas de preuves, mais plutôt des expériences pour tester de nouvelles connaissances, différentes façons de faire, entrevoir d'infinies possibilités de comprendre et d'apprendre.

K-O debout

« Nous ne sommes pas de simples spectateurs sur une scène cosmique ; nous sommes des créateurs de formes, vivant dans un univers participatif. »
John Wheeler

La vie est un RING ! Et tant mieux, sinon ça ne serait pas drôle.

Je deviens tellement forte que je ne vois pas arriver les coups.

Le dernier m'a laissée par terre K-O pendant près d'une heure sur le sol de ma salle de bains. Pleurant sans pouvoir me relever.

À la suite du bilan reçu par mail, j'ai besoin de nouveau de parler à un spécialiste. J'appelle un pédopsychiatre de grande renommée, chaudement recommandé par une amie qui a elle-même un fils autiste avec des troubles beaucoup plus lourds que ceux de Camille. J'ai besoin de ses conseils et de son point de vue pour comprendre. Après m'avoir expliqué les diverses corrélations liées aux déficiences neuronales, cet homme trouve judicieux et important d'ajouter que ces troubles se développent après la naissance et pendant l'enfance et qu'il ne faut surtout pas négliger MA responsabilité. Je reste sans voix. Il se sent obligé d'ajouter qu'il est prouvé que le comportement de la mère vis-à-vis de son enfant reste un facteur principal du développement de l'autisme. C'est comme ça. C'est un fait avéré et reconnu. Voilà. On y est. Nous sommes en 2015 et j'ai encore droit à ça. À cette mise à mort là.

C'est de ma faute, c'est moi qui l'ai appelé pour lui demander son avis, j'ai cru que mon amie avait été épargnée par ce discours-là, alors j'essaye de m'insurger, je proteste, mais ma voix se casse, je bafouille, je n'arrive pas à me relever, car ce coup est trop profond. Il ouvre avec fulgurance cette plaie qui n'a jamais vraiment cicatrisé. Je n'arrive plus à articuler un mot. L'homme, après avoir planté sa banderille dans mon cœur, raccroche victorieux. Et moi je me répands, toujours et encore. K-O.

La piste aux étoiles

C'est alors qu'une copine me parle du Burning Man. C'est un festival qui rassemble en plein désert du Nevada des doux dingues, hippies des temps modernes, qui souhaitent vivre des expériences spirituelles et autres joyeusetés en tous genres, sur fond de lâcher-prise total. Une forme d'utopie humaine, spirituelle et artistique. Ma copine me dit que s'y rendre fait partie des dix choses qu'elle aimerait faire dans sa vie.

Ça tombe bien, après les trois dernières années passées dans la machine à laver, j'ai décidé de repartir du côté joyeux de l'existence ! Je suis avide d'expériences. On achète deux billets, on se dit qu'on se débrouillera là-bas. Quand on accepte que la magie entre dans notre vie, tout se passe simplement, facilement. Une proposition, une opportunité, des cadeaux, on les accepte avec reconnaissance. Une caravane nous attend sur place, on choisit nos costumes et on y va !

En me mettant en route pour le Burning Man, je suis prête pour l'aventure. J'ai bien lu la consigne : « Venez tels que vous êtes ! » Quand j'arrive sur place, un quart des participants est venu à poil.

Ça fait trente ans que ce festival existe en Amérique. Il s'étend sur des kilomètres. C'est immense. Des œuvres artistiques s'érigent au milieu du désert, des art cars circulent en tous sens. Je vois passer un crocodile en carton-pâte, des calèches sans chevaux, des bateaux pirates. Tout le monde se déplace à vélo. Partout, de la musique.

Ceux qui ne sont pas à poil portent des costumes incroyables. C'est magnifique ! Les gens se promènent, dansent. On est tous là dans un même but : vivre l'instant présent, la folie du moment.

En ce qui concerne ma tenue, j'opte pour un mini-short – le truc que je ne porterais jamais dans la vraie vie – avec des porte-jarretelles, parce que c'est plus classe, et des plumes sur la tête pour égayer le tout. Nous faisons partie du spectacle ! C'est un festival participatif : on se doit aussi d'en être les auteurs.

Des tas d'activités sont proposées : méditation au lever du soleil, yoga, cirque, apprendre à danser, à peindre, à sculpter, faire du patin à roulettes, apprendre à faire des cocktails, se soigner avec les cristaux. On peut aussi prendre des cours de tantrisme, de « bondage », des cours pour trouver son point G et j'en passe. Il y a bien sûr du sexe et de la drogue, mais il y a surtout ce qu'on a envie de trouver.

Des festivaliers installent leur camping-car ou plantent des tentes. On ne vit que dans la poussière. Parfois, une tempête de sable se lève. Elle arrive sans prévenir. Il n'y a qu'une seule règle à Black Rock City, celle de devoir toujours porter un foulard en permanence, pour pouvoir respirer au travers en cas de tourmente, et des grosses lunettes d'aviateur, qui finalement servent aussi à parfaire notre look. La tempête peut durer quelques minutes comme plusieurs jours… Elle fait partie de l'aventure ! La poussière entre partout, dans nos oreilles, nos narines, sous nos vêtements, et dans les moindres recoins de nos affaires. L'unique activité consiste alors à attendre et apprécier, mais aussi et surtout, le luxe suprême : se trouver une douche ! Nous sommes au milieu de rien, dans le désert, que nous appelons aussi la Playa. Chacun vient avec ce dont il va avoir besoin, pas plus ; et au bout de trois jours, tout le monde se retrouve en pénurie d'eau. Reste la douche collective, qui fait partie du folklore, et qui rencontre un franc succès ! Tous se déshabillent sous un grand chapiteau et, en tenue d'Ève, on fait la queue pendant parfois près d'une heure pour se retrouver sous la mousse et les jets d'eau. Tout le monde se frictionne. C'est surréaliste et tellement drôle. Je me laisse porter par cette joyeuse dinguerie.

À Black Rock City, tout est gratuit, tout se donne ou s'échange. L'idée, c'est d'avoir toujours des petites choses sur soi et d'offrir des cadeaux quand on croise des gens qu'on trouve sympathiques ou beaux, ou juste comme ça. Je passe mes journées à taper dans les mains (« *Give me a high-five !* ») quand je suis à vélo, à faire des free hugs (des « câlins gratuits ») et à donner des petites pierres que j'ai achetées à Paris avant de partir. J'aime dire aux gens que je les trouve magnifiques. Comme ça, juste pour le plaisir, pour voir leur sourire, leur gaieté. Tout ça sans prendre une goutte d'alcool ou de drogue. Cette peau-là me va bien, cette

autre partie de moi que je laisse s'exprimer sans retenue. Je n'ai pas de rôle à jouer, pas de statut social, pas de paraître ni d'obligation. Je n'ai rien à faire. Juste à être moi-même, et j'adore la personne que je découvre. J'ai un sourire en permanence, et une joie de vivre contagieuse, qui déborde de partout.

Ce festival qui dure une semaine est aussi un laboratoire d'expérimentations. Au bout de cinq jours, je me dis que, si un jour j'ai envie d'essayer de la drogue, c'est ici que j'aimerais le faire. Je ne ressens autour de moi que de la bienveillance et de la gentillesse. Je me sens en sécurité.

J'ai un rapport assez particulier avec la drogue, l'alcool et la défonce en général. Certainement à cause de cette partie de mon enfance pendant laquelle j'ai dû subir l'alcoolisme de mon oncle. Je fais un rejet total de toute forme de stupéfiant et me retrouve même souvent à porter un jugement sévère, teinté de pitié et de dégoût, sur ceux qui y trouvent leur compte. Je franchis ici un pas immense dans mes certitudes, et j'explose un pan entier de mes croyances et de mes convictions.

Je me suis rapprochée d'un petit groupe de Français un peu farfelus, inventifs et généreux. Je les suis partout et ils me font découvrir les subtilités et la magie de ce festival. Une nuit, juste avant l'aube, nous nous donnons rendez-vous pour une expérience inoubliable. Nous partons en pleine nuit sur nos vélos illuminés de petites loupiotes scintillantes et roulons jusqu'à Robot Heart. C'est le lieu mythique du festival, où beaucoup se regroupent pour danser au milieu du désert, face au lever du soleil. C'est merveilleusement spirituel. Sur une immense voiture décorée par un artiste (art car), un DJ fait danser la foule entouré de créatures sublimes et d'enceintes gigantesques au-dessus desquelles domine un cœur rouge luminescent. Les festivaliers arrivent à l'aube, habillés de vêtements chauds ; lorsque le soleil apparaît et que la température se réchauffe, les tenues se dévoilent. Sexy, décalées, féeriques, elles laissent exploser leurs couleurs et leur inventivité.

Le soleil commence à se lever, la techno bat au rythme de mon cœur. Au bout de dix minutes, je commence à me sentir bizarrement bien, très bien… Comme quelque chose qui s’ouvre en moi, au niveau de la tête, mais aussi du corps. Je suis entourée d’amis et d’un groupe de gens qui font partie du même camp que moi. Je sais que je ne risque rien, mais j’appréhende quand même cette nouvelle sensation. Le lâcher-prise, le vrai. Comme un saut dans le vide.

J’ai un peu froid et envie de m’allonger ; un ami me tend une couverture. Ne pas lutter, accepter les sensations, les observer. Je souris et regarde le ciel changer de couleur. La musique s’éloigne, et un immense bonheur me submerge. Comme si mon cœur se libérait pour la première fois. Je suis en état de grâce, tout est magnifique autour de moi ; le paysage, les êtres qui dansent, les couleurs, les sons. Je suis dans un état de complétude. Je ne fais qu’un avec le tout, et ce tout est immense.

Je reste étendue au milieu du désert, au milieu de nulle part. Je me suis un peu éloignée, j’ai envie d’être seule. Je me tourne vers le ciel et fais la plus belle prière de ma vie.

Je le remercie d’être si beau, d’être si grand. J’ai l’impression de pouvoir communiquer avec lui et qu’il m’écoute. Je parle dans le vide, ou peut-être juste à moi-même. Je remercie la vie, mon corps, ma respiration, mon cœur. Et puis je l’interroge, lui, le ciel. Je lui dis à quel point je trouve dur de vivre parfois, d’avancer, de se battre, de trouver de la force pour sans cesse prouver… prouver quoi ? Je le questionne sur le but de tout ça. Alors que les nuages changent de forme, je lui demande : est-ce que Dieu ou quelque chose de plus grand existe ? Est-ce qu’il y a quelque chose derrière tout ça ? Et si oui, est-ce que je pourrais avoir un signe ? À chacune de mes questions semble naître, dans le dessin des nuages, une réponse pleine de sens et d’une infinie beauté. Après cette dernière interrogation, devant mes yeux, les nuages se regroupent et prennent la forme de *La Création d’Adam* de Michel-Ange.

Ce sont sûrement des projections de mon cerveau, mais, même si c’est moi qui viens de la créer, je trouve cette image magnifique. Elle m’apaise, elle me comble. Je continue de regarder le ciel et je décide de poser une autre question : à quoi ressembles-tu ?

Je m'attends à voir un vieux monsieur avec une longue barbe, flottant au-dessus de moi, mais pas du tout. Je me vois. Moi. Avec mon foulard autour du cou et un sourire immense. L'évidence. Dieu me ressemble et ressemble à tous ceux qui peuplent cette terre. Nous sommes tous une partie de Dieu. Cette révélation finit de me bouleverser complètement, et je sais qu'à partir de ce moment ma vie ne sera plus jamais la même. Je vais aimer encore plus la petite partie de Dieu en chacun.

Avant de repartir pour Paris, je me souviens de m'être confiée à un ami. J'avais peur qu'il soit désormais difficile de vivre autrement, de revenir dans le monde réel, avec les vraies couleurs. Il m'a souri et dit : « Maintenant que tu l'as déclenché une fois, il suffit juste d'en avoir envie pour le déclencher à nouveau, quand tu veux. C'est à l'intérieur de toi ! »

Et c'est vrai. Depuis, il m'arrive de regarder des paysages et de me dire qu'à présent je suis capable de voir la vie en Technicolor. Je vois les couleurs éclater et danser.

Je vais quitter ce lieu, ce désert si fertile, avec le sentiment de m'être débarrassée de l'encombrant et d'être remplie de quelque chose de proche du divin. Allégée et incroyablement apaisée.

Il y aura un avant et un après le Burning Man.

J'ai commencé là-bas ce que je nommerai désormais « l'alignement » : le fait de se sentir ajustée, en harmonie avec qui on est et ce que l'on fait, centrée. Avoir envie de s'accomplir, de s'entourer, de faire des choix en accord avec ce que l'on ressent. De parvenir à prendre du recul en toutes circonstances. Peut-être même enfin pouvoir atteindre ce fameux état de dissociation que je peux encore mieux expérimenter par la suite, grâce à l'hypnose. Changer de point de vue, au lieu d'être au cœur même de l'émotion. Ne pas laisser le cerveau reptilien s'exprimer, mais l'observer.

Ma fille tombée du ciel

« La vie, ce ne sont pas des molécules, ce sont des liens entre ces molécules. »
Linus Pauling
(physicien, Prix Nobel de chimie)

Camille est scolarisée à l'École Plus, qui peut l'accueillir jusqu'à ses 15 ans. Le présent est douillet et merveilleux.

Elle a 13 ans et est suivie de façon hebdomadaire par une orthophoniste, un spécialiste en logico-mathématique, un psychomotricien et une pédopsy.

Elle ne peut pas beurrer une tartine, ni faire ses lacets ou se brosser les cheveux ; elle met parfois ses habits à l'envers ; elle sait à peine écrire et ne sait pas dessiner. Elle est incapable d'aller seule à l'école ou ailleurs. Une semaine sur deux, c'est moi qui l'accompagne tous les matins et qui vais la chercher tous les après-midi – et je la saoule de mots ! Je lui parle de la vie, de mes expériences, de mes lectures, de ce que j'ai compris, de l'esprit, de la grâce, de la destinée, de l'évolution, de la création, du cosmos, de Dieu en général et des religions en particulier, du conscient, de l'inconscient, de mes doutes et de ce que je n'ai pas compris… Parfois, je m'arrête net et m'écrie : « Mais mon pauvre amour ! Tu dois en avoir tellement marre ! » Elle me répond que c'est OK et qu'elle m'écoute, mais je vois bien que, parfois, elle n'est plus avec moi. Et je la comprends. Elle part ailleurs, de son côté, comme si de rien n'était, dans son monde, à l'intérieur d'elle-même, avec tous ses personnages imaginaires. Après quelques minutes, elle se laisse déborder et se met à parler toute seule, à voix haute, avec plein de voix différentes, en agitant les mains. La plupart du temps, je la laisse vivre dans ce monde-là parce que je sens qu'elle en a besoin pour évacuer ses émotions. D'autres fois, je la ramène sur terre en la faisant sourire : « Heu… Pardon, excusez-moi de vous déranger, mais vous êtes combien là-dedans ? » Ou je l'imite, ce qui la calme immédiatement. Elle me regarde, effarée, prenant conscience que les passants sont eux aussi

étonnés, et me supplie d'arrêter. Je ne fais pas ça pour me moquer d'elle, mais pour qu'elle prenne conscience, par effet de miroir, de son comportement. D'une certaine façon, elle pratique une forme de dissociation, mais je lui apprends à le faire consciemment.

L'humour est mon enseignement et Camille le pratique de mieux en mieux, et à bon escient. L'ironie est pour moi une des plus belles preuves d'intelligence. J'adore l'art du maniement de l'esprit ! Camille se révèle une élève de plus en plus douée. Elle a été éduquée à grand renfort de taquineries et de malice.

Quand une situation ne lui convient pas, comme quand je l'emmène avec moi faire des courses, et Dieu sait qu'elle déteste ça, je la regarde dans la file d'attente et lui dis : « Si tu veux le numéro d'un bon avocat, tu me demandes, hein ! » J'ai parfois aussi droit à des « Mère indigne ! » ou des « Je vais appeler la DASS ! » et j'en passe. La dernière fois, je l'ai entraînée à une journée portes ouvertes sur la médiumnité, et, en sortant, elle m'a balancé : « Je vais te coller un procès ! »

Mais parfois aussi, elle me surprend.

« Camille, tu crois aux extraterrestres, toi ? »

Camille me regarde interloquée et avec un immense sourire : « Mais non… »

J'éclate de rire : « Pourquoi ?

– Mais parce que ça n'existe pas !

– D'accord. Alors toi, tu te balades en permanence avec un animal sur chaque épaule, que, en passant, t'es la seule à voir ! Mais, les extraterrestres, faudrait quand même pas déconner, c'est ça ?

– Bah oui. »

C'est l'hôpital qui se fout de la charité, quoi.

J'aime bien de mon côté lui proposer de me rejoindre dans mon monde fait d'hypnose, de communication avec les animaux par télépathie (mais oui, mais oui…), de bioénergie, de géobiologie, de reiki et même de prière pour barrer le feu. Toutes ces choses bizarres qui m'accompagnent presque quotidiennement, qui marchent avec l'intention et les présences invisibles. « Tu n'as pas le monopole de la fantaisie, ma grande ! Je vais

te faire découvrir mon monde et te présenter mes p'tits camarades, et je peux te dire que ça décoiffe aussi ! Tu vas voir ! Y a pas que toi qui es particulière ! » Ça nous fait marrer toutes les deux, et surtout ça laisse libre cours à toutes nos extravagances. Ça nous donne une liberté de voir la vie et le monde avec beaucoup de recul et d'amusement. Je laisse Louis et Mélanie s'occuper de la faire rentrer dans les cases, dans la normalité. Lui donner un cadre, un équilibre. Moi je l'accompagne dans la singularité.

Quand je la surprends à parler seule dans sa chambre, je lui balance : « Faudra penser à consulter, ma vieille. » Elle n'hésite pas à se venger : « T'as une haleine de phoque ! » (ce qui peut m'arriver, très rarement…), mais j'ai aussi des « Même si tu es vieille, je t'aime quand même », ou bien, après un très bon repas : « Maman, t'es meilleure cuisinière qu'actrice ! » En dehors de ça, Camille est l'enfant idéal pour une comédienne. Elle me répète à longueur de journée que je suis la plus belle du monde (malgré mon grand âge) et la meilleure des mamans (je sais très bien qu'elle dit la même chose à Mélanie).

La Belle au bois dormant

L’école de Camille va fermer.

Nous pensions avoir encore quelques années devant nous, mais voilà, à cause d’un manque d’élèves, ç’en est fini de l’École Plus. Camille s’y était fait rapidement sa place, elle y progresse énormément et, surtout, elle y a acquis une réelle confiance en elle. Et voilà qu’il faut tout recommencer à zéro.

Pour lui trouver une nouvelle école, je dois lire des descriptifs d’institutions où il est question d’aide psychologique, mais aussi de troubles neuropsychiatriques, de déficience intellectuelle, physique, psychique et mentale, et surtout de rééducation. J’ai l’impression d’être renvoyée dix ans en arrière.

Ma fille n’est pas déficiente mentale. Camille a des perceptions différentes des nôtres, et je sais qu’il faut être beaucoup plus fort que la « normale » pour composer avec cette hyper-sensibilité au quotidien. Plutôt crever que de mettre ma fille dans ce genre d’établissements.

À la recherche de solutions, je fais appel à la merveilleuse Peggy Leroy d’« Autistes sans frontières » pour qu’elle nous aide à trouver d’autres alternatives, même privées, pour accueillir notre fille l’année suivante. Son enthousiasme et sa gentillesse me touchent, et c’est tout naturellement que j’accepte de venir à son gala annuel contre l’autisme.

J’aime être quelqu’un sur qui on peut compter et je déteste poser des lapins. C’est pour ça que je refuse un maximum d’invitations quand je ne suis pas sûre d’avoir envie ou de pouvoir y aller. Je ne me voyais pas planter Peggy, qui me fait une place d’honneur à la table de Mme et M. Dassault, les mécènes de cette soirée. Je commence à avoir une boule dans le ventre chez moi au moment de me préparer, pour finalement commencer à pleurer dans le taxi. Je m’effondre en larmes dans les bras de Peggy à l’entrée de la cérémonie. Un vrai spectacle devant les photographes. Je suis morte de honte. Je n’ai pas du tout anticipé ce que peut représenter pour moi une soirée comme celle-là. Entourée de

personnes plus ou moins affectées par l'autisme, je me retrouve au milieu d'elles sans pouvoir faire semblant de n'être pas concernée, mais incapable d'en parler. Je regarde des mamans monter sur scène pour raconter avec humour les particularités de leur enfant et la vie parfois chaotique qui va avec. L'idée même de parler de ma situation avec ma fille me terrifie. Je m'en sens tout simplement totalement incapable. Je sanglote silencieusement sur ma chaise, niant que j'ai de près ou de loin un quelconque rapport avec ce problème, et arguant une hypersensibilité à mes voisins de table consternés.

Cette soirée est un déclic. Je veux en finir avec ce déni et cette culpabilité, cette identité enfermée que je me suis construite au fil des années, et c'est encore une fois l'hypnose qui va m'y aider.

Je retrouve Sébastien, son cabinet, sa bienveillance. Avec lui, je me mets en « état modifié de conscience », ni tout à fait endormie ni vraiment éveillée, dans cet entre-deux qui me permet d'agir sur mon inconscient. J'inspire, je vois la couleur rose, qui incarne la douceur. J'expire, je vois la couleur verte, celle du changement.

Sébastien me demande ce que je ressens et sous quelle forme quand je pense à ma colère, à ma culpabilité et à mon chagrin. Je visualise alors une très grosse épingle coincée dans ma gorge. Je la décris, je la transforme et m'en débarrasse. Une belle lumière réparatrice nettoie et fait cicatriser l'endroit où elle se trouvait. C'est aussi simple que ça.

L'inconscient ne fait pas la différence entre ce qui est réel et l'imaginaire. Quand vous faites un cauchemar, vous vous réveillez trempés de sueur, tremblant et le cœur battant. Pour l'inconscient, cette situation est bien réelle. Ce que l'on répare et modifie en état d'hypnose est totalement concret pour l'inconscient.

Sébastien me propose, après avoir enlevé l'aiguille, de partir à la recherche de son origine. J'entre dans mon inconscient en m'imaginant avancer sur un chemin dans une forêt sombre. Je me retrouve face à une sorcière qui ressemble à celle de Blanche-Neige, qui peut représenter aussi bien mon féminin blessé que mon critique intérieur. Elle me tend une pomme verte, pleine de vers de terre rouges (couleur de la colère). Il y en a plein… trop. Alors qu'ils finissent de manger toute la pomme et le poison qu'elle contient, ils commencent à s'éparpiller. J'ai peur qu'ils se

répandent partout. Je visualise le trognon de la pomme sur une table en bois et brûle le tout à grand renfort d'essence. Ça devient organique et ça se mélange à la terre. Une pousse de haricot magique émerge des cendres. À son sommet, la Bête (de *La Belle et la Bête*) m'attend. Tout est gelé dans son royaume. En sommeil. Elle m'emmène jusqu'à une fontaine, gelée elle aussi. Je m'y vois comme dans un miroir. Je suis Alice au pays des merveilles. Je jette une pièce dans la fontaine gelée en souhaitant que les choses changent. Tout alors se dégèle et reprend vie. La Bête me donne alors une petite tasse fendillée. Je comprends que cette tasse est Camille. Je la remplis de l'eau de la fontaine, et avant de partir, la Bête me donne une clef.

Revenue au pied du haricot magique, j'y verse l'eau de la petite tasse ébréchée. Tout alors se met à fleurir, la terre change. Avec ma clef dans la main, j'avance sur un chemin magnifique, lumineux, jusqu'à une vieille grille en fer entourée de ronces. Je l'ouvre grâce à ma clef et accède au château de Maléfique, où m'attend un immense dragon noir (couleur du féminin) en colère, terrifiant, qui crache des flammes. Sur les conseils de Sébastien qui me guide, je lui parle avec douceur. Je lui explique que je comprends sa colère, que je suis désolée, car je ne savais pas qu'il était là et que je peux maintenant l'écouter. Il se transforme alors sous mes yeux. Il présente un énorme ventre rond, symbole évident de maternité. Il est tellement triste. Je ressens son chagrin immense et le prends dans mes bras pour pleurer avec lui. Je pleure réellement, physiquement, sur la chaise de Sébastien. J'ai l'impression que ça dure une éternité. Je l'aide à se débarrasser de cette tristesse incommensurable, jusqu'à ce qu'il se transforme en coussin de satin rose sur lequel je pose ma tête et qui absorbe toutes mes larmes. Dans mon « songe », je relève la tête et rouvre les yeux et, comme dans le conte de *La Belle au bois dormant*, tout s'éveille avec moi. Tout reprend vie. Je me retrouve dans un domaine enchanté que je décide d'ancrer à l'intérieur de moi. Enfin, j'ouvre les yeux avec ce tout nouveau programme et mes blessures guéries !

Les séances d'hypnose ne se passent pas toutes comme cela et ne sont pas forcément liées aux contes de fées ; mais c'est ainsi que mon

inconscient a souhaité s'exprimer pour me faire comprendre et ressentir mes émotions, ma structure et mes schémas intérieurs.

Depuis ce jour-là, je repense souvent à la petite tasse fendillée qui représente Camille, à l'eau que j'ai versée dans la terre pour aider au changement, et je ne ressens plus jamais cette colère, cette tristesse, cette culpabilité. C'est terminé.

« Mention particulière »

Quelques mois plus tard, mon agent m’appelle pour me dire qu’elle a reçu un scénario pour un téléfilm qu’elle trouve formidable, avec un rôle magnifique pour moi. Ça parle d’une jeune fille porteuse de trisomie qui souhaite passer son bac, mais ça parle surtout de la différence. La trisomie, je ne connais pas. On me propose le rôle de la maman. Je trouve le sujet peut-être un peu anxiogène, mais je décide quand même de lire le scénario dans le train qui m’emmène sur un autre tournage à Tours.

L’histoire me prend à la gorge. J’étouffe des sanglots en parcourant les pages et je suis obligée d’aller me cacher dans les toilettes du train pour pleurer. C’est mon histoire. Plusieurs scènes me renvoient aux difficultés par lesquelles je suis passée et j’ai impression d’être enfin comprise dans les épreuves que j’ai pu traverser.

J’appelle mon agent tout de suite, mais je suis incapable de parler, étranglée par l’émotion. Il est évident que je vais le faire, ce téléfilm, je sais qu’il va être très important dans ma vie et dans la façon dont les gens vont pouvoir enfin voir la différence, appréhender le handicap, comprendre les autres.

Sur le tournage, je vis chaque scène de l’intérieur. Le personnage ressemble à celui que je me suis créé dans la vie : sympathique, drôle, lumineux, avec cette énorme boule à l’intérieur, coincée dans la gorge, et que j’ai tant de mal à avaler depuis si longtemps. Les scènes sont tellement proches de ce que je vis et de ce que j’ai vécu.

Il y en a une que je n’ai jamais réussi à lire ni à répéter sans fondre en larmes : celle dans laquelle je me retrouve en face d’un directeur d’école. J’ai tellement essayé de me blinder pour cette séquence que le jour du tournage, au bout de cinq prises, il ne se passe toujours rien. Je suis froide, presque glacée. Pourtant, je sais exactement ce que je veux exprimer. Il faut que je trouve un déclencheur pour faire sauter mon verrou psychologique. Alors je vais voir la maman de Marie, la jeune

actrice porteuse de trisomie, et je lui demande si elle peut m'aider à me décoincer. Je lui avoue que j'ai un peu honte de lui demander ça, mais que j'ai besoin d'elle. Je lui explique que je vais lui dire une phrase et qu'elle doit juste m'écouter, mais qu'elle risque de se la prendre en pleine face. Avec toute sa gentillesse et sa bienveillance, elle accepte.

Je la regarde dans les yeux, je prends une grande inspiration, et je lui dis : « C'est pas facile d'être une maman avec des enfants comme les nôtres, hein ? »

Je vois sa souffrance se refléter dans mes yeux. Elle est dans le même état que moi, l'émotion nous envahit, et je sais que j'ai réussi à me déverrouiller. Je reviens jouer la scène. Le désarroi, la difficulté de m'exprimer, la difficulté de retenir mes larmes, tout y est. Comme dans la vie.

Nous présentons le téléfilm au Festival de La Rochelle, devant une salle pleine, qui finit avec une *standing ovation* pendant plus d'un quart d'heure. Je vois beaucoup de larmes dans les yeux des gens. Je fais ce que je peux pour retenir les miennes. Le film est bouleversant, magnifique.

Le soir, je retrouve la maman de Marie, qui m'explique qu'il lui arrive quelque chose d'extraordinaire. Depuis vingt ans, chaque fois que Marie prend le bus ou marche dans la rue, beaucoup de gens la regardent, mal à l'aise, comme si elle était contagieuse. Pour la première fois, grâce à ce film, on s'est précipité sur elle dans la rue pour lui dire à quel point elle était formidable, bouleversante, magnifique. La maman de Marie ajoute alors que, rien que pour cette raison, elle est heureuse que sa fille ait pu jouer dans ce film : pour changer le regard des gens sur la différence.

Le téléfilm sera vu par plus de six millions de téléspectateurs. C'est un énorme succès pour TF1 et pour nous, mais, pour moi, c'est surtout un film qui fait « élever » les consciences.

Après avoir assuré la promotion pour *Mention particulière,* je me dis que ma notoriété doit servir à quelque chose. L'École Plus est maintenant à quelques semaines de sa fermeture, tous les parents se mobilisent. Peut-être puis-je aider, moi aussi, à faire bouger les choses et à faire connaître cet établissement formidable. Ça me tracasse pendant un mois et demi, et

puis je me décide. L'attachée de presse de TF1 organise gentiment un rendez-vous téléphonique avec *Le Parisien*. J'explique que ma fille a des difficultés d'apprentissage, qu'elle est « dys » : dyspraxique, dyslexique, dysplasique… Je minimise. Les difficultés de Camille sont bien supérieures à cela, mais j'essaie de ne pas trop m'étendre sur le sujet. C'est déjà trop pour moi. Je redoute les questions et surtout la récupération à la suite de cet article.

Sur mes cinq cents amis Facebook, il y en a moins de cent qui sont au courant de ce que je vis avec Camille, mais je me lance : je partage la page de l'École Plus en expliquant que ma fille y est et que l'école risque de fermer. Je demande qu'on relaie ce message pour mettre en lumière leurs difficultés. *Le Parisien* en parlera et l'article sera repris dans plusieurs médias. L'école sera sauvée pour cette année et pour celle d'après.

Je viens de faire un grand pas dans ma vie. Je viens d'entrouvrir une porte que j'avais blindée depuis quinze ans. Je ne me sens pas encore prête à y laisser entrer qui que ce soit, mais la sortie de ce livre m'y aidera peut-être.

Ce sujet sur lequel je n'aurais jamais pu communiquer publiquement il y a encore quelques années, ni même quelques mois, j'ai enfin réussi à l'aborder.

Il semblerait que j'aille mieux.

Particularisme

Camille n'est pas très aventurière. Elle adore rester seule à la maison. Elle ne s'ennuie jamais. « Elle fait sa vie ! » Je n'ai plus besoin de baby-sitter. De toute façon, expliquer qu'il me fallait quelqu'un pour garder ma fille de 15 ans devenait compliqué. Le soir, je lui dis : « Tu regardes un DVD et tu te couches après. » Je lui indique des horaires, même si je sais qu'elle ne sait toujours pas lire l'heure. Je lui envoie des petits mots pendant la soirée, et elle me répond grâce au dictaphone qui écrit des textos. À cause de sa prononciation, qui laisse parfois à désirer, ça nous met dans des situations cocasses ! « Je brosse les dents et je veux coucher », me dit-elle. Je lui réponds : « Oh non, tu es beaucoup trop jeune pour ça, mon trésor »… Je sais que ça la met dans un état de panique quand elle s'en rend compte, elle essaye de rattraper le coup et c'est souvent pire. Elle finit par : « Je t'aime beaucoup, maman, à demain » avec des tonnes d'*emojis* – des cœurs, des oiseaux et des arcs-en-ciel.

Après l'école, depuis peu, elle prépare son goûter toute seule – même si elle en profite parfois pour beurrer le frigo ou tartiner le sol de confiture. Elle aime que je lui répète que je suis très fière d'elle et puis, surtout, elle adore les missions. Camille ne dit jamais non ! Comme Tom Cruise, dont elle est secrètement amoureuse depuis qu'elle l'a vu dans *Cocktail*, elle les accepte toutes ! Le lave-vaisselle est sa passion ! Le vider prendra un bon quart d'heure, mais le résultat sera nickel. Je l'envoie aussi parfois à la boulangerie en bas de chez moi. Il faut juste traverser la rue. Elle sait qu'elle doit bien regarder à droite et à gauche avant de traverser, donc elle tourne sa tête sur les côtés tout en regardant ses pieds. À chaque fois, au retour, c'est la surprise. Elle peut revenir avec sept pains au chocolat ou alors rien. Elle peut rester bloquée devant la porte d'entrée pendant dix minutes en attendant que quelqu'un lui ouvre – et ça, c'est quand elle n'a pas laissé les clefs de la maison sur le comptoir de la boulangerie. Mais on ne lâche rien, et elle y retourne encore et encore.

L’été de ses 14 ans, nous sommes à Houat dans notre fort familial. La route unique qui mène au village s’étire sur un peu plus d’un kilomètre. Je lui demande si elle se sent enfin d’attaque pour y aller seule. Tous les commerçants la connaissent et savent qu’elle est ma fille, mais ça reste une grande aventure pour elle – et pour moi, car il y a un réseau téléphonique très aléatoire au bout de l’île et c’est donc très compliqué pour elle de me joindre en cas de problème. Et s’il n’y a qu’une route pour aller au village, il n’est pas évident ensuite de la retrouver pour revenir.

Mais Camille accepte le défi.

Je lui laisse plusieurs mots dans le porte-monnaie en cas de problème : un pour la présenter et expliquer où est sa maison, un autre pour la liste des courses, un troisième qui dit « je suis perdue, aidez-moi » ! Je regarde ma fille s’éloigner, fière et un petit peu inquiète. C’est une épreuve pour moi aussi…

Au bout d’une demi-heure, je me dis qu’elle doit être arrivée, qu’elle a peut-être même réussi à acheter les pommes que je lui ai demandé de rapporter. Je m’empêche de l’appeler pour vérifier : si le réseau fonctionne, si elle prend mon appel, si elle m’entend mal, ça risque de la faire paniquer plus qu’autre chose. Zen. Je respire et tente de m’occuper la tête en préparant le déjeuner. Une autre demi-heure plus tard, c’est plus fort que moi, je fais les cent pas sur la route, essayant de deviner sa silhouette au loin. Mais rien. Qu’est-ce que je dois faire ? Je commence à paniquer. Alors que je suis à deux doigts d’appeler les pompiers de l’île, je la vois toute guillerette marcher vers moi… Les pommes ? Ah, elle a oublié.

Ce n’est que plus tard, le soir, que je découvrirai les dix-sept messages paniqués qu’elle m’a laissés sur le téléphone, en larmes, complètement perdue. Je me refais le film de son après-midi, beaucoup moins lumineux que ce que j’avais bien voulu imaginer…

Est-ce que j’ai bien fait de la mettre à l’épreuve comme ça ? Elle était rayonnante quand elle a réapparu sur le chemin. Elle a réussi à dépasser sa panique et à rentrer toute seule. C’est une réussite, non ?

Adolescence en éclosion

Malgré son autonomie encore restreinte, Camille grandit. L'adolescence en éclosion, les hormones en ébullition, elle commence à se trémousser à tout bout de champ. La libido de ma fille déborde de partout. Elle commence à s'intéresser à des films avec des scènes d'amour. En dehors des blagues régulières que je lui fais, comme quand elle regarde *Le Roi lion* au moment où les lionceaux s'embrassent, je lui balance : « Dis donc ! Ça sent le sexe à plein nez ! » et elle me répond : « Oh mais, maman ! Arrête ! t'es choquante ! » Je la taquine : « Faut te décoincer, ma vieille ! » Me voilà à la recherche de films incontournables pour l'éducation sentimentale des adolescents. Après lui avoir proposé de visionner les classiques *Twilight*, *LOL*, *Nos étoiles contraires* et tant d'autres qui évoquent les amours adolescentes, il m'arrive de faire des choix plus aventureux. Dans ces cas-là, je lui mets une main devant les yeux – en laissant un tout petit espace pour qu'elle puisse quand même apprendre la vie.

Camille veut un amoureux et, du jour au lendemain, elle se met en tête qu'elle le trouvera EN COLONIE DE VACANCES ! C'est la cata. Me sachant incapable de surmonter une épreuve pareille, je refuse catégoriquement. Sujet clos.

Mais la discussion n'est pas finie pour tout le monde ; elle me bassine tous les jours, matin, midi et soir, et même les jours fériés. Au bout de trois mois, je capitule, je préviens son père, et nous commençons à faire des recherches poussées sur Internet pour trouver LA colonie de vacances qui pourrait lui convenir. À ma grande déception, nous finissons par trouver : Vitacolo accueille aussi les enfants « différents » ! Malgré mes interrogations et mes angoisses, j'accepte d'envoyer Camille là-bas.

Elle y reste douze jours et ne m'appelle pas une seule fois. Quand je vais sur place pour assister au spectacle de fin de séjour et la ramener à la maison, c'est limite si elle ne me tire pas la gueule en me demandant ce

que je fais là. Une parfaite adolescente. Je suis partagée entre la joie de la savoir enfin plus émancipée et la tristesse de la sentir se détacher de moi.

Après maintes supplications, elle y retourne l'année suivante avec les grands de 14 à 17 ans. Mais, cette fois-là, elle m'appelle plusieurs fois en larmes, pour me dire qu'elle est amoureuse de quelqu'un et que ça n'est pas réciproque. Je ne sais pas comment l'apaiser. À part que c'est un petit con et qu'il ne sait pas ce qu'il perd.

Ce même été, je réserve un club de vacances avec un club ados en priant qu'elle s'y sente à son aise. Camille est un grand bébé de 15 ans, elle stresse un peu, alors je lui propose qu'on s'entraîne toutes les deux à l'art de la communication et de la conversation avant qu'elle se jette dans le grand bain. Je lui propose un jeu de rôles comme nous faisons souvent pour désamorcer des situations qui ont mal tourné ou dans lesquelles elle n'a pas réussi à s'exprimer.

« Bon, toi tu joues le garçon et moi je joue toi, d'accord ?

– Oui, d'accord.

– Salut.

– Bonjour, répond Camille en se trémoussant un peu.

– C'est un garçon, mon trésor, a priori il ne se dandine pas.

– Ah oui, pardon pardon pardon, je refais. (Avec une voix un peu grave.) Bonjour. »

Ça me fait rire…

« Mais allez, concentre-toi, maman !

– Tu t'appelles comment ?

– Heuuuu…

– On n'a qu'à l'appeler Jean-Patrick ?

– Mais non !

– Ben, pourquoi pas ? C'est pas mal, Jean-Patrick… (Elle fait la tronche, je me marre.) Bon, allez… OK. Samuel ?

– Oui, Samuel, c'est bien ! Bonjour, moi, je m'appelle Samuel.

– Bonjour Samuel, moi, c'est Camille, t'as quel âge, toi ?

– 16 ans.

– T’es avec tes parents ?

– Oui.

– Moi, je suis avec ma mère, c’est la femme sublime sous le parasol là-bas.

– Pfffffffff…

– Quoi ? Je suis pas sublime ?

– Mais arrête… répond-elle, affligée. Allez, on change. C’est toi qui fais le garçon et, moi, je fais Camille.

– OK ! Salut, ça te dirait d’aller fumer des clopes ?

– Mais non !!! Mais maman, arrête !

– Que je te vois aller fumer des clopes en douce avec des garçons, toi. Je t’ai à l’œil, ma vieille, dis-je d’un air menaçant.

– Mais maman, t’es pas sérieuse, on peut pas jouer là.

– Bon, OK, OK. T’es jolie, dis donc, on te l’a déjà dit ?

– Oui.

– On s’embrasse ?

– Oui.

– Non ! Non ! Tu dis pas OUI comme ça tout de suite ! Tu le connais à peine, ce garçon !

– Ah… répond Camille d’un air déçu.

– Bon, je reprends. Je vais aller me baigner, tu viens avec moi ? »

Elle me regarde de travers en ayant peur de dire une connerie.

« Oui, mais je vais demander à ma mère avant.

– Ta mère, c’est la femme sublime qui sirote un mojito sous le parasol là-bas ?

– Oui, répond Camille, de peur de me vexer.

– Elle est alcoolique ?

– Oui. »

J’éclate de rire en hurlant : « Saleté, va ! »

Décidément, côté humour, l’élève est en train de dépasser le maître. Et chaque jour Camille me surprend davantage.

Ma fille est consciente d’être à part, de ne pas ressembler aux autres, mais j’aime bien lui répéter que c’est cette différence qui la rend exceptionnelle.

À chacun de ses retours de colonie de vacances, je découvre la trace de ce qu’elle a apporté aux autres ados. La première fois, il y a dans sa valise une lettre où tous ses camarades ont pris le temps de lui écrire un mot : « À notre Camille qui a toujours le sourire », « J’étais trop contente de rencontrer une belle personne comme toi », « Il est des rencontres qu’on n’oubliera pas, on était beaux tous ensemble », « À la meilleure danseuse, merci pour ton énergie ! », « Je ne t’oublierai jamais ».

Mais le plus émouvant reste son retour la troisième année. Au moment de quitter ses camarades sur le quai de la gare, une jeune fille de son âge l’appelle, puis une autre, et une troisième. En quelques secondes, des dizaines de jeunes se précipitent vers elle pour lui dire au revoir et l’enlacer. Camille se laisse faire, elle semble trouver cela normal. Et puis, alors que nous commençons à nous éloigner, tous les enfants sur le quai se mettent à l’applaudir. Son père et moi-même avons les yeux embués. Je comprends alors que Camille leur a apporté un autre regard sur la différence. Sur l’acceptation aussi. Elle les a sûrement aidés à mieux se connaître et, j’en suis sûre, à s’élever à travers elle.

Elle n’a qu’à cultiver sa gentillesse, son empathie et sa bonne humeur, et les plus jolies personnes lui ouvriront les bras. Je suis persuadée que nos rencontres et nos aventures se font en accord avec la vibration que l’on émet. Je sais maintenant que Camille va traverser la vie avec noblesse.

Mal de mère

J’ai cru que mes envies étaient les siennes, que ce qui m’intéressait la passionnerait aussi, et puis toujours cette envie de lui faire découvrir le monde. Mais Camille n’en a rien à faire, de découvrir le monde, elle va avoir 16 ans dans trois mois et je ne sais pas si c’est ça, l’adolescence, mais la seule chose qui l’intéresse, c’est de regarder des vidéos sur YouTube dans son lit.

Pourtant, j’étais excitée de partir au Sri Lanka pendant douze jours durant les vacances de Noël avec elle. Un genre de road trip un peu plus luxueux avec un chauffeur privé, des changements d’hôtel tous les deux ou trois jours (je m’étais assurée que la plupart avaient des piscines) pour découvrir au maximum le pays.

Un cauchemar ! Ça a commencé par les quinze heures de voyage avec une escale de trois heures à Moscou en pleine nuit. Camille n’arrive pas à dormir dans les avions. Je l’ai récupérée chez son père avec un vieux rhume qui traînait et pendant le voyage, à cause de l’anxiété et certainement la fatigue, elle s’est dévoré l’intérieur des lèvres. Comme elle s’est aussi un peu ennuyée dans l’avion, elle s’est frotté un œil au point de se faire exploser tous les vaisseaux. Nous avons débarqué directement chez un médecin à notre arrivée. Camille avait 40 de fièvre, le rhume s’était transformé en sinusite et des aphtes plein la bouche l’empêchaient même de s’exprimer. Le docteur lui a prescrit des antibiotiques ; moi qui déteste ça, je me suis retrouvée coincée à ne pas savoir quoi faire et j’ai finalement accepté, par peur de voir tout ça dégénérer. Puis j’ai pris la décision d’annuler toutes les visites de la journée pour qu’elle puisse se reposer à l’hôtel.

En revanche, le lendemain, j’avais prévu une balade en bateau pour aller admirer les baleines au large. J’ai traîné Camille hors de son lit à l’aube, totalement hagarde. En arrivant sur le bateau, elle est en vrac, un œil rouge, mi-clos, la bouche enflée, elle se traîne. L’équipage et

quelques touristes me regardent, pleins de sollicitude, entre compassion et évitement, alors que je tire « mon gros bébé » derrière moi.

On nous propose des pilules contre le mal de mer, que tout le monde gobe allègrement. Pour moi, il est hors de question de prendre n'importe quoi proposé par n'importe qui. Et puis nous avons du sang breton dans les veines, sacrebleu ! Pas besoin de ces trucs-là ! Trente minutes après, je tiens un sac plastique devant la bouche de ma fille en les suppliant de m'en donner pour arrêter ses vomissements. Je me dis alors cette fameuse phrase que je me répéterai souvent par la suite pendant ce voyage : « Nous aurions dû rester à Paris. »

Camille me connaît : elle est ennuyée de me voir déçue, de me voir essayer de sourire. Alors elle tente de se persuader à voix haute en me regardant en coin : « Allez, je suis forte, je vais me battre ! », comme pour m'encourager moi.

L'équipage du bateau semble décontenancé, ne sachant pas comment m'aider à gérer cette jeune fille particulière. Ils m'apportent des serviettes en papier, de l'eau, l'un d'eux vient même lui frotter le visage allègrement avec des glaçons. Et, moi, je prie pour que cette croisière s'abrège le plus vite possible. À la descente du bateau, devant le regard vitreux de ma fille et sa démarche titubante, je lui dis : « Allez, tiens le coup, ma chérie ! Au moins jusqu'à la voiture ! Après, tu pourras t'allonger à l'arrière pour te reposer un peu. »

Nous devons tout de suite prendre la route pour deux heures de trajet. Nous traversons la campagne sri lankaise, qui est magnifique. Camille est allongée à l'arrière. Les paysages ne l'intéressent pas. Les chauves-souris géantes ne l'intéressent pas. Les éléphants qu'on croise parfois ne l'intéressent pas non plus. Ni les temples ou les vestiges, d'ailleurs. Elle n'aime pas la nourriture proposée, même pas les galettes chaudes au coco ou les beignets de banane que j'achète sur le bord des routes. Les temples bouddhistes ou hindous avec toutes leurs couleurs et leurs statues dorées ne présentent aucun intérêt pour elle. Camille ne souhaite qu'une chose : se retrouver dans la chambre d'hôtel avec sa tablette. Si, éventuellement, il pouvait y avoir des pâtes ce soir pour le dîner, ça, ça lui ferait vraiment plaisir. C'est ça, l'adolescence ?

Au bout de quatre jours, je suis totalement épuisée nerveusement à force de lui répéter sans cesse : « Tes chaussures sont à l'envers » ; « Ma

chérie, t'es en train de vider le gel douche, car tu ne le tiens pas du bon côté » ; « Ton tee-shirt est devant-derrière » ; « Regarde dans la valise dans la poche sur le côté droit… dans la valise… à droite… à droite de la valise… la droite… il y a une poche, là, sur la droite de la valise… » Aaaaaaaaaaargh ! Ça y est, ça pète. Je n'ai pas dit PUTAIN ! J'ai juste fait ce cri. Camille fond en larmes directement. Je vais mettre une heure à la consoler, devoir la cajoler, m'excuser. Alors que je n'en ai pas du tout envie. Elle me saoule, là, mais à un point ! Je n'en peux plus ! Nous avons annulé toutes les visites, je suis frustrée, je voudrais sortir de cette chambre et partir à l'aventure, mais elle est fatiguée. Elle est toujours fatiguée.

Je lui propose de dormir deux heures. Je vais attendre à côté, car je n'ose pas trop m'éloigner, et je la réveillerai vers 16 heures pour qu'elle profite au moins de la piscine. OK ? Je me retrouve dans cet hôtel au bout du monde à attendre que ma fille de 16 ans fasse la sieste. À 16 heures, je la réveille et l'aide à mettre son maillot à l'endroit, à mettre sa crème solaire, à attacher ses cheveux, je la laisse en revanche mettre ses chaussures et son chapeau à l'envers et nettoyer l'eau qu'elle vient de renverser en voulant se servir. Nous arrivons à la piscine. Elle fait une drôle de tête.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

– J'ai pas envie de me baigner.

– OK. Tu veux qu'on lise un livre ensemble ?

– Non. En fait…

– En fait, quoi ?

– J'ai peur que tu te fâches.

– Ah… Dis toujours.

– Je préfère rester dans la chambre et faire ma vie. »

Faire sa vie veut dire regarder des vidéos, écouter ses livres audio, etc. Je bous intérieurement.

« T'es fâchée ?

– Oui, mais ça va aller. Je vais te déposer dans la chambre et je vais ressortir marcher seule pour me calmer, OK ? »

Elle, folle de joie à l'idée de retourner dans la chambre : « D'accord. »

Il est 17 h 30, je ressors de l’hôtel : je vais aller marcher je ne sais pas où, mais j’y vais d’un pas décidé. Je suis en larmes, j’en peux plus de cette enfant qui n’en est plus une. Je n’ai plus d’énergie. Je n’ai plus de patience. Je me surprends à la regarder méchamment, elle m’insupporte, je la trouve nulle, incapable, paresseuse. Je me déteste de ressentir tout ça.

Je marche quelques minutes sur la route principale et j’arrive devant une cascade. Je décide d’y balancer toutes les paroles et les horribles pensées qui me submergent. Je suis ignoble à la dégueuler comme ça, à la regretter. Je me vois méchante et intransigeante. J’ai honte d’en arriver à penser comme ça. Quelle mère minable je suis.

Puis, je sens quelque chose qui me pousse sur la droite, je me retourne, le visage ravagé par les larmes, et je me retrouve face à une dizaine d’enfants qui me fixent en me souriant. « Qu’est-ce que c’est que ce bordel ? » Je suis en larmes et eux me regardent avec amour et bienveillance – le Grand Architecte a décidément beaucoup d’humour. Ils veulent faire des photos avec moi, car je suis blonde et étrangère. Mon maquillage dégoulinant ne semble pas leur poser de problème. Je trouve la situation tellement absurde que j’accepte. Ces visages d’enfants pleins de naïveté et de gentillesse font descendre ma colère. Je dédramatise. Alors que je retourne vers l’hôtel un peu de guingois, il me reste du chagrin. Je pleure sur mon sort comme je l’ai souvent fait auparavant, mais, cette fois, je crois que je comprends enfin réellement que ma vie va peut-être se résumer à devoir m’occuper de ce grand bébé dont j’aurai la charge pour le restant de mes jours. Je suis effondrée. J’ai envie d’être consolée. Besoin qu’on me serre très fort dans les bras. Je ne sais pas où aller, alors je rentre à l’hôtel.

Quand j’entre dans la chambre, Camille lève les yeux sur moi.

« Tu pleures, maman ?

– Oui… Je ne vais pas te faire croire que je vais bien, je ne vais pas me cacher, je vais pas faire semblant. Je n’arrive pas à m’arrêter de pleurer. »

Camille me prend dans ses bras et me tapote le dos alors qu’à travers mes sanglots et mes larmes je lui dis :

« Je trouve ça difficile d’avoir une enfant comme toi. Je trouve parfois que c’est difficile à vivre. Même le regard des autres, c’est difficile à

vivre, et puis, je ne sais pas comment ça va se passer après, ce qu'on va devenir… Je suis désolée de pleurer comme ça et de te dire tout ça. Je suis désolée, ma chérie. »

Camille essuie mes larmes et me dit : « T'inquiète pas, maman, ça va aller… Ça va aller. »

Je la sens soulagée de me voir vulnérable et de pouvoir, par la même occasion, prendre cette place que je ne lui ai jamais donnée ; je ne suis plus sa mère, mais une personne à part entière, à égalité avec elle.

L’envol du papillon

Janvier 2019 : c’est un cap, c’est un roc, c’est un pic qu’on va franchir. Camille va quitter l’École Plus à la fin de l’année scolaire. Dans trois mois, elle va laisser son cocon et ses petits camarades, dont la plupart ont été à ses côtés ces quatre dernières années.

Je joue dans la série *Balthazar* pour TF1 depuis deux mois, je gagne bien ma vie et je décide alors d’organiser une méga-boum pour son anniversaire, avec ses copains de l’École Plus ainsi que ses anciens petits camarades de l’école Saint-Louis. J’ai envie de tous les réunir même si je suis à peu près sûre que, une fois l’École Plus derrière elle, Camille ne reverra pas ces enfants, à part peut-être un ou deux comme Athena…

Camille se suffit à elle-même.

Je la retrouve souvent toute seule à discuter à haute voix dans sa chambre, parlant à ses amis imaginaires, inventant des histoires ou rejouant les événements qu’elle n’a pas su gérer. C’est une façon pour elle de les exorciser ou de se confronter à des situations qu’elle redoute. Dans ces jeux, il y a souvent une fausse Camille méchante et une vraie Camille qui se défend comme elle peut. Elle crée des personnages en utilisant les prénoms de son entourage, ses enseignants, ses camarades, Mélanie, ses petits frères ou moi. Parfois je la surprends en train de dire avec une voix menaçante : « Camille, je suis ta mère et tu as intérêt à m’obéir, sinon tu auras affaire à moi ! » Je passe alors une tête dans sa chambre en disant : « Mais je parle pas comme ça, moi ! » Elle me lance sans même me regarder : « Mais c’est dans ma tête ! » Puis elle continue sur sa lancée comme si de rien n’était : « Je vais te montrer de quel bois je me chauffe, ton comportement est inapproprié à son égard et tu seras en proie à la malédiction de la fausse Camille. » Bon, ça a l’air de barder, je préfère ne pas rester dans le coin !

Le langage de ma fille vient de ses livres audio et de ses lectures. Elle utilise un vocabulaire très riche, mais totalement inadapté.

« Maman, tu sais pourquoi je t’aime ?

– Non. »

J'appréhende souvent la suite.

« Parce que tu es belle comme une abeille qui butine une fleur du soleil.

– Eh bien, merci Camille, ça me fait très plaisir ce que tu me dis là ! »

Elle se sent souvent obligée de rajouter avec malice :

« Je t'aime comme Mélanie, même si tu es moche sans maquillage.

– Y a pas de mal ! »

Je trouve donc une salle avec une boule à facettes et une ambiance de boîte de nuit et j'engage un DJ spécialisé dans le déhanchement des ados. C'est une grande réunion ! Pour couronner la fête, Mélanie accepte de tenir le bar avec moi. On fera bien plus que ça. La timidité de se retrouver ensemble et l'adolescence n'aidant pas, nous nous retrouvons, Mélanie et moi-même, telles des gogo-danseuses, à lancer toutes les chorégraphies. Les enfants sont atterrés de nous voir nous éclater comme des gamines en jean et baskets sur les tubes de Katy Perry. Et puis, malgré plusieurs sommations de Camille, « Arrêtez ! Vous me collez la honte ! », notre entrain et notre bonne humeur finissent par gagner la jeunesse. Même la timide Charlotte qui se tenait à l'écart tout près des toilettes depuis une heure finit au milieu de la piste.

Avec Mélanie, on a gagné ! C'est émouvant de voir tous ces petits, chacun avec leurs particularités, totalement libres de s'exprimer. Ça sera un peu la consécration de tous les anniversaires de Camille réunis.

Cette boum marque la fin de l'enfance de Camille dans son cocon doré.

Elle a 16 ans et il nous faut maintenant trouver le bon établissement pour la rentrée suivante, un établissement qui favorisera son autonomie.

Mélanie et Louis habitent Clamart et passent souvent devant ce petit pavillon au doux nom de « Coccinelles ».

Bon, moi, Clamart, a priori, ça m'angoisse. Il me faut faire une heure de trajet de chez moi, métro jusqu'à la gare Montparnasse, puis train,

puis trouver un bus… Une galère. J’écoute Louis et Mélanie qui m’expliquent que je n’aurais pas à y aller souvent vu qu’on mettra en place un transport depuis Clamart pour venir chercher Camille chez moi, l’emmener à l’école et la ramener le soir à Paris. Camille est grande maintenant, elle n’a plus vraiment besoin que sa mère vienne la chercher avec son pain au chocolat à l’école… Elle va apprendre à faire les courses, à gérer de l’argent, à prendre le bus, à demander de l’aide si besoin, à faire la cuisine, du jardinage, du repassage et, surtout, elle sera avec des plus grands qu’elle.

J’accepte d’ébranler un peu mes certitudes et mes convictions et d’aller visiter l’établissement avec ma fille. Après le métro, le train de banlieue, le bus, nous retrouvons Louis et Mélanie et déjeunons tous ensemble au plus grand plaisir de Camille qui adore nous voir réunis. La directrice de l’établissement semble, elle, déstabilisée par notre évidente complicité. Le père et les deux mamans de Camille, indissociables. Mélanie commence ses phrases et je les finis. Nous passons le rendez-vous à glousser en nous faisant des clins d’œil pour ne pas éclater de rire. Louis nous appelle ses « deux perruches » et Camille hésite entre le plaisir et la consternation de nous voir si proches et si semblables. La directrice lui donne une feuille et des crayons pour tester ses capacités en écriture et en dessin. Camille s’applique et nous découvrons épatés en même temps qu’elle que, sous la pression, elle est capable d’écrire sans fautes d’orthographe des mots et des phrases simples. La directrice demande alors à Camille ce qu’elle aime faire à l’école. Camille répond : « Le dessin, le théâtre et le sport.

– Et qu’est-ce que tu n’aimes pas ? »

Camille nous regarde et nous demande : « Je peux le dire ? »

Nous lui répondons avec un sourire d’encouragement, persuadés qu’elle va répondre : « Les mathématiques ! », mais Camille répond : « Quand maman pète ! »

Voilà. Ça, c’est Camille. À côté de la plaque, mais toujours dans la sincérité. Je prends un air lointain et mystérieux tout en m’effondrant intérieurement alors que Louis est hilare, comme si une vieille vengeance venait d’être comblée et que Mélanie, dans un éclat de rire, me sauve en s’écriant : « Moi aussi, je pète ! » La directrice et son adjointe n’arrivent plus à garder leur sérieux et cette journée, qui devait être plombante,

s’avère une parenthèse enchantée. On nous propose ensuite de rencontrer le psychiatre de l’école. Je me crispe, mais on n’a pas le choix, alors j’accepte. Un homme un peu défraîchi avec des lunettes sur le nez nous serre la main sans nous regarder. Nous nous asseyons tous avec Camille autour d’une table et il commence :

« Alors ? Quand vous êtes-vous rendu compte du handicap de votre fille ? »

Très calmement, je m’entends lui répondre :

« Je vous présente Camille, assise à cette table avec nous, et je trouverais respectueux de ne pas parler devant elle comme si elle n’existait ou ne comprenait pas. D’autre part, ce que vous appelez “handicap” est en fait pour moi des “particularités”, comme ne pas regarder dans les yeux quand elle dit bonjour ou s’adresse aux gens, et il semblerait que vous ayez le même handicap qu’elle. »

Je n’ai pas osé lui parler de sa veste, que ma fille n’aurait jamais pu porter à cause des taches sur le col – une rigueur qui fait aussi partie de ses « déficiences mentales » selon les médecins. Bref, encore une fois, tout est question de point de vue. Il s’est excusé, radouci et a intégré Camille dans la discussion avec tact. J’ai été heureuse de réussir à m’exprimer avec facilité sans cracher de feu ni m’effondrer, et surtout de voir le changement de mon interlocuteur et sa prise de conscience évidente à la suite de mes propos.

Ils nous font visiter l’établissement. Camille semble plus que ravie, d’autant qu’avec ses hormones en feu elle a repéré un certain Kevin et ne pense plus qu’à le retrouver en septembre. Nous croisons quelques élèves dans des fauteuils roulants, affectés de troubles moteurs et du comportement qui me semblent plutôt sévères. La directrice, qui lit sûrement dans mes pensées, tente de me rassurer : « Il y a plusieurs classes pour tous les handicaps. » Je prends sur moi, cette fois, je digère comme je peux, et c’est parti pour l’IMP pro. On signe. Mais ce mot-là, je ne l’aime vraiment pas. C’est d’ailleurs celui que je vais retrouver dans leur brochure.

« L’institution les Coccinelles a pour objectifs principaux : la protection, l’épanouissement et la formation de la personne en situation de handicap mental… » Blablabla et en dessous en lettres grasses : « Elle accompagne et soutient les familles des personnes handicapées

mentales… » Non, ça ne passe toujours pas. Vous me faites chier avec cette phrase. Comment pensez-vous qu’un parent puisse se réjouir en lisant ça ! Sérieusement. Mon cerveau reptilien a tout de suite envie de cracher : mais allez bien vous faire foutre avec votre handicap mental !

Quelques semaines plus tard, au printemps, je suis dans la file d’attente d’un parc d’attractions avec Camille depuis une dizaine de minutes pour accéder à un manège. Alors que c’est enfin à notre tour de passer, la responsable nous arrête :

« Mais vous vous êtes trompées ! Ici, c’est la file d’attente pour les personnes handicapées ! »

Je la regarde, embêtée.

« Mais nous attendons depuis plus de dix minutes, l’autre file n’était pas indiquée et, moi, j’ai suivi bêtement les gens, qui ont l’air – en passant – pas plus handicapés que moi… Que nous. »

Camille rétorque alors à la responsable : « Mais, moi, j’ai un trouble.

– Pardon ?

– J’ai un trouble du développement et du comportement. »

Je regarde ma fille, médusée. Je ne pensais pas qu’elle serait un jour en mesure de dire ça, de cette façon-là et dans ces circonstances-là.

La jeune femme regarde Camille pas totalement convaincue, mais nous laisse quand même passer.

« Alors, comme ça, tu sors ton joker, toi ?

– Ben oui.

– OK… Donc, tu te mets dans la case des personnes handicapées.

– Oui, avec les autres handicapés de ma classe, on nous a dit qu’il fallait le dire.

– Mais, moi, ce mot “handicap”, il me gêne. Il insinue qu’il te manque quelque chose. Il y a une idée de quelque chose de moins. Comme un membre qui manque. Mais ce n’est pas le cas ici. Nous sommes tous différents et heureusement. On ne doit plus accepter cette idée d’être moins bien, ou inférieur aux autres, non ? Qu’est-ce que t’en penses, toi ?

– Moi, ça ne me gêne pas, parce que j’ai un trouble. »

On prend place dans le manège. Perplexe, je tape « handicap » sur mon téléphone et je clique sur un lien :

« *Le mot, d'origine anglaise, "hand in cap" veut dire "main dans un chapeau" et désignait des jeux dans lesquels des objets de valeurs différentes étaient disposés dans un chapeau, le hasard élisant le gagnant en dépit de tout autre paramètre. Ce sens a dérivé et s'est ensuite attaché aux courses hippiques, dans lesquelles il s'agissait* d'égaliser les chances des concurrents en imposant aux meilleurs de porter un poids plus grand ou de parcourir une distance plus longue.

Par extension, le terme s'appliquera peu à peu à d'autres sports (fin du XIX *e siècle), puis par métonymie* se dira de tout désavantage imposé dans une épreuve à un concurrent de qualité supérieure[1]. »

Je n'en reviens pas. Le manège se met en mouvement et j'ai l'impression que l'énorme arête de poisson que je me trimballe depuis dix ans dans le gosier vient de disparaître. Ce dogme imposé par la société et le corps médical, martelé depuis toutes ces années, cette affirmation incontestable et intangible formulée à toutes les sauces. Camille n'a pas un truc en moins, mais bien un truc en plus, et ce mot a été créé dans le but de ne pas désavantager ses petits camarades. Je décide de le voir sous cet angle à partir de maintenant en tout cas. C'est ma vérité, ma réalité. Je fais ce que je veux ! Vive le handicap ! Au suivant !

Je me retourne vers ma fille, le sourire aux lèvres. Je ne peux pas cacher ma joie. Pas sûr que ce soit le manège qui me fasse tourner la tête. Il faudrait que je crie pour me faire entendre de Camille, à cause de la musique et des exclamations de joie et de frayeur qui nous entourent. Pas grave, je vais penser très très fort :

« Ma chérie, tu es une étoile au milieu d'une constellation. Tu as tes particularités, mais toutes les étoiles sont particulières, sinon cette constellation ne serait pas. N'existerait pas. Il n'y a pas d'idée d'uniformité. Ça n'existe pas. Ce n'est pas souhaitable. Il y a l'idée d'unité ! Nous sommes tous reliés, tous particuliers et tous liés pour former un grand tout ! Ce sont nos différences, parfois nos aspérités qui forment la richesse de cet univers. Tu fais partie de cet univers, tu y es née, tu y as ta place et par ta singularité tu y apportes de la beauté, mais comme nous tous ! C'est notre rôle à chacun de jouer notre partition ici et

d’aider les autres à jouer la leur par notre simple présence. Ce monde est un peu comme un grand orchestre et chaque instrument a sa partition. L’univers est organisé et mélodieux et chacun de nous y a son rôle à jouer. C’est la symphonie des étoiles, certains sont parfois à contretemps, il y a des silences, des longueurs, parfois on croit entendre des fausses notes. Cette symphonie se joue quelques fois en solo, mais la majorité du temps à plusieurs. Car, seul, on n’est rien. Nous sommes unis dans l’univers (uni – vers) ; tous singuliers pour faire un. »

OK ?

Je crois qu’elle a compris.

Et vous ?

Épilogue

Il y a quelque temps, j'ai découvert une chronique que Christophe André, médecin psychiatre, avait faite sur France Inter. Je reproduis une partie de ce texte qu'il a lu à l'antenne et qui m'a fait tellement de bien, comme il a dû en faire à des milliers de parents qui ont traversé ce que j'ai traversé.

« *Je demande pardon, au nom de toute notre profession, à tous les parents qu'on a maltraités. À leur souffrance, nous ajoutions de la culpabilité. En raisonnant de façon absurde : nous confondions les causes et les effets. Bien sûr que souvent ces parents étaient troublés, et pas toujours cohérents, mais c'est parce que la vie avec leur gamin autiste les avait usés, perturbés, déstabilisés. Parce qu'ils ne recevaient pas d'explications et d'aides adaptées. Parce que des théories à la noix polluaient les esprits des soignants*. »

Il a fallu attendre 2017 pour qu'un médecin reconnu nous déculpabilise, nous, parents d'enfants autistes, et nous présente ses excuses au nom de la profession.

Merci infiniment, monsieur André.

À force de lectures et de rencontres, j'ai fini par développer une force incroyable pour traverser la vie. Je me sens telle Hélène dans un cheval de Troie, ma fille à mes côtés.

Accepter la réalité. Mais quelle réalité ? Celle des autres, celle dans laquelle on essaye de nous faire entrer. Mais cette « réalité » n'existe pas. C'est notre cerveau qui, à travers ses filtres, nous donne à voir ce qui lui semble acceptable. J'ai décidé de créer la mienne. Ma réalité. De regarder la vie à travers les filtres de la joie, de la gaieté et de l'amour. Voilà ce que j'enseigne à ma fille aujourd'hui. Nous avons tous des raisons de pleurnicher sur notre passé, notre présent ou notre futur. Je ne sais pas quel sera le mien avec Camille, mais j'ai décidé qu'il sera merveilleux. Je suis la seule créatrice de ma vie et là, maintenant, tout de

suite, Camille et moi sommes en complétude. La vie n’est pas le passé ni le futur. Et l’instant présent est pour Camille et moi merveilleux. Nous n’avons besoin de rien. Nous jouissons de la vie et de ce qu’elle nous offre, nous la vivons avec joie et gratitude. Le reste m’importe peu.

J’accepte les bosses, les accidents de parcours, les dérapages et le chaos, j’accepte les changements, les sorties de route et les égarements. J’accepte la vie telle qu’elle est et qu’elle sera, car c’est le principe même de se sentir vivant. De vivre des émotions, de ressentir des sentiments. Je veux apprendre, encaisser, expérimenter, m’adapter. Que rien ne soit jamais figé ou acquis. Que rien ne soit jamais simple ou attendu. J’accueillerai tout et, si c’est trop dur, alors j’observerai. J’observerai les événements et ce que je ressens.

Car la vie est un jeu. Nous pouvons décider du rôle que nous y jouons. Je vais apprendre à ma fille à participer à ce grand mouvement, avec légèreté. S’enrichir d’expériences, de sensations, de perceptions, afin de faire grandir sa conscience et de réaliser que rien n’est grave. Tout est expérience.

Le confinement a eu raison de moi, j’ai décidé de quitter Paris. Et tout alors se met en place avec évidence et facilité. C’est tellement énorme que je ne peux pas croire à une coïncidence. En visitant un centre d’accueil qui accueillera Camille près d’Aix-en-Provence, je me rends compte malgré la réputation excellente de l’établissement qu’il n’est pas totalement adapté aux particularités de ma fille. Je les remercie de bien vouloir l’accueillir le temps de mettre en place MON PROJET : je vais lui créer son lieu de vie à elle, un foyer dans lequel elle pourra s’épanouir avec d’autres jeunes autistes durant toute sa vie. Je n’aurais jamais imaginé être capable de concevoir un tel projet il y a encore quelques mois, mais ma rencontre avec la merveilleuse Hélène Médigue m’a donné le dernier élan dont j’avais besoin pour me lancer dans cette sublime aventure. En effet, Hélène a créé pour son frère autiste « les maisons de Vincent » : des lieux de vie et d’accueil adaptés aux autistes adultes, propices à leur épanouissement et à leur bien-être, et qui fonctionnent en autogestion grâce à une activité agroécologique encadrée par des professionnels les aidant à trouver au mieux une autonomie.

Hélène, qui a déjà ouvert deux maisons, me propose de m'accompagner afin de fonder celle de ma fille.

Ce livre prend tout son sens.

Mes droits d'auteur seront évidemment versés intégralement à ces maisons, qui méritent toute notre considération, mais aussi notre gratitude pour nous aider à changer notre regard sur la différence.

*

La vie est un chemin, et il n'y a pas de bonne ou de mauvaise façon de l'emprunter. Certains vont vite, d'autres lentement, parfois courbés, ils croisent des marathoniens et des gens pressés, et puis il y a aussi ceux qui s'assoient et regardent les autres passer, et d'autres encore qui décident aussi de sortir des sentiers… Et tout le monde a raison, car il n'y a rien au bout. La seule façon d'emprunter cette route, c'est d'y faire la roue ; la tête en bas, les pieds en l'air, de rire, de chanter, d'apprendre à danser sous la pluie, comme dit si bien Sénèque, c'est ça, le secret ! Là, maintenant, tout de suite, sourire à la vie.

Et dire MERCI !

Remerciements

Je tiens à remercier ma merveilleuse éditrice Alexandrine Duhin, chez Fayard, qui ne m’a jamais lâchée, alors que j’ai abandonné plus d’une fois. Avec sa douceur et sa persévérance, elle m’a aidée à faire en sorte que ce texte existe. Merci aussi à l’extraordinaire Louise Revoyre. Les fées existent ! Et celle-là est tombée du ciel (enfin, pour être précise, elle a été envoyée par Fabienne Arbelot, que je remercie aussi !). Louise a transformé cette fermentation en champagne. Je te suis infiniment reconnaissante pour ton magnifique travail.

Je tiens aussi à remercier mes agents (AS Talents) Alexandra Schamis et Émilie Jung, mais aussi Laurent Tirard et Virginie Carton, pour leur soutien et leur confiance. Mes amis Magali, Lulu, Harriet, Constance, Karinette, Julie, Victoria, Nicolas, Mel et Nague, Shirley, Charles, ma cousine Annick (insuffleuse d’inspiration) et mes petits frères Thierry (les anges existent aussi !) et Pierre. Je vous remercie de m’avoir écoutée m’épancher avec amour et patience et je tiens aussi à vous demander de m’excuser pour vous avoir infligé des moments pas toujours marrants. Vous n’étiez pas très nombreux à qui je pouvais me confier et je vous remercie infiniment d’avoir été là à ces moments-là.

Je remercie bien sûr le père de ma fille et sa compagne, ainsi que ma mère, Anne de la voile, d’avoir été ce soleil étincelant, qui m’a servi de modèle pour tout tourner en dérision et comprendre que rien n’est vraiment sérieux dans la vie.

Je remercie aussi mes anges Marie et Stéphane Treppoz, Antoine, Jiminy, Grégory Frapet, Marc et Hélène Médigue.

Couverture : Jeanne de Nîmes
Illustration : © Shutterstock/TairA

Dépôt légal : février 2021.

ISBN : 978-2-21371-977-1

Table des matières

Sommaire

Pagination de l'édition papier

Notes

1. Bruno Bettelheim, *La Forteresse vide*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Roland Humery, Gallimard, 1969.

Notes

1. https ://www. cairn. info/revue-journal-francais-de-psychiatrie-2007-4-page-11.htm